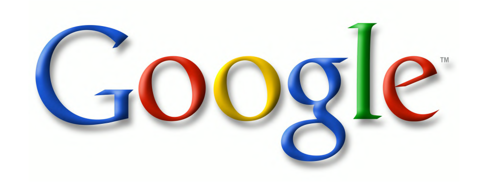





BIBLIOTHÈQUE DU PALAIS DES ARTS





FABLES D'ESOPE,

AVEC CELLES DE PHILELPHE.

NOUVELLE ÉDITION,

Enrichie de Figures en Taille-douce, de Discours Moraux & Historiques, & de Quatrains à la fin de chaque Discours.

On a joint à cette nouvelle Edition les Contes d'Esope, les Fables diverses de Gabrias & d'Avienus.

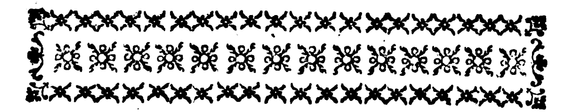
TOME SECOND.





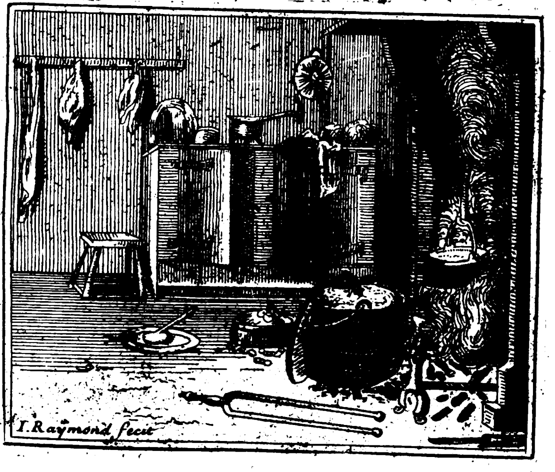
A PARIS,
Chez DAVIDTZ, Libraire, quai des Augustins, à l'Image S. Jacques.

M. DCC. LXIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.



FABLES D'ESOPE.

FABLE LXXIX.



De la Mouche.

UNe Mouche tomba dans une marmite remplie de viande & de potage, dont elle mangea à discrétion ; mais en-

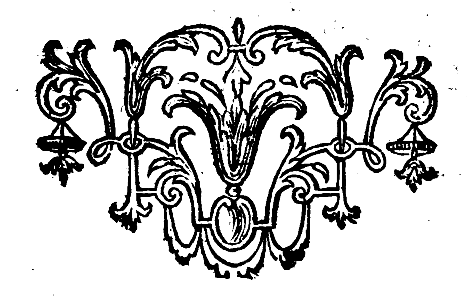
fin voyant que le bouillon l'étouffoit : Quel malheur pour moi, s'écria-t-elle ! j'ai tant bu & tant mangé, j'ai fait si grande chere, qu'il faut que je périsse pour être trop à mon aise.

SENS MORAL.

L'Abondance est souvent nuisible, quand on n'en use pas avec discrétion. La Mouche de cette Fable est le symbole des personnes voluptueuses, qui se livrent aux plaisirs sans aucune régle, & qui ruinent leur santé par les excès. Ces gens-là peuvent dire comme la Mouche, que l'abondance & la bonne chere faisoit mourir, qu'ils ont tant bu & tant mangé, que leur gourmandise les a remplis d'infirmités, & qu'elle a abrégé le cours de leur vie. On voit de ces voluptueux réduits à une telle extrémité, qu'ils sont hors d'état de jouir des plaisirs ; mais leur volonté est tellement dépravée, qu'ils y demeurent toujours également attachés. Si la nature leur en refuse l'usage, l'habitude leur en augmente le désir ; ils meurent dans ces vieilles habitudes, comme la Mouche se noya dans le potage, après

s'être bien gonflée de la viande & du bouillon.

Plonge-toi dans les voluptés ;
Mais en t'abandonnant à ta concupiscence ;
Crains que tes jours précipités
Ne soient l'effet honteux de ton incontinence.



FABLE LXXX.



Du Dieu Mercure & d'un Bucheron.

UN Bucheron coupant du bois dans une Forêt ſur le bord d'une Riviere, y laiſſa tomber ſa coignée. Dans le déſeſpoir où il ſe vit après cette perte, ne ſachant quel conſeil prendre, il s'aſſit ſur le rivage, & ſe mit à pleurer

amérement. Mercure qui l'apperçut eut compassion de sa destinée, & ayant appris le sujet de sa douleur, il lui montra une coignée d'or, & lui demanda si c'étoit la sienne. Le Bucheron lui répondit sincérement qu'elle ne lui appartenoit pas. Alors Mercure lui en montra une d'argent, & lui demanda si c'étoit celle qu'il avoit perdue. Il lui répondit avec la même bonne foi, que non. Enfin, Mercure lui en montra une emmanchée de bois, & le Bucheron lui dit, que celle-là lui appartenoit. Le Dieu touché de la bonne foi & de la probité de ce pauvre homme, lui donna les trois coignées. Le Bucheron raconta à ses compagnons l'aventure qui venoit de lui arriver. L'un d'eux résolu de tenter une pareille fortune, alla sur le bord de la riviere, laissa de propos délibéré tomber sa coignée dans le courant; après quoi il s'assit sur le rivage, jettant

de hauts cris. Mercure ſe préſenta devant lui, & ayant appris la cauſe de ſes larmes, il ſe plongea dans la riviere, & après en avoir retiré une coignée d'or, il lui demanda ſi c'étoit celle qu'il avoit perdue. Cet homme rempli de joie, lui dit que c'étoit elle en effet. Mercure irrité de l'impudence de ce fourbe, ne lui donna ni la coignée d'or, ni celle qu'il avoit jettée tout exprès dans la riviere.

SENS MORAL.

DIeu eſt toujours tout prêt d'aſſiſter les gens de bien qui implorent ſon ſecours dans leurs peines; mais il s'oppoſe aux mauvais deſſeins des méchans. La ſincérité du Bucheron fut amplement récompenſée par Mercure. Ce pauvre homme, ſans ſe laiſſer tenter ni éblouir par l'éclat d'une coignée d'or qu'il lui préſenta d'abord, lui avoua ingénûment qu'elle ne lui appartenoit pas. Ce n'eſt pas ſans raiſon que le ſage Eſope fait paſſer Mercure par le lieu où le Bucheron déploroit ſa mauvaiſe fortune, & la perte de ſa coignée; c'eſt pour apprendre aux hom-

mes que Dieu eſt toujours tout prêt à conſoler les affligés, & à les ſecourir dans leurs beſoins, quand ils implorent ſon aſſiſtance avec un cœur droit. Le Bucheron n'avoit perdu qu'une coignée emmanchée de bois; Mercure lui en donna une d'or & une autre d'argent, avec l'autre qu'il lui rendit; pour nous donner à entendre que Dieu ſait bien nous récompenſer de nos pertes, quand nous avons recours à lui dans nos malheurs.

Ne t'écarte jamais de la droite équité,
Tu recevras le prix que le Ciel te deſtine.
Qui n'a dans ſes projets ni foi ni probité,
Au lieu de réuſſir, y trouve ſa ruine.



FABLE LXXXI.



D'un Enfant & de sa Mere.

UN jeune Enfant ayant dérobé un Livre à l'un de ses compagnons d'étude, le donna à sa mere. Elle prit le Livre, sans faire aucune réprimande à son fils; au contraire elle l'embrassa, & lui fit des caresses. Quand il fut devenu plus grand, il s'accoutuma à dé-

rober des choſes d'une plus grande conſéquence. Ayant été un jour pris ſur le fait, on le livra entre les mains de la Juſtice, & il fut condamné à la mort. Sa mere le ſuivoit en pleurant tandis qu'on le conduiſoit au ſupplice. Il demanda permiſſion au Bourreau de lui parler en particulier. Elle approcha ſon oreille de ſa bouche, il la mordit & l'arracha à belles dents. Sa mere & tous les aſſiſtans ſe récrierent, & lui reprocherent ſa cruauté, lui diſant qu'il ne ſe contentoit pas d'être un voleur, mais qu'il avoit encore commis une impiété à l'égard de ſa mere. C'eſt elle ſeule, répliqua-t-il, qui eſt la cauſe de mon malheur ; car ſi elle m'eût fait de ſérieuſes remontrances, lorſque je lui portai la premiere fois un Livre que j'avois volé, j'aurois diſcontinué de le faire, & je ne ſerois pas tombé dans le malheur où je me vois aujourd'hui.

SENS MORAL.

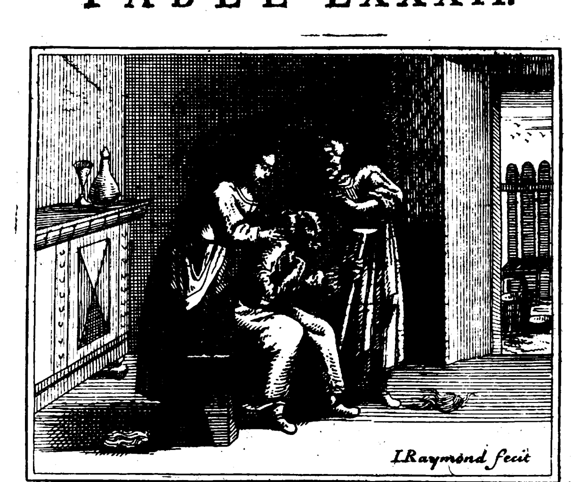
CEux que l'on ne punit pas d'abord pour de petites fautes, en commettent de plus grandes dans la suite. De légeres punitions faites à propos, peuvent garantir de châtimens plus honteux. Le larcin a toujours été regardé comme une chose odieuse & infâme. Cependant les Lacédémoniens le permettoient pour dresser leurs jeunes gens, & pour les accoutumer à être plus déliés & plus souples. Ils croyoient que le bien qu'ils acquéroient en dérobant étoit légitimement acquis. Les autres Républiques ont puni avec rigueur le larcin ; mais il y a des voleries d'une certaine espéce que l'on tolere, & qui sont cependant très-punissables ; car elles ruinent le Public. Les Anciens ont cru que Promethée & Mercure ont été les premiers inventeurs du larcin. Cette croyance ne faisoit guère d'honneur au Messager de Jupiter. Ceux qui s'accoutument à voler de petites choses, se licencient insensiblement à en voler de plus considérables, comme Esope le montre dans cette Fable. Si la mere de cet enfant l'eût réprimandé & châtié d'abord, elle n'auroit pas eu le désespoir & la con-

fusion de voir finir tragiquement ses jours par la main du Bourreau.

Rien de plus dangereux que l'habitude au crime.
Pere trop indulgent, qui sans punir ton fils,
Pendant ses jeunes ans lui laissas tout permis,
Il périt; c'est toi seul qui l'as mis dans l'abîme.



FABLE LXXXII.



D'un Homme qui avoit deux Femmes.

UN Homme nourri dans les délices, & qui étoit encore dans la force de ſon âge, ni trop vieux, ni trop jeune, quoique ſes cheveux commençaſſent déja à griſonner, s'aviſa d'épouſer deux femmes, dont l'une approchoit de la vieilleſſe, & l'autre

étoit encore dans la fleur de la jeunesse. Ils demeuroient tous trois dans la même maison. La plus âgée voulant se faire aimer de son mari, par la proportion de l'âge, lui arrachoit poil à poil tout ce qu'il avoit de cheveux noirs. La plus jeune qui vouloit aussi avoir part à la tendresse de son mari, lui arrachoit de son côté tous les cheveux blancs. De sorte que ces deux femmes en continuant chaque jour cet exercice, le rendirent entierement chauve, & il devint la fable de tout le monde.

SENS MORAL.

ON tombe souvent dans de grandes extravagances, par une complaisance aveugle que l'on a pour les femmes. Esope a voulu dans cette Fable nous faire connoître l'aversion qu'il avoit pour la polygamie. Elle étoit fort en usage de son temps, & elle a toujours été tolérée parmi les Orientaux, ou pour satisfaire à l'incontinence de ces Peuples efféminés, ou par une politique mal entendue. Les

peuples mieux réglés se sont contentés d'une femme légitime ; mais les Grecs & les Romains ont toléré le divorce, pour remédier aux dissensions domestiques, & pour empêcher les mauvais effets de l'aversion conjugale. Il est assez difficile qu'un homme qui a plusieurs femmes, puisse avoir long-temps la paix dans sa maison, par l'antipathie de leur humeur, comme cette Fable nous l'apprend. La plus âgée arrachoit les poils noirs ; la plus jeune arrachoit les blancs ; de sorte que cet imbécille époux se vit exposé, par sa sotte complaisance, à la risée de tout le monde. La même chose arrive à peu près dans les ménages, où l'époux est trop dévoué aux caprices de sa femme. Le mariage est la plus sérieuse affaire de la vie, & où il est le plus à propos de bien choisir. On se charge en se mariant d'une chaîne indissoluble, & que la mort seule peut rompre. Voilà pourquoi il faut raisonner long-temps avant que de s'y engager. Un Philosophe disoit assez à propos, que quand on est jeune, il n'est pas encore temps de se marier, & que quand on est vieux, il n'est plus temps. Un homme sur le déclin de son âge, & qui épouse une jeune femme, s'expose à de grands chagrins, parce que naturellement une jeune personne ne peut avoir que du dégoût pour

un vieillard; & souvent elle cherche des consolations hors de sa maison. Les soupçons, les défiances, les jalousies sont inséparables de ces sortes de mariages si mal assortis. Ceux qui veulent absolument se marier, doivent au moins chercher de la proportion & de l'égalité, pour ne pas tomber dans le ridicule de l'Epoux dont il est parlé en cette Fable, & pour ne pas s'exposer à de fâcheux retours.

Ta femme te déplaît, parce qu'elle est ta femme,
Tu ne saurois souffrir ses soins officieux.
Quand tu la changerois, pourrois-tu changer d'ame?
Une autre également déplairoit à tes yeux.



FABLE LXXXIII.



D'un Laboureur & de ses Enfans.

UN Laboureur fâché de voir la dissension parmi ses enfans, & le peu de cas qu'ils faisoient de ses remontrances, commanda qu'on lui apportât en leur présence un faisceau de baguettes, & leur dit de rompre ce faisceau tout à la fois. Ils firent l'un après l'autre de grands

grands efforts pour en venir à bout; mais leur peine fut inutile. Il leur dit ensuite de délier le faisceau, & de prendre les baguettes séparément pour les rompre; ce qu'ils exécuterent sans aucune peine. Alors il leur tint ce discours. Vous voyez, mes enfans, que vous n'avez pu brîser ces baguettes, tandis qu'elles étoient liées ensemble; ainsi vous ne pourrez être vaincus par vos ennemis, si vous demeurez toujours unis par une bonne intelligence. Mais si les inimitiés vous désunissent, si la division se met parmi vous, il ne sera pas difficile à vos ennemis de vous perdre.

SENS MORAL.

La dissension est capable de ruiner les forces les plus considérables; mais la bonne intelligence les entretient. L'expérience prouve assez, sans qu'il soit besoin d'employer de longs raisonnemens pour le montrer, que plus les forces sont unies, moins elles sont faciles à vaincre.

Les Etats les plus florissans ont été renversés par les dissensions intestines. Les divisions qui se mirent parmi les Grecs, les assujettirent à une puissance étrangere. La querelle de César & de Pompée abattit la République Romaine, qui étoit alors au comble de sa splendeur & de sa puissance. Sans aller chercher des exemples parmi les Grecs ou parmi les Romains, les ligues & les divisions intestines ont mis la France à deux doigts de sa perte. La même chose arrive dans les familles particulieres. Si la division se mêle parmi les enfans, leur perte est presque inévitable; ils se ruinent par des procès qui se perpétuent de pere en fils, & qui deviennent immortels. Il faut, pour ramener ces sortes de gens à leur devoir, leur mettre souvent devant les yeux le faisceau de baguettes qu'on ne peut rompre, tandis qu'elles demeurent liées ensemble; & que l'on brise facilement, en les prenant l'une après l'autre.

Vos ennemis vous environnent,
Tenez-vous bien unis, vous en triompherez.
A des dissensions vos fureurs s'abandonnent;
Divisez-vous, vous périrez.

FABLE LXXXIV.



De la Nourrice & du Loup.

UN Loup tourmenté de la faim couroit de tous côtés pour chercher quelque proie. Etant arrivé auprès d'une cabane, il entendit un enfant qui pleuroit, & sa nourrice qui lui disoit tout en colere : taisez-vous ; & si vous ne vous appaisez, je vous donnerai à man-

ger au Loup tout à l'heure. Le Loup croyant que la Nourrice parloit sérieusement, attendit longtemps auprès de la porte; mais sur le soir il fut bien étonné lorsqu'il entendit la Nourrice caresser son enfant, & qui lui disoit en le flattant: mon fils, si le Loup vient ici, nous le tuerons. Le Loup se retira tout triste, & disoit en s'en retournant: les gens de cette contrée agissent tout autrement qu'ils ne parlent.

SENS MORAL.

CEtte Fable attaque les personnes dont les actions ne sont nullement conformes aux paroles. Ce défaut est considérable & fort incommode dans la société civile; car l'on peut dire que la sincérité est l'ame du commerce, & l'on ne peut faire aucun fonds sur ceux qui parlent précisément contre leur pensée, & qui apportent tous leurs soins pour bien déguiser leurs sentimens. Peut-être qu'Esope a voulu montrer par cette Fable, qu'il ne faut pas faire un grand fonds sur les pa-

roles des femmes. Les Poëtes les comparent souvent à la mer, à cause des changemens divers qui arrivent à cet élément. D'autres les comparent aux vents, qui ne peuvent demeurer long-temps dans la même assiette. Quelques-uns ont aussi jugé à propos de comparer les femmes à la Lune, qui est sujette à tant de vicissitudes. Ils les accusent d'être infidelles & inconstantes. Quoique l'ame des femmes soit égale à celle des hommes, cependant elle agit diversement dans les deux sexes, à cause de la diversité des organes. Aussi voit-on, à parler en général, que les femmes sont plus foibles, plus timides, plus légeres que les hommes; bien que cette régle ne soit pas si universelle, que l'on n'en trouve plusieurs exceptions: car on a vu dans tous les siécles un grand nombre de femmes qui ont égalé les hommes par leur prudence, par la beauté de leur génie, par la grandeur de leur courage, & par mille rares qualités. Ainsi, quoiqu'Esope ait voulu peut-être taxer les femmes, & leur reprocher leur infidélité & leur inconstance, cette peinture n'attaque pas toutes les femmes en général, puisqu'il y en a plusieurs qui ont toutes les perfections nécessaires pour faire un mérite accompli.

Rassure ton esprit, perds ces craintes frivoles ;

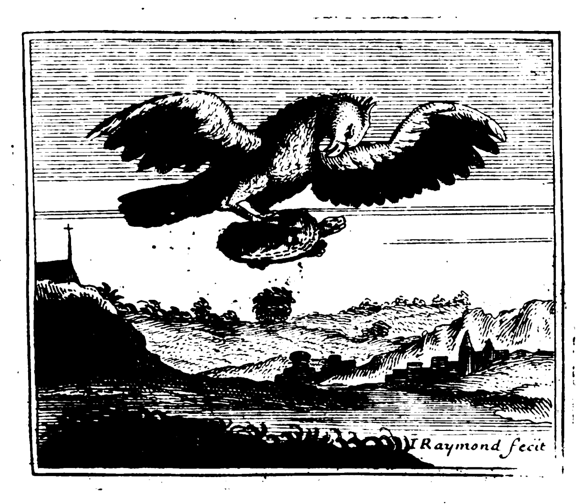
Ce ton d'aigreur doit peu t'inquiéter.

On menace souvent, mais ce sont des paroles,

On ne veut rien exécuter.



FABLE LXXXV.



De la Tortue & de l'Aigle.

LA Tortue mal satisfaite de sa condition, & ennuyée de ramper toujours à terre, souhaita de devenir Oiseau, & pria très-instamment l'Aigle de lui apprendre à voler. L'Aigle s'en défendit d'abord, lui représentant qu'elle demandoit une chose contraire à son

tempérament ; cependant se laissant vaincre par les prieres de la Tortue, il la prit entre ses serres & l'enleva ; & l'ayant lâchée au milieu des airs, elle tomba sur une pointe de rocher, se brisa le corps, & mourut de cette chute.

SENS MORAL.

CEux qui se laissent entêter par leurs passions & par leur orgueil, & qui méprisent les conseils des Sages, sont souvent punis de leur présomption. Le désir immodéré qu'eut la Tortue de se voir enlevée jusque dans la région des Astres, est une leçon pour les personnes ambitieuses. Le malheur de la Tortue doit leur apprendre que ceux qui veulent voler trop haut, sont souvent des chutes très-funestes. Il est certain qu'une haute élévation & une fortune éminente, excitent ordinairement l'envie des concurrens, qui ne manquent pas de mettre tout en œuvre pour détruire des gens qui les effacent, & pour profiter de leurs débris. Ceux qui étant nés dans une condition obscure & médiocre, se sont élevés par leur

leur savoir faire, deviennent insolens, & ne peuvent s'empêcher de faire paroître le mépris qu'ils ont pour ceux qui sont demeurés en chemin, & qui n'ont point fait fortune. Cette insolence les fait haïr ; & s'il leur arrive quelque disgrace, ils sont la fable de tout le monde. Si les hommes faisoient de sérieuses réflexions sur les périls dont les hautes fortunes sont environnées, ils ne les désireroient pas avec tant d'ardeur, & ne porteroient pas tant d'envie à ceux qui se sont placés dans ces postes éminens. Qu'ils fassent attention au malheur de la Tortue, qui périt pour avoir voulu voler trop haut.

N'aspire point à t'élever
Plus haut que ne veut ta naissance.
Le vol est dangereux, & celui qui commence,
N'est pas toujours sûr d'achever.



FABLE LXXXVI.



De deux Ecreviſſes.

UNe Ecreviſſe faiſoit des leçons à l'une de ſes petites, pour lui apprendre à bien marcher; elle lui reprochoit qu'elle alloit toujours de travers, & qu'elle ne faiſoit aucun pas ſans ſe détourner à droite ou à gauche. La jeune Ecreviſſe ne fut pas fort touchée des

remontrances de sa mere. Pour toute réponse elle lui dit : ma mere, marchez devant moi, & je vous suivrai.

SENS MORAL.

Si nous voulons que nos avis soient utiles, il faut pratiquer nous-mêmes ce que nous enseignons aux autres. Cette maxime regarde principalement les peres & les meres ; car ils sont obligés de corriger leurs enfans, & de les avertir de leurs défauts ; mais leurs corrections & leurs remontrances ne servent de rien, s'ils ne leur donnent eux-mêmes de bons exemples. Comment pourront-ils leur donner un bon pli, & les mettre dans le droit chemin, s'ils font précisément le contraire de ce qu'ils disent ? Les jeunes gens font beaucoup moins d'attention aux paroles qu'aux actions. Les plus hautes spéculations, les plus belles maximes de morale, les plus beaux préceptes de sagesse débités d'un air emphatique, font moins d'effet que les exemples d'une vie vertueuse. Ainsi ceux qui se contentent de donner de bons conseils à leurs enfans, & qui prétendent les rendre ver-

tueux par de bons discours, tandis qu'ils vivent eux-mêmes dans le désordre, se mécomptent. Les peres & les meres qui donnent de mauvais exemples à leurs enfans, sont les premiers auteurs de leur ruine; car on se porte naturellement à imiter ceux que l'on aime & que l'on respecte, & l'on se croit en quelque maniere autorisé à faire ce qu'ils font. Outre que l'on a encore plus de penchant à imiter le mal que le bien. Il semble que les peres & les meres ne soient point en droit de reprocher à leurs enfans les vices où ils tombent, quand ils leur en donnent l'exemple. Ils peuvent leur dire la même chose que les petites Ecrevisses disoient à leur mere : marchez devant nous, & nous vous suivrons.

Tes enfans vivent mal, mais pourquoi te plains-tu
De les voir corrompus, fourbes, pleins d'injustice?
S'ils t'avoient vu pratiquer la vertu,
Ils ne marcheroient pas dans le sentier du vice.



FABLE LXXXVII.



De l'Asne couvert de la peau d'un Lion.

UN Asne ayant trouvé par hasard la peau d'un Lion, s'en couvrit le dos sur le champ, & se para de cette dépouille. Les autres bêtes qui le virent en cet équipage, & qui le prirent d'abord pour un véritable Lion, en furent allar-

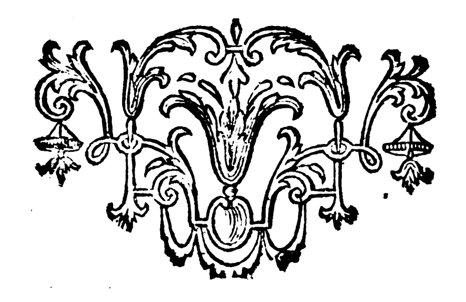
mées, & se mirent à fuir de toute leur force. Le Maître à qui appartenoit l'Asne, le cherchoit de tous côtés, & fut tout étonné quand il le vit déguisé de cette sorte. L'Asne accourut vers son Maître, & se mit à braire. Sa voix & ses longues oreilles qu'il n'avoit point cachées, le firent connoître malgré son déguisement. Son Maître le prit, & le condamna à son travail ordinaire.

SENS MORAL.

Les honneurs que l'on a usurpés injustement, & que l'on ne mérite point, ne sont pas de longue durée. L'Asne épouvanta d'abord les autres bêtes, & les mit en fuite, parce qu'il s'étoit paré de la dépouille d'un Lion ; mais ses longues oreilles découvrirent sa fourberie. Cette Fable représente assez naturellement le sot orgueil de ces personnes présomptueuses, qui veulent se faire valoir à la faveur de quelque déguisement ; mais quand on les connoît à fond, on les méprise, comme les autres animaux mépriserent l'Asne, quand ils eurent apperçu ses oreilles, &

qu'ils l'eurent entendu braire. La même chose arrive à peu près à de certaines gens que l'on respecte pour leur magnificence, pour la splendeur de leur équipage, pour le grand nombre de valets qui les environnent; mais quand ils viennent à parler, ils ne disent que des puérilités & des sottises; on ne peut s'empêcher de les regarder avec mépris. C'est ce qui arriva à un grand Seigneur, qui étant entré chez un fameux Peintre de l'antiquité, considéra attentivement plusieurs beaux ouvrages, sans rien dire. Enfin, il se mit à discourir à tort & à travers, estropiant les termes de l'art qu'il plaçoit mal-à-propos, & comme un homme qui n'avoit nulle teinture des regles de l'art. Alors le Peintre le regardant avec un sourire moqueur: tandis que tu n'as point parlé, lui dit-il, ton silence m'a fait soupçonner que tu te connoissois en Peinture; mais depuis que tu as voulu parler, & que tu as fait connoître ton ignorance, tous mes Eleves te sifflent & se moquent de toi. C'est ainsi que l'Asne fut moqué par les autres Animaux, & regardé comme un extravagant, quand ils eurent reconnu que cette peau de Lion, dont il s'étoit paré, n'étoit qu'un ornement emprunté.

Pour cacher ce qu'on a de honteux & de bas ;
En vain d'un beau dehors on prend les apparences.
Quelque endroit mal couvert où l'on ne ſongeoit pas ;
Se montrant tout à coup, trahit nos eſpérances.



FABLE LXXXVIII.



De la Grenouille & du Renard.

UNe Grenouille ennuyée de son marécage, voulut aller dans les forêts parmi les autres bêtes, & faire publiquement profession de Médecine, se vantant d'effacer, par les connoissances qu'elle avoit en cet Art, la science d'Hippocrate & de Galien. Les autres

animaux la crurent d'abord ſur ſes paroles ; mais le Renard plus fin & plus ruſé ſe moqua d'elle & de ſon vain ſavoir. Comment ſe peut-il faire, lui dit-il, qu'avec une bouche ſi pâle & ſi livide, tu connoiſſes tous les ſecrets de la Médecine ? Si cela eſt, pourquoi ne te guéris-tu pas la premiere ? Ce trait de raillerie rendit la Grenouille toute honteuſe, & détrompa les autres animaux.

SENS MORAL.

CEux qui ſe vantent mal-à-propos, tombent dans le ridicule, quand on connoît leur extravagance. Cette Fable a été inventée contre les Fanfarons, qui ſe donnent des qualités qu'ils n'ont pas en effet. S'ils trompent d'abord quelques dupes, on revient bientôt de cet étourdiſſement, quand on veut prendre la peine de les approfondir. Le Renard ſe moqua de la Grenouille, parce qu'elle ſe vantoit d'être habile dans un Art dont elle n'avoit nulle teinture. La réponſe ruſée du Renard rompoit toutes les meſures de

la Grenouille. Si tu es ſavante en Médecine, lui dit-il, commence par te guérir toi-même ; ton teint pâle & livide eſt une marque de ta mauvaiſe ſanté. C'eſt une ſottiſe que de ſe vanter des belles qualités que l'on n'a point en effet ; car le Public ſe détrompe aiſément par l'expérience. Mais c'eſt un ridicule outré de ſe vanter de certains avantages, quand on tombe dans le défaut oppoſé. Par exemple, ſi quelqu'un ayant la taille eſtropiée & contrefaite, ſe vantoit de l'avoir belle & bien priſe. De même que ſi quelqu'un ſe vantoit d'avoir une ſanté parfaite & robuſte, & de l'embonpoint, avec un teint livide & un viſage décharné. C'eſt ſur cela que le Renard fondoit la raillerie qu'il fit à la Grenouille. Puiſque tu es ſi ſavante en Médecine, lui dit-il, fais ſur toi-même l'épreuve de tes rares ſecrets. Les perſonnes envieuſes de gloire, qui veulent ſe ſignaler à quelque prix que ce ſoit, ſe rendent mépriſables, par les choſes mêmes qu'elles font pour acquérir de la réputation. Si la Grenouille eût voulu demeurer en repos dans ſon marais, ſans ſe vanter d'être ſi ſavante en Médecine, le Renard ne ſe ſeroit point moqué d'elle, comme il fit.

Combien de Charlatans nous vantent leurs ſecrets !
Ce ſont remedes sûrs pour tous les maux extrêmes ;
Mais ils ſouffrent les leurs en gens ſages, diſcrets,
Ne pouvant ſe guérir eux-mêmes.



FABLE LXXXIX.



De deux Chiens.

UN Chien étoit tellement accoutumé à mordre tous ceux qu'il rencontroit, que ſon Maître crut être obligé de lui attacher au col une ſonnette, afin que tout le monde s'en donnât de garde. Le Chien, tout fier de ce nouvel ornement, s'imagina que c'étoit une ré-

compenſe de ſon courage & de ſa vertu, & ſe mit à regarder tous les autres Chiens avec mépris. Il y en avoit un parmi eux, que ſon âge & ſes ſervices rendoient reſpectable. Mon ami, lui dit-il, tu ne prens pas garde que cette ſonnette eſt plutôt une marque de la méchanceté de tes mœurs, que la récompenſe de ta vertu.

SENS MORAL.

LE Peuple prend quelquefois pour marque d'honneur, ce qui eſt plutôt une marque d'infamie. Les hommes ne connoiſſent pas bien diſtinctement ce qui mérite de véritables louanges; ils mépriſent l'avare & le poltron; mais ils louent le téméraire & le prodigue, quoique la ſeule vertu ſoit digne de louanges. On a cru pendant quelque temps, qu'il étoit glorieux de ſe battre contre tous venans, & que c'étoit la derniere infamie de refuſer un duel; on eſt revenu de ces préjugés, & les honnêtes gens ſe ſont entierement guéris de cette frénéſie. C'eſt une choſe glorieuſe, de haſarder ſa vie pour le ſer-

vice du Prince, & pour la défense de l'Etat; mais c'est un vice de faire le petit tyran, pensant faire le brave, & de se rendre redoutable par ses cruautés. C'est en quelque façon imiter le Chien de la Fable, qui se croyoit bien honoré de son collier & de sa sonnette, qu'il regardoit comme des marques de sa valeur, quoique ce fussent plutôt des marques de sa férocité.

Tu te fais redouter, & tout bouffi d'orgueil,
Tu prétens qu'en bravoure aucun ne te surmonte.
Mais où tu mets ta gloire, appréhende un écueil,
Tu peux t'y briser avec honte.



FABLE XC.



Du Chameau.

LE Chameau croyant ſa condition malheureuſe, de ſe voir expoſé ſans aucune défenſe à ſes ennemis, pria très-inſtamment Jupiter de lui donner des cornes comme au Taureau, pour lui ſervir en même temps d'ornement & de défenſe. Jupiter ſe moqua de la ridicule

dicule priere du Chameau. Non-ſeulement il ne lui donna pas les cornes qu'il demandoit, mais même il lui accourcit les oreilles, pour le rendre encore plus difforme.

SENS MORAL.

Dieu n'exauce point les prieres déraiſonnables, & il eſt inutile de fatiguer le Ciel par des vœux extravagans. Ce fut par un déſir déréglé que le Chameau ſouhaita d'avoir des cornes, puiſqu'il n'eſt point fait pour les attaques ou pour les combats, comme le Taureau. Ce ſouhait tourna entiérement au déſavantage de celui qui le forma; car non-ſeulement il n'obtint pas ce qu'il demandoit, mais même il fut privé de ce qu'il avoit. C'eſt ainſi que les perſonnes ambitieuſes, qui ne mettent point de bornes à leurs déſirs, & qui ne ſauroient ſe contenter de ce qu'elles poſſedent, ſe voyent quelquefois dépouillées, en punition de leur avidité. L'exemple du Chameau, qui demanda à Jupiter de lui donner des cornes, quoiqu'elles ne lui convinſſent nullement, doit apprendre aux hommes à régler leurs déſirs ſelon leur état, & à ne point demander à Dieu des choſes inutiles ou perni-

cieuſes. Combien de gens font des vœux pour obtenir des richeſſes & des honneurs, qui les corromproient s'ils les avoient obtenus !

Prens garde que ton cœur ne cede
A l'ardeur de te faire un ſort plus glorieux.
Qui cherche à trop avoir, loin de s'en trouver mieux,
N'obtient rien, & ſouvent perd tout ce qu'il poſſede.



FABLE XCI.



De deux Amis & de l'Ours.

DEux voyageurs faisant chemin ensemble, apperçurent un Ours qui venoit droit à eux. Le premier qui le vit monta brusquement sur un arbre, & laissa son compagnon dans le péril, quoiqu'ils eussent été toujours liés jusqu'alors

d'une amitié fort étroite. L'autre qui se souvint que l'Ours ne touchoit point aux cadavres, se jetta par terre tout de son long, ne remuant ni pieds ni mains, retenant son haleine, & contrefaisant le mort le mieux qu'il lui fut possible. L'Ours le tourna & le flaira de tous côtés, & approcha souvent sa hure de la bouche & des oreilles de l'homme qui étoit à terre; mais le tenant pour mort, il le laissa & s'en alla. Les deux voyageurs s'étant sauvés de la sorte d'un si grand péril, & des griffes de l'Ours, continuerent leur voyage. Celui qui avoit monté sur l'arbre, demandoit à son compagnon, en chemin faisant, ce que l'Ours lui avoit dit à l'oreille, lorsqu'il étoit couché par terre. Il m'a dit, répliqua le Marchand, plusieurs choses qu'il seroit inutile de vous raconter; mais ce que j'ai bien retenu, c'est qu'il m'a averti de ne compter jamais parmi mes amis que

ceux dont j'aurai éprouvé la fidélité dans ma mauvaise fortune.

SENS MORAL.

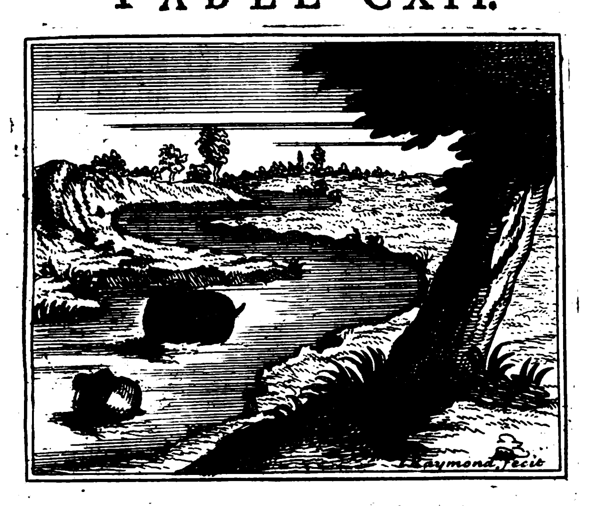
IL est bien difficile de discerner le véritable ami du faux ami, si l'on ne met sa fidélité à l'épreuve durant l'adversité : car de même que le creuset éprouve l'or, ainsi la mauvaise fortune fait connoître les amis, plutôt par les effets que par les paroles, qui sont toujours incertaines & équivoques ; mais les effets sont des cautions bien plus sûres. Il n'est pas étonnant de voir des gens qui nous caressent & qui nous flattent, tandis que notre bonne fortune nous met en état de leur rendre de grands services. Ce n'est pas notre personne qu'ils aiment, c'est notre crédit. On le connoît en peu de temps, si nous tombons dans l'adversité ; car alors ils nous tournent le dos, & ne font pas semblant de nous connoître. L'intérêt autant que l'amitié avoit joint les deux Marchands dont il est parlé dans cette Fable. Le péril où ils se trouverent à la rencontre de l'Ours, fit connoître que cette amitié n'étoit pas bien sincere ni bien solide ; car l'un d'eux se sauva promptement sur un arbre, & laissa son compagnon ex-

posé à la furie de l'Ours, sans se soucier de le défendre. Aussi l'autre lui dit fort à propos, que l'Ours l'avoit averti de ne se fier qu'à ceux dont il auroit long-temps éprouvé l'amitié, & de ne se mettre jamais en voyage avec des lâches que les périls étonnent. Ce que fit le Voyageur en laissant son ami exposé aux griffes & à la gueule de l'Ours, est une peinture de ce qui arrive à ceux qui laissent leurs amis en proie aux Grands qui les persécutent injustement. Ils n'ont pas le courage de s'opposer à cette injuste puissance, de peur que la perte de leurs amis n'entraîne la leur, après qu'ils se seront hautement déclarés pour leurs intérêts.

Un ami fidelle est bien rare.
Si la prospérité nous lie avec quelqu'un;
Dès qu'il est malheureux, il devient importun;
L'adversité nous en sépare.



FABLE CXII.



De deux Pots flottans sur l'eau.

LE courant de l'eau entraîna par hasard deux Pots, dont l'un étoit de terre, & l'autre de fer. Le Pot de terre évitoit avec de grandes précautions l'approche & la rencontre du Pot de fer, qui lui dit par une espéce de reproche : qu'appréhendez-vous ? Je n'ai nulle

envie de vous nuire, ni de vous faire aucun mal. Je le ſai bien, répliqua le Pot de terre; ce n'eſt nullement votre mauvaiſe volonté que je redoute; mais ſi l'impétuoſité de l'eau m'approche de vous, je ſuis perdu. Voilà pourquoi il vaut mieux que je m'éloigne pour me mettre en ſureté.

SENS MORAL.

IL eſt toujours dangereux de s'accoſter d'un plus grand & d'un plus fort que ſoi; & c'eſt un aſſemblage mal aſſorti que celui des Grands & des Petits. Si l'union vient à ſe rompre, les Petits demeurent pour l'ordinaire accablés ſous la puiſſance des Grands; la fin d'une pareille ſociété ſe termine toujours au déſavantage des plus foibles. C'eſt ſur cela que les Philoſophes ont dit, qu'il n'y a point d'amitié plus ſolide & plus conſtante que celle qui s'établit entre les égaux. Il eſt rare de trouver jamais de véritable amitié entre le Prince & les ſujets, à cauſe de l'inégalité du rang. On hante des perſonnes trop élevées au-deſſus des

des autres ; il faut craindre, comme craignoit le Pot de terre, que cette union ne se termine mal.

Ne fais rien qui t'engage à former un débat
Avec les Puissans de la terre ;
Le plus foible toujours sous le plus fort s'abat ;
Le fer brise aisément le verre.



FABLE XCIII.



D'un Taureau & d'un Bouc.

UN Taureau vivement poursuivi par un Lion, voulut se réfugier dans la caverne d'un Bouc, qui se présenta fierement à la porte, & en refusa l'entrée au Taureau. Tu ne me recevrois pas avec cette insolence, dit le Taureau au Bouc, si le Lion, plus fort ou plus furieux que

toi & moi, n'étoit à mes trousses. Sans cela je te ferois connoître à tes dépens combien les cornes du Taureau sont plus dangereuses que celles du Bouc.

SENS MORAL.

Les lâches prennent leur temps pour insulter aux autres, quand ils les voyent dans le malheur, & hors l'état de se défendre. C'est l'effet de la lâcheté la plus basse & la plus criminelle; cependant elle est assez ordinaire dans le monde. Les disgraciés nonseulement sont abandonnés de ceux de leur connoissance; ils en sont même souvent insultés & persécutés. La mauvaise fortune est regardée comme un crime par la plupart des gens; on fuit les malheureux comme s'ils étoient pestiférés; & ce n'est pas là l'un des moindres maux de leur disgrace. Ce n'est pas sans raison qu'Esope a choisi le Bouc qui est un animal fort méprisable, pour faire insulte au Taureau. En effet, il n'y a que des ames mal-faites qui ayent la lâcheté d'insulter aux malheureux, que leur mauvaise fortune met hors d'état de se pouvoir défendre; ils n'auroient garde dans un autre temps de leur rendre de mauvais

offices. Mais les perſonnes généreuſes ne tombent point dans ces baſſeſſes, & en ſont entierement incapables.

N'accable point un malheureux
Qui cherche ton ſecours dans un beſoin extrême.
Pour adoucir ſon deſtin rigoureux,
Fais ce que tu voudrois que l'on fît pour toi-même.



FABLE XCIV.



Du Singe & de ses enfans.

JUpiter fit un jour assembler tous les Animaux devant son Tribunal, pour examiner lequel d'entre eux auroit de plus beaux enfans. Toutes les Bêtes obéirent à cet ordre. Les Oiseaux y vinrent ; les Poissons parurent hors de l'eau pour voir décider cette question. Le Singe

s'y rendit le dernier de tous. Toutes les Bêtes, en voyant les fesses ridicules des petits Singes, firent de grands éclats de rire. Votre jugement, dit le Singe, ne décidera pas en cette matiere ; c'est à Jupiter à déterminer, & c'est à lui qu'appartient de donner le prix de la beauté à qui le méritera le mieux. Je trouve dans mes petits tant d'agrémens, qu'ils me semblent dignes d'être préférés à tous les autres. Jupiter même, avec tout son sérieux & toute sa gravité, ne put s'empêcher de rire, lorsqu'il entendit ce petit discours du Singe qui paroissoit charmé de la beauté & de la bonne grace de ses petits.

SENS MORAL.

LEs Peres & les Meres voyent par d'autres yeux la laideur & la difformité de leurs enfans, & ils sont moins touchés de leurs défauts que les personnes indifférentes. L'amour aveugle qu'ils leur portent, fait sur leur esprit le même effet que le microscope fait sur les yeux ; il grossit les objets. Les

moindres perfections de leurs enfans leur paroissent des talens rares; & s'ils ont quelque agrément dans leur personne, ils les croyent beaux comme des Astres. C'est une foiblesse dans les Peres & dans les Meres, & ils en peuvent d'autant moins guérir, qu'ils ne s'en apperçoivent pas eux-mêmes. Les Ictériques croyent que tous les objets sont jaunes, à cause d'une humeur jaune qu'ils ont répandue dans la prunelle de l'œil. Les personnes que nous aimons, nous paroissent bien plus accomplies que les personnes indifférentes, parce que l'amour est fondé sur l'estime. Voilà ce que fait la prévention des Peres & des Meres à l'égard de leurs enfans, & la raison pourquoi ils les trouvent si jolis & si aimables, quoiqu'ils n'ayent ni agrément, ni mérite. C'est ce qu'Esope a dépeint ingénieusement dans la Fable du Singe, qui trouve ses petits beaux & bien faits, quoiqu'ils soient peut-être les plus ridicules de tous les animaux.

A chérir tes enfans la nature te porte;
Mais crains de prendre d'eux des sentimens trop hauts;
Ton amitié les perd, quand elle est assez forte
Pour te déguiser leurs défauts.

FABLE XCV.



Du Paon & de la Grue.

LE Paon étant dans un repas avec la Grue, faisoit la roue, & étaloit ses plumes avec beaucoup de faste; il méprisoit la Grue, & se mettoit infiniment au-dessus d'elle. Que tu es laide, lui disoit-il d'une maniere insolente, & que la beauté de mon plumage est agréa-

ble ! Mais la Grue, pour confondre la vanité du Paon, ſe mit à voler, & lui dit en l'inſultant, que je ſuis légere, & que tu es peſant !

SENS MORAL.

IL eſt ridicule de ſe vanter des belles qualités naturelles que nous avons, & de mépriſer ceux qui ne ſont pas ſi bien partagés que nous. La nature a donné à chaque animal des talens particuliers pour la perfection de ſon être. L'Aigle a la force en partage ; les Oiſeaux de proie volent avec une rapidité & une légéreté incroyable ; le Roſſignol charme par la beauté de ſon chant ; le Paon par la variété de ſon plumage ; mais il ne devoit pas pour cela s'enorgueillir, ni mépriſer la Grue ; car ſi ſes plumes ſont moins belles que celles du Paon, elle vole avec bien plus de légéreté que lui. Voilà ce qui doit apprendre aux hommes à ne ſe point glorifier, s'ils ont quelques rares qualités ; bien moins doivent-ils mépriſer les autres, quoiqu'ils les croyent moins parfaits, car chacun a ſes talens particuliers ; & ainſi ce qui manque d'un côté eſt remplacé par un autre endroit. Ce n'eſt pas la marque d'un grand mérite, que d'avoir beaucoup de vanité. Ces perſonnes ſi orgueilleu-

ſes, qui ſe mettent à ſi haut prix, qui ſe croyent uniques en leur eſpéce, & qui ſe vantent à tout propos, ſont ſouvent bien éloignées de leur compte; leurs rares qualités ſont balancées par des défauts eſſentiels qui en diminuent le prix. Ceux qui n'ont pas des talens rares, ou un génie ſublime, ne doivent pas être mépriſés pour cela, car ils ont d'autres perfections plus utiles & plus néceſſaires pour la ſociété civile. La beauté du plumage du Paon eſt une perfection ſtérile, & qui n'eſt pas d'une grande reſſource; & il avoit grand tort de mépriſer la Grue, qui eſt à la vérité moins belle, mais en récompenſe elle vole avec plus de légéreté.

Ne t'enorgueillis point ſur quelque qualité
Qui paroît en toi ſans égale;
Regarde tes défauts, & ſi ta vanité
Ne t'aveugle point trop, vois ce qui te ravale.



FABLE XCVI.



Du Tigre & du Renard.

UN Chaſſeur armé de traits & de fléches qu'il lançoit de tous côtés avec beaucoup d'adreſſe, faiſoit à toute outrance la guerre aux Animaux, qui fuyoient devant un ennemi ſi redoutable, & qui n'oſoient tenir la campagne. Le Tigre plus fier & plus hardi que les

autres, se présenta, & promit de faire tête lui seul à leur ennemi commun. Le Chasseur lança avec roideur une fléche qui atteignit le Tigre. Il se mit à jetter de hauts cris, & à regarder de tous côtés pour reconnoître l'auteur de sa blessure. Le Renard vint au-devant du Tigre, & lui demanda qui avoit eu l'audace de blesser un animal si fier & si courageux. Je ne sai, répondit le Tigre; mais je sens bien à ma blessure qu'elle vient d'un homme qui a beaucoup de force & de vigueur.

SENS MORAL.

La témérité des audacieux est souvent punie. Ceux qui se confient trop dans leurs propres forces, se tiennent moins sur leurs gardes, & sont surmontés par d'autres moins forts. La victoire est souvent l'effet de la prudence, plutôt que de la force. Les ruses & les finesses sont permises à la guerre, & contribuent quelquefois au gain des batailles, autant que le courage & la valeur. C'est par-là que des ar-

mées nombreuſes ſont défaites par d'autres bien inférieures en nombre. Nous en avons un bel exemple dans la perſonne du fameux Scanderberg, qui n'ayant qu'un camp volant de dix mille hommes, a toujours déſolé & battu les armées du Grand Seigneur. Alexandre le Grand avec trente mille hommes, défit Darius qui traînoit un million de ſoldats à ſa ſuite. Le Tigre eſt plus fort qu'un homme ſeul. Voilà pourquoi celui que fait parler Eſope en cette Fable, ſe vantoit de pouvoir terminer ſans aucun ſecours la guerre qu'un Chaſſeur faiſoit aux Animaux; mais ce Chaſſeur ruſé ſe prévalant de ſon adreſſe, & ſe précautionnant contre les approches & la fureur du Tigre, ne combattoit que de loin à coups de traits & de fléches, dont il le bleſſa enfin & le mit hors de combat.

Avec tes ennemis tu ne veux point de paix.

En cent occaſions tu nous as fait connoître

Qu'aucun autre en valeur ne t'égala jamais;

Mais dans quelqu'un enfin crains de trouver ton maître.

FABLE XCVII.



Des Taureaux & du Lion.

QUatre Taureaux résolurent de se liguer ensemble pour leur conservation réciproque, & de ne se séparer jamais les uns des autres, pour être toujours en état de se secourir mutuellement. Le Lion qui les voyoit paître les uns auprès des autres, n'osa jamais les insulter, quoi-

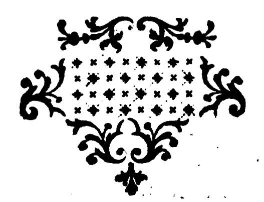
qu'il se sentît extrêmement pressé de la faim. Mais pour les vaincre plus aisément, il crut qu'il devoit les séparer par de spécieux prétextes, afin de les attaquer séparément. Cet artifice lui réussit, & il dévora les quatre Taureaux les uns après les autres.

SENS MORAL.

Les forces unies sont d'une grande résistance : pour les vaincre il faut les séparer. Cette maxime est d'un grand usage dans les Ligues offensives & défensives, qui se font pour résister à un Prince trop puissant, qui pourroit aisément envahir les Etats voisins, s'ils ne se secouroient les uns les autres, & s'ils ne se tenoient étroitement unis par les liens d'une bonne intelligence. Le grand soin de ce Prince est de désunir ces petits Etats, & de jetter entr'eux des semences de jalousie ; car si-tôt que cette bonne intelligence est rompue, il les ruine sans peine les uns après les autres, & il les assujétit à sa puissance. C'est ce qu'Esope a voulu signifier dans la Fable des quatre Taureaux que le Lion ne put jamais vaincre, & qu'il n'osa

même attaquer, tandis qu'ils demeurerent unis; mais quand il les eut séparés par de belles promesses, il les égorgea sans résistance.

La concorde est un fort lien
Qui nous met à couvert d'une lâche entreprise.
Quand on peut la garder, on doit ne craindre rien;
On périt quand on se divise.



FABLE

FABLE XCVIII.



Du Sapin & du Buisson.

LE Sapin regardant avec mépris le Buisson, se vantoit de sa hauteur, & de ce qu'on le choisissoit pour être employé à la construction des Palais des Princes, à faire les mâts des plus grands vaisseaux, & il reprochoit au Buisson de n'être bon à aucun usage. Le Buisson répondit

modeſtement au Sapin, que les grands avantages dont il ſe vantoit avec tant d'orgueil, l'expoſoient à de grands malheurs; car le Bucheron le met en piéces ſans miſéricorde, & le jette par terre à coups de coignée; au lieu que le Buiſſon vit en ſûreté dans une condition plus obſcure.

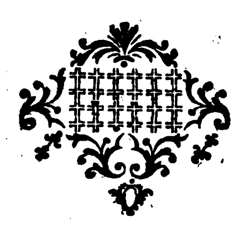
SENS MORAL.

CEux qui croyent avoir un mérite ſublime, ne doivent pas mépriſer les autres qui n'ont qu'un mérite médiocre. La fortune éleve bien haut de certaines gens, pour leur préparer une chute plus éclatante. Sur ce principe, la médiocrité des biens eſt quelquefois préférable à de grandes richeſſes, à cauſe des périls où l'on eſt expoſé dans l'opulence. Ce qui eſt incompréhenſible, c'eſt que les plus riches ne ſont pas encore contents. Voilà pourquoi on les compare fort à propos aux hydropiques, qui ne peuvent éteindre la ſoif qui les brûle, & qui redouble à meſure qu'ils boivent davantage. L'un des apanages de la grande fortune eſt l'orgueil & la diſſolution; au lieu que dans la médiocrité on a des ſentimens plus humbles & plus modeſtes. Eſope intro-

duit le Sapin qui se vante de sa hauteur & des autres avantages que la nature lui a donnés ; au lieu que le Buisson vivant dans l'obscurité, se contente de reprocher à l'autre, que si la nature l'a mieux partagé, il est aussi exposé à de grands revers, puisqu'on le coupe & qu'on le met en piéces pour les différens usages auxquels on le trouve propre ; au lieu qu'on laisse le Buisson sans lui faire aucun outrage, parce qu'en effet l'on n'en peut pas tirer de grands secours.

Songe que tout est périssable.

Vivre tranquillement, c'est tout ce qu'il nous faut.
Un état médiocre est souvent préférable
A ces rangs élevés d'où l'on tombe de haut.



FABLE XCIX.



D'un Pêcheur & d'un petit Poiſſon.

UN Pêcheur ayant pris un petit Poiſſon, dont le goût eſt très-agréable, réſolut de le manger. Ce petit animal, pour ſe tirer des mains du Pêcheur, lui repréſentoit qu'il devoit lui donner le temps de croître, & le prioit très-inſtamment de le relâcher, lui promettant

de revenir de ſon bon gré mordre à l'hameçon au bout de quelque temps. Il faudroit que j'euſſe perdu l'eſprit, lui répliqua le Pêcheur, ſi je me fiois à tes promeſſes, & ſi ſous l'eſpérance d'un bien futur & incertain, je me privois d'un bien préſent & aſſuré.

SENS MORAL.

C'Eſt une grande imprudence de ſe priver d'un bien que l'on poſſéde, quelque peu conſidérable qu'il ſoit, pour en avoir un autre plus grand à l'avenir, mais dont le ſuccès eſt incertain. Cette maxime eſt aſſez généralement reçue de tous les hommes. Ils ont aſſez de peine à ſe priver d'un gain aſſuré, quoiqu'il ſoit médiocre, par l'eſpérance d'un bien plus conſidérable, mais qui eſt douteux. Ainſi le Pêcheur ne ſe laiſſa nullement perſuader par la harangue du petit Poiſſon qu'il venoit de prendre, & il avoit raiſon d'en uſer de la ſorte; car il valoit mieux qu'il le mangeât, tout petit qu'il étoit, que d'attendre qu'il fût devenu plus gros, puiſque le Pêcheur n'étoit pas aſſuré de le reprendre une ſeconde fois. Voilà une bonne inſtruction pour ceux qui

ſe nourriſſent de vaines eſpérances, & qui ſe privent par leur faute d'un bien qu'ils ont entre les mains.

Ce qui te paroît sûr, doit ſeul te mettre en peine.
Il n'eſt pas d'un eſprit bien ſain
De quitter un profit certain,
Pour une eſpérance incertaine.



FABLE C.



De l'Avare & de l'Envieux.

JUpiter voulant connoître à fond les sentimens des hommes, envoya Apollon sur la terre pour sonder leurs inclinations. Il rencontra d'abord un Avare & un Envieux. Il leur dit de la part de Jupiter, qu'il avoit ordre de leur accorder tout ce qu'ils lui demanderoient, à con-

dition que le ſecond auroit le double de ce que le premier auroit demandé. Cette circonſtance fut cauſe que l'Avare ne put jamais ſe réſoudre à rien demander, dans l'appréhenſion qu'il eut que l'autre ne fût mieux partagé que lui ; mais l'Envieux demanda qu'on lui arrachât un œil, afin qu'on arrachât les deux yeux de l'Avare, ſelon les conventions d'Apollon.

SENS MORAL.

CEtte peinture ſuffit pour faire connoître combien l'avarice & l'envie ſont des vices déteſtables. Ils vont aſſez ſouvent enſemble ; car ceux qui aiment paſſionnément les richeſſes, regardent ordinairement avec un œil d'envie ceux qui les poſſédent. L'avarice eſt une paſſion démeſurée d'avoir du bien, par une appréhenſion ſouvent mal fondée d'en manquer à l'avenir. Les Philoſophes ont remarqué que les flegmatiques & les mélancoliques ſont plus enclins à l'avarice que les autres hommes, parce qu'ils ſont

plus

plus sujets à la peur. Cette même raison regarde aussi les vieillards, qui sont plus timides & plus prévoyans, & qui craignent toujours de manquer du nécessaire, quoiqu'ils regorgent de biens. Mais si les hommes vouloient se contenter précisément du nécessaire, ils n'auroient pas besoin de tant se tourmenter pour faire de grands amas. La nature demande peu de chose ; l'abondance lui est plus nuisible que profitable. Les premiers hommes qui ne se nourrissoient que de gland & de lait, & qui se couvroient de peaux de moutons mal apprêtées, vivoient des siécles entiers. Ce qui est à remarquer dans la Fable de l'Avare & de l'Envieux, c'est que le premier ne voulut faire aucun souhait, quelqu'avantageux qu'il lui pût être ; & que l'autre aima mieux qu'on lui crevât un œil, pour avoir le plaisir cruel de voir crever les deux yeux à son concurrent. A quel excès de bizarrerie & de cruauté les passions peuvent-elles porter les hommes !

L'avidité d'avoir est un mal sans remede :
L'Avare n'est jamais content de son destin ;
Il se sent rongé de chagrin,
De tout ce qu'un autre possede.

FABLE CI.



De l'Enfant & de l'Avare.

UN Enfant pleuroit auprès d'un puits, & donnoit des marques d'une grande douleur. Un Avare qui paſſoit par-là, s'approcha de lui, & lui demanda le ſujet de ſes larmes, & pourquoi il s'affligeoit de la ſorte. Que je ſuis malheureux, répondit cet Enfant, en pleurant toujours

de plus en plus! J'avois une cruche d'or, qui vient maintenant de tomber dans le puits, parce que la corde s'eſt rompue. L'avare aveuglé par ſa convoitiſe, ne s'aviſa point de demander à l'Enfant d'où il avoit apporté cette cruche d'or, ni comment elle lui étoit tombée entre les mains. Sans balancer davantage, il quitte ſes habits, & deſcend dans le puits, où il ne trouva point la cruche d'or dont l'Enfant lui avoit parlé; mais il fut bien plus ſurpris, lorſqu'étant ſorti du puits, il ne trouva point ſes habits que l'Enfant avoit emportés, & qu'il avoit cachés dans la forêt voiſine, où il s'étoit ſauvé.

SENS MORAL.

CEux qui déſirent le bien d'autrui, perdent quelquefois leur propre bien, en voulant s'approprier ce qui ne leur appartient pas. Il arrive aſſez ſouvent que les trompeurs qui uſent de mauvaiſes fineſſes & de ſupercherie, ſont eux-mêmes

trompés ; comme il arriva à l'Avare de cette Fable, qui croyant, contre toute vraisemblance, qu'une cruche d'or étoit tombée dans un puits, quitta ses habits pour l'y aller chercher; mais c'étoit un leurre qu'un Enfant lui donnoit pour se moquer de lui, & pour lui jouer le tour qu'il lui joua dans la suite. Cet exemple montre que les enfans sont rusés & méchans dès leur premier âge, & qu'ils sont très-susceptibles de toutes sortes d'impressions. Pour peu qu'ils voyent pratiquer le mal, ils s'y laissent aisément entraîner. Les passions croissent avec eux, comme les chiffres que l'on a tracés sur l'écorce des arbres, croissent à mesure que les arbres se fortifient. Les enfans se tournent au bien ou au mal, selon les impressions qu'on veut leur donner. C'est comme une cire molle entre les mains de ceux qui ont soin de leur éducation. Si ceux qui les gouvernent sont vicieux, ils prennent la teinture de leurs vices. Au contraire, si on ne leur montre que de bons exemples, ils prennent le pli qu'on leur donne.

La plupart des enfans sont remplis d'innocence,
Leur âge est un rempart contre l'iniquité ;
Et qui veut abuser de leur simplicité,
Voit souvent le succès tromper son espérance.

FABLE CII.



D'un Lion & d'une Chevre.

UN Lion ayant apperçu une Chevre, qui broutoit sur le haut d'un rocher : que ne descends-tu dans la plaine, lui dit-il, où tu trouveras en abondance le thym & les saules verds que tu mangeras à ta discrétion ? Quitte ces lieux secs & stériles, & viens en pleine

campagne. Je te suis fort obligée, lui répondit la Chevre, du bon avis que tu me donnes; mais ton intention me paroît suspecte, & je ne crois pas que tu me parles sincérement.

SENS MORAL.

IL n'est pas de la prudence de préférer l'agréable à l'utile; & il arrive assez souvent que l'amour des plaisirs plonge dans de grands malheurs ceux qui les cherchent avec trop d'emportement. Le conseil que le Lion donnoit à la Chevre de venir en pleine campagne, où elle trouveroit des herbes plus agréables, & en plus grande abondance que sur la pointe des rochers où elle broutoit, étoit un conseil intéressé. Le Lion se soucioit fort peu que la Chevre vînt paître dans un bon pâturage; son intention étoit de la dévorer, & il étoit au désespoir de la voir hors des atteintes de ses griffes. Elle ne fit pas semblant d'entendre ce que le Lion lui disoit, & elle ne jugea point à propos de s'approcher de lui. C'est ainsi qu'il en faut user à l'égard de ceux qui nous donnent de mauvais conseils, sous

prétexte d'être dans nos intérêts. Il faut tâcher de pénétrer dans leur intention, pour découvrir les motifs secrets qui les engagent à parler comme ils font. Ce que le Lion disoit à la Chevre, paroissoit assez obligeant, en lui montrant un bon pâturage où elle auroit trouvé toutes sortes d'herbes en abondance; mais les ongles, les dents, le poil hérissé, la mine menaçante du Lion, tout cela fit peur à la Chevre. Cet exemple nous apprend à nous défier des ennemis cruels, qui empruntent le langage des véritables amis, pour nous faire donner dans le piége qu'ils ont dressé. Quand on commence à s'en défier, on se tient plus aisément sur ses gardes, & l'on prend tant de précautions pour s'en garantir, que toutes leurs finesses & leurs mauvais conseils deviennent inutiles.

Ce conseil paroît bon, mais enfin examine
Quel motif te l'a fait donner.
S'il vient d'un ennemi, tu dois le soupçonner;
Il tend sans doute à ta ruine.

FABLE CIII.



De la Corneille & de la Cruche.

LA Corneille ayant ſoif, trouva par haſard une Cruche où il y avoit un peu d'eau; mais comme la Cruche étoit trop profonde, elle n'y pouvoit atteindre pour ſe déſaltérer. Elle eſſaya d'abord de rompre la Cruche avec ſon bec; mais n'en pouvant venir à bout,

elle s'avisa d'y jetter plusieurs petits cailloux, qui firent monter l'eau jusqu'au bord de la Cruche. Alors elle but tout à son aise.

SENS MORAL.

On obtient par sa sagesse & par sa bonne conduite, ce que l'on n'auroit pu obtenir par la violence & par la force. La nécessité fait trouver des inventions ausquelles on ne penseroit jamais, si l'on ne se trouvoit pas dans ces conjonctures fâcheuses. Ce que fit la Corneille en cette occasion, & ce que font encore à peu près de semblable plusieurs animaux, a fait dire à quelques Philosophes, que les bêtes raisonnoient & qu'ils tiroient des conséquences. Esope les fait parler pour instruire les hommes, & pour leur apprendre la morale & la véritable sagesse. Ce que l'on peut remarquer à l'avantage des animaux, c'est la merveilleuse prévoyance qu'ils ont pour leur conservation, & pour tout ce qui regarde leur maniere de vie, ou pour perpétuer leur espéce; les soins qu'ils prennent de leurs petits, l'ardeur avec laquelle ils les défendent; mais on peut attribuer tout cela

à l'instinct de leur nature, sans qu'il soit nécessaire qu'ils raisonnent, ou qu'ils tirent des conséquences. Les plantes germent dans la terre; la digestion se fait dans notre estomac; le chyle & le sang se distribuent dans les veines, sans que l'ame en ait aucune connoissance, & sans qu'elle le puisse empêcher; car tout cela se fait méchaniquement, & par la force des ressorts & de la machine. Peut-être que ce qui a donné occasion de penser que les bêtes raisonnoient, c'est que Pytagore ayant publié par toute l'Italie son sentiment sur la métempsycose, il ne fut pas difficile de faire croire que les bêtes raisonnoient, depuis que l'on crut que les ames des hommes passoient dans leurs corps. Esope étoit en cela du sentiment de Pytagore; mais n'en déplaise à ces deux grands hommes, il y a long-temps qu'on est revenu de ces rêveries; & l'on ne croit pas en ces siécles-ci, que les bêtes raisonnent ou tirent des conséquences, ni qu'elles distinguent le vrai d'avec le faux. On les a terriblement dégradées, depuis que quelques Philosophes modernes ont publié que les bêtes ne vivent pas; qu'elles ne voyent & qu'elles n'entendent rien; qu'elles ne sentent point de douleur quand on les bat, ou quand on les écorche; que ce sont des automates & des machines un

peu plus parfaites que les montres, parce qu'elles sont d'un plus excellent ouvrier. Cette opinion diminue beaucoup le prix de ce que fit la Corneille, en jettant des cailloux dans la Cruche, pour faire remonter l'eau jusqu'au bord, afin qu'elle pût boire avec plus de facilité.

N'en désespère point ; la chose est difficile :
Mais quoique l'obstacle soit grand,
Avec un peu d'adresse, il n'est si mal habile
Qui ne se tire bien de ce qu'il entreprend.



FABLE CIV.



Du Laboureur & du Taureau.

UN Laboureur avoit dans son étable un Taureau indocile, qui ne pouvoit souffrir le joug, ni être lié; mais pour l'empêcher de frapper de ses cornes, comme il avoit accoutumé de faire, il s'avisa de les scier fort près du crâne, & l'attacha à une charrue, dont il

tenoit le manche. Le Taureau ne pouvant plus frapper de ſes cornes, pour ſe venger en quelque façon de ſon Maître qui l'avoit mis ſous le joug, lui rempliſſoit la bouche & les yeux de pouſſiere, qu'il faiſoit voler avec ſa tête & ſes pieds.

SENS MORAL.

Les naturels indociles & revêches ne ſe peuvent guère corriger, quelques ſoins que l'on prenne pour les réduire. Ceux qui ſont accoutumés à mener une vie libre, & qui ont contracté une certaine habitude de libertinage, ſe révoltent quand on veut les réduire à mener une vie plus réguliere. C'eſt ce qu'on remarque principalement dans les enfans à qui on a laiſſé prendre un peu trop de liberté dans leur premiere jeuneſſe. On a toutes les peines du monde à les faire rentrer dans leur devoir, quand on veut les réduire, & les obliger à ſe captiver davantage. Le Laboureur dont il eſt parlé dans cette Fable, fut obligé de couper les cornes de ſon Taureau pour le rendre plus docile, & pour le mettre ſous le

joug ; encore regimboit-il autant qu'il pouvoit, & il faisoit tous ses efforts pour rompre les liens qui l'attachoient malgré lui à la charrue. C'est ainsi que la jeunesse indocile employe toutes sortes d'efforts pour s'affranchir d'un joug qui lui pese ; mais ceux qui ont le soin de la conduire, ne doivent jamais se relâcher de leur exactitude & de leur sévérité.

Il est des esprits indociles
Que rien ne peut ni dompter ni fléchir.
C'est un joug bien terrible, & dont les plus habiles,
Avec tout leur savoir, ont peine à s'affranchir.



FABLE CV.



Du Satyre & du Payſan.

UN Payſan ayant rencontré dans une forêt un Satyre demi mort de froid, le conduiſit dans ſa maiſon. Le Satyre voyant que ce Payſan ſouffloit dans ſes mains, lui en demanda la raiſon. C'eſt pour les réchauffer, lui répondit-il. Peu de temps après s'étant mis à table,

le Satyre vit que le Payſan ſouffloit ſur ſon potage. Il lui demanda, tout étonné, pourquoi il le faiſoit. C'eſt pour le refroidir, répliqua le Payſan. Alors le Satyre ſe levant de table, ſortit promptement de la maiſon. Je ne veux point de commerce, dit-il au Payſan, avec un homme qui ſouffle de la même bouche le chaud & le froid.

SENS MORAL.

IL ne faut point de ſociété avec les gens qui louent & qui blâment également, & qui tranchent des deux côtés. C'eſt l'avis que le Satyre de cette Fable donne à tous les hommes, en fuyant ce Payſan qui ſouffloit de la même bouche le froid & le chaud. Cette Fable eſt le ſymbole de ces perſonnes doubles qui vous accablent de complimens, qui vous comblent d'éloges en votre préſence, & qui vous déchirent par de cruelles médiſances quand vous avez le dos tourné. Ces gens-là ſont, pour ainſi dire, des glaives à deux tranchans; ils blâment ou ils louent ſelon les conjonctures, & toujours par intérêt, & pour

pour venir à leur fin. On ne doit pas leur ſavoir beaucoup de gré des éloges qu'ils prodiguent ; car un moment après ils feront des peintures cruelles des mêmes perſonnes qu'ils avoient élevées juſqu'aux nues. On peut dire d'eux ce que le Satyre diſoit du Payſan, qu'ils soufflent le froid & le chaud de la même bouche ; mais il faut rompre avec eux tout ce commerce, & s'éloigner d'eux, comme le Satyre s'enfuit de la maiſon du Payſan.

Compte pour un honteux défaut
De n'avoir pas au cœur ce que ta bouche exprime :
Qui ſouffle le froid & le chaud,
Ne mérite pas qu'on l'eſtime.



FABLE CVI.



Du Taureau & du Rat.

UN Rat alla mordre un Taureau couché sur sa litiere, & lui déchirer la cuisse à belles dents. Le Taureau se leva tout en furie, & commença à branler la tête, à menacer de ses cornes, & à jetter des mugissemens épouvantables, cherchant par tout l'ennemi

qui avoit osé l'attaquer ; mais le Rat allongeant la tête hors du trou où il s'étoit réfugié, & où il se trouvoit en assurance, se moquoit de la furie du Taureau. De quoi te servent, lui dit-il, tes cornes menaçantes, contre un petit animal qui a eu la hardiesse de t'attaquer, & de te blesser, sans redouter ta colere ?

SENS MORAL.

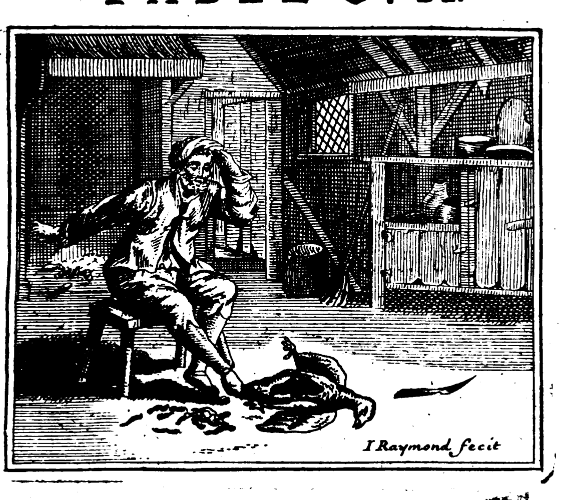
CEux qui paroissent les moins courageux & les plus méprisables, peuvent insulter les plus forts, & leur causer de grands chagrins. Cette Fable apprend aux hommes qu'il n'y a point de si foible ennemi qui ne soit à craindre, & qui ne puisse nous faire passer de mauvaises heures. La nature a donné à tous les Animaux de quoi se défendre de la violence & de l'insulte. Les Moucherons, les Fourmis, les plus vils insectes ont des aiguillons pour attaquer leurs ennemis, & pour faire des blessures à ceux qui auroient envie de leur faire du mal. Les Grands qui se flattent de pouvoir impunément op-

primer les Petits, en font fouvent repouffés avec perte ; car quoiqu'ils foient plus foibles, l'induftrie fupplée au défaut de la force qui leur manque. C'eft la politique dont fe fervent les petits Princes pour s'oppofer à la violence d'un Prince plus puiffant qui voudroit les opprimer : car ils fe lient enfemble, & réuniffent leurs forces pour fe mettre en état de lui réfifter, & même de l'attaquer. Le Rat qui avoit une retraite voifine où il étoit en affurance contre tous les efforts du Taureau, eut l'audace de l'aller attaquer & de le mordre impunément, fans que le Taureau tout fort & tout courageux qu'il eft, pût fe venger de fes infultes.

Contre chacun fans te contraindre ;
Par ton rang élevé tu te crois tout permis ;
Mais fouviens-toi qu'il n'eft point d'ennemis ;
Quelque foibles qu'ils foient, que l'on ne doive craindre.



FABLE CVII.



D'une Oie & de son Maître.

UN homme avoit dans sa maison une Oie qui lui pondoit chaque jour un œuf de pur or. Cet homme se persuadant follement qu'il y avoit dans le ventre de l'Oie une mine de ce précieux métal, la tua pour s'enrichir tout d'un coup. Mais ayant ouvert le ventre de son Oie, & n'y

trouvant que ce que l'on trouve dans les Oies ordinaires, il commença à se désespérer & à jetter de hauts cris ; de sorte qu'il perdit des richesses médiocres, voulant en amasser d'immenses & d'excessives.

SENS MORAL.

IL faut modérer sa convoitise & le désir désordonné des richesses, & vivre content dans une fortune médiocre ; car pour vouloir trop avoir, on perd souvent tout. Le Maître de cette Oie qui pondoit chaque jour un œuf d'or, est à bon droit répréhensible de s'être trop hâté d'égorger son Oie, sans avoir mûrement délibéré sur l'exécution de ce dessein, & sur les avantages qu'il en espéroit. Ce fut une extrême imprudence en cet homme de se priver d'un bien certain, quoique médiocre, pour en avoir un plus grand qu'il n'étoit pas assuré d'obtenir, & qui lui manqua en effet. Les regrets qu'il témoigna, quand il se vit frustré de ses espérances, furent très-inutiles. Il n'est plus temps de nous plaindre & de gémir, après avoir fait

une sottise qui ruine notre fortune. C'est ce qui arriva à cet homme, lequel tua imprudemment son Oie. Après avoir connu sa sottise, il s'abandonna à son désespoir.

Réprime en tes souhaits cette ardeur violente

Qui te fait prendre un ridicule espoir.

D'un sort heureux & doux il faut qu'on se contente:

On perd tout quelquefois, quand on veut trop avoir.



FABLE CVIII.



Du Singe & de ſes deux Petits.

UN Singe avoit deux Petits jumeaux. Il en aimoit un paſſionnément, & ne pouvoit ſouffrir l'autre. Le favori étoit fort agile, danſoit & ſautoit avec une grande légéreté, & faiſoit habilement toutes ſortes de ſingeries. Mais un jour par malheur il ſe démit une jambe

jambe en ſautant, & commença à jetter les hauts cris. Le pere qui l'entendit, accourut incontinent, le prit entre ſes bras, & le ſerra d'une ſi étrange ſorte, qu'il l'étouffa à force de l'embraſſer.

SENS MORAL.

LEs tendreſſes exceſſives des peres envers leurs enfans, ſont bien ſouvent la cauſe de leur malheur & de leur perte. Le Singe dont il eſt fait mention dans cette Fable, avoit deux petits, dont l'un étoit haï, & l'autre éperdûment aimé; mais cet amour aveugle cauſa la perte de ſa vie. Cette peinture exprime au naturel ce qui ſe paſſe tous les jours dans les familles. Les peres & les meres, à force de careſſer leurs enfans, les étouffent; c'eſt-à-dire, que l'indulgence qu'ils ont pour eux, & la négligence qu'ils apportent à les corriger de certains défauts, qui paroiſſent d'abord aſſez légers, mais qui dégénerent enfin dans de grands vices, eſt la cauſe de leur perte. Ceux qu'ils chériſſent le moins, & pour leſquels ils témoignent même de l'averſion, ce ſont ceux qui réuſſiſſent le mieux, parce qu'ils ne les gâtent point par des ca-

resses outrées, qui corrompent le plus souvent leur santé, aussi-bien que leurs mœurs; au lieu que ceux que l'on néglige & que l'on maltraite, font des efforts extraordinaires pour surmonter par leur vertu & par leur mérite, l'aversion qu'on leur témoigne.

Aime tous tes enfans en véritable pere;

Tiens la balance égale, & ne t'aveugle pas.

Si ton cœur tout à l'un, aux autres le préfere,

Tu croiras l'embrasser, & tu l'étoufferas.

FABLE CIX.



Du Renard & du Léopard.

LE Renard & le Léopard disputoient un jour ensemble de leurs talens & de leur beauté. Le Léopard vantoit sa peau mouchetée & peinte de diverses couleurs. J'avoue, lui dit le Renard, que ta peau est plus belle que la mienne; mais en récompense j'ai dans l'es-

prit la même beauté & les mêmes agrémens que tu as ſur la peau.

SENS MORAL.

LA fineſſe de l'eſprit eſt préférable à la fineſſe de la peau. Les femmes ne conviennent peut-être pas de cette maxime. Rien ne leur paroît comparable aux agrémens de leur extérieur. C'eſt pour les conſerver qu'elles employent leurs ſoins & toute leur induſtrie. En effet, c'eſt en quoi conſiſte la plus grande partie de leur mérite. C'eſt ce qui leur donne ce merveilleux aſcendant qu'elles ont ſur les hommes; les plus ſenſés, les plus ſages, les plus auſteres, ſont les dupes d'un beau viſage. Il faut cependant avouer, quand on examine de près la choſe, que les talens de l'eſprit ſont préférables à la beauté du corps, qui ne peut être de longue durée, & que mille accidens divers peuvent détruire en un moment. Auſſi le Renard avoua ſans peine au Léopard, que la beauté de ſa peau ſurpaſſoit la ſienne; mais il ne voulut pas demeurer d'accord pour cela qu'il fût inférieur en mérite, parce que les talens de l'eſprit remplaçoient ce qui lui manquoit d'un autre côté.

Ne t'enfle point d'orgueil pour la beauté du corps ;
Elle est sujette au temps, le moindre mal l'efface ;
Mais les dons de l'esprit sont de riches trésors,
Qui demeurent lorsque tout passe.



FABLE CX.



De Vénus & d'une Chatte.

UN jeune homme avoit un amour ſi violent pour une Chatte, qu'il pria très-inſtamment la Déeſſe Vénus de la métamorphoſer en femme. Vénus touchée de compaſſion pour ce jeune homme, transforma la Chatte en une belle fille d'une rare beauté. Ce

jeune homme ne consultant que sa passion, conduisit sur le champ cette fille dans sa maison, pour se contenter. Ils ne furent pas plutôt dans le lit, que Vénus pour éprouver cette fille, & pour savoir si en changeant de figure elle avoit aussi changé de tempérament, lâcha un rat dans sa chambre. Alors cette nouvelle épouse oubliant son amant & le lit nuptial, sauta hors du lit, & se mit à poursuivre le rat pour le manger. La Déesse irritée de sa légéreté, lui rendit sa premiere forme, & la fit redevenir Chatte.

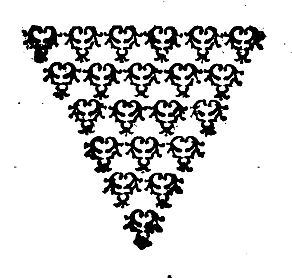
SENS MORAL.

IL est fort difficile de refondre son tempérament, & de se défaire d'une habitude que le temps a fortifiée. Cette Fable contient plusieurs belles moralités ; car elle fait d'abord connoître les bizarreries de l'amour dans celui que ce jeune homme conçut pour sa Chatte. L'amour suppose pour l'ordinaire de la sympathie & de la ressemblance ; mais quand on est éperdûment

amoureux, on eſt capable de toute ſorte d'extravagance; & l'on aime ſouvent, ſans ſavoir pourquoi, des objets qui n'ont rien d'aimable. Eſope, dans cette Fable, a voulu principalement faire connoître que l'on ne change point de moeurs en changeant de condition; car cette chatte qu'il feint avoir été changée en fille, quitta ſon Amant & le lit nuptial pour courir après une Souris. Les femmes qui ont été galantes, prennent quelquefois une autre conduite; elles réforment leurs habits, & affectent de paroître avec un extérieur réformé; mais leur cœur ne change pas pour cela, quoique leur maniere de vie paroiſſe plus réguliere, ou plus myſtérieuſe. On remarque ſouvent de grandes bizarreries dans l'amour des Dames. Celles qui ont été long-temps fieres, & qui ont réſiſté aux attaques & aux aſſiduités des hommes les plus aimables, ſe rendent à des miſérables, & ſe livrent à leurs propres valets. Quoique ces exemples ſoient fort rares, cependant on en a vu qui ſe ſont étrangement oubliées, au grand deshonneur de leur ſexe. Ce n'eſt pas toujours un bon moyen pour conſerver la vertu des femmes, que de témoigner que l'on s'en défie. Les maris jaloux, les meres trop ſoupçonneuſes, portent ſouvent leurs femmes & leurs filles à des extrémités très-fâcheuſes, par la rigueur qu'ils

tiennent à leur égard. Si leur tempérament les porte aux intrigues & à la galanterie, ils auront bien de la peine à les changer & à leur donner un autre pli. Ils n'ont qu'à se souvenir de la métamorphose de la Chatte changée en fille; car elle ne quitta point son inclination en quittant sa peau.

Le hasard quelquefois nous éleve en un rang
Où nous n'aurions osé prétendre ;
Mais quelque chose en nous marque toujours le sang
Dont le Ciel nous a fait descendre.



FABLE CXL.



D'un Malade & d'un Médecin.

UN Malade interrogé par ſon Médecin ſur l'état de ſa ſanté, & de quelle maniere il avoit paſſé la nuit, lui répondit qu'il avoit extrêmement ſué. C'eſt un bon ſigne, lui répliqua le Médecin. Il fit le lendemain les mêmes queſtions que le jour précédent au Ma-

lade, qui lui dit que le froid l'avoit tellement ſaiſi, qu'il en avoit penſé mourir. Ce pronoſtic eſt encore fort bon, lui répartit le Médecin. Enfin le troiſiéme jour le Médecin ayant demandé au Malade comment il ſe portoit, & le Malade lui ayant répondu qu'il devenoit hydropique; tant mieux, répliqua ce Charlatan, cette criſe eſt une marque de ſanté, & vous ſerez bientôt tiré d'affaire. Après que le Médecin ſe fut retiré, l'un des amis du Malade lui demanda en quel état il ſe trouvoit. Hélas! mon ami, lui répliqua-t-il, on dit que je me porte bien, & cependant je ſens bien que je vais mourir.

SENS MORAL.

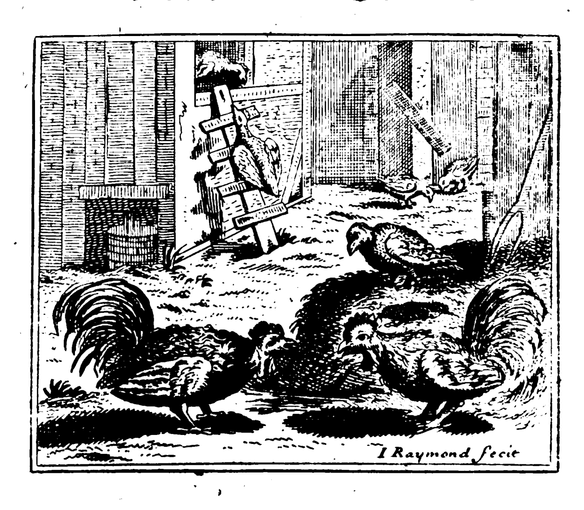
NOs plus grands ennemis ſont ceux qui mentent pour nous flatter, & qui nous cachent nos défauts par une complaiſance mal entendue. Le portrait que fait Eſope en cette Fable, d'un Médecin

Charlatan, peut être appliqué aux faux amis, qui parlent toujours contre leur conſcience, & qui aiment mieux que leurs amis faſſent des fautes, que de leur donner des avis ſalutaires, qui les chagrineroient peut-être pour un temps, mais qui les empêcheroient de tomber dans le précipice ſur lequel ils marchent ſans le ſavoir. Ils ont la lâcheté de flatter les paſſions de leurs amis, qui leur découvrent le fond de leur cœur; mais bien loin de les retenir par de ſages conſeils, ils les abandonnent à leur mauvaiſe conduite, & ils les comblent encore de louanges empoiſonnées. Ils font à peu près comme ce Médecin de la Fable, qui voyant en ſon malade des ſymptômes qui le menaçoient d'une mort prochaine, lui diſoit que tout cela n'étoit rien, & qu'en peu de temps il jouiroit d'une parfaite ſanté. La flatterie eſt le vice ordinaire de ceux qui approchent les Grands; on n'oſe leur parler avec ſincérité, ni leur dire des vérités qui les chagrineroient. Leur délicateſſe eſt extrême, & ils veulent toujours être applaudis. Les Courtiſans qui connoiſſent leur foibleſſe, l'entretiennent par leur encens.

Ne prens aucune confiance
En ceux qui font passer tes défauts pour vertus ;
Ce sont cœurs lâches, abattus,
Dont tu dois rejetter l'indigne complaisance.



FABLE CXII.



Des Coqs & de la Perdrix.

UN homme qui se plaisoit à nourrir une grande quantité de Poulets, acheta une Perdrix qu'il mit dans sa basse-cour parmi ses autres volailles. Dès que les Coqs la virent, ils lui donnerent la chasse pour l'empêcher de manger, & ils la becqueterent avec tant de violen-

ce, qu'elle fut obligée de s'enfuir. La Perdrix fort affligée de se voir chassée de la sorte, parce qu'elle étoit étrangere & nouvelle venue, se consola un moment après, en voyant les Coqs acharnés les uns contre les autres se déchirer des griffes & du bec. S'ils se font une guerre si cruelle, dit la Perdrix, quoiqu'ils ayent été nourris ensemble, & s'ils se traitent avec tant d'inhumanité, je ne dois pas m'étonner qu'ils m'ayent rebutée, moi qui ne suis qu'une étrangere.

SENS MORAL.

Les Sages se consolent dans leur malheur, lorsqu'ils considerent que personne n'en est exempt; & quand ils comparent ce qu'ils souffrent eux-mêmes avec ce que les autres souffrent, ils se contentent de leur condition, & concluent qu'ils ne sont pas plus à plaindre que les autres. Ils n'esperent pas que des brutaux ayent pour eux de grands égards; & quand ils voyent qu'ils traitent inhumainement leurs

propres amis, ils n'en attendent pas de grandes honnêtetés. Les persécutions que les Coqs firent à la Perdrix pour l'empêcher de manger avec les autres volatiles, & pour la chasser de la basse-cour où le Maître du logis l'avoit mise, représentent les mauvais traitemens que les méchans font aux gens de bien, parce que la vertu & la bonne conduite de ceux-ci est un reproche continuel des vices & des désordres des autres. Cette différence met une espéce d'antipathie entre les uns & les autres. Mais les méchans ne se peuvent non plus souffrir, qu'ils souffrent les gens de bien. C'est ce que l'ingénieux Esope a voulu représenter dans le combat des Coqs, qui se déchiroient & qui se mettoient tout en sang à coups de bec. Ce spectacle consola en quelque maniere la Perdrix du mal qu'ils lui avoient fait. Puisqu'ils se traitent avec tant d'inhumanité, dit-elle dans sa douleur, je ne dois pas m'étonner qu'ils m'ayent si maltraitée. C'est ainsi que les gens de bien peuvent se consoler, lorsque les méchans les persécutent, en voyant les guerres réciproques qu'ils se font les uns aux autres.

De

De bien des maux dont l'homme est affligé,
La patience est l'unique remede.
Avec des turbulens tu te vois engagé;
Ne dis rien, souffre & te possede.



FABLE CXIII.



Du Charbonnier & du Foulon.

UN Charbonnier avoit loué une trop grande maiſon, & ne la pouvant occuper toute entiere, il pria un Foulon de s'y venir loger avec lui, & d'y prendre un appartement. Le Foulon n'y voulut jamais conſentir, & dit au Charbonnier pour excuſe, que la

fumée de ſon charbon noirciroit tout ce qu'il auroit blanchi par ſa teinture.

SENS MORAL.

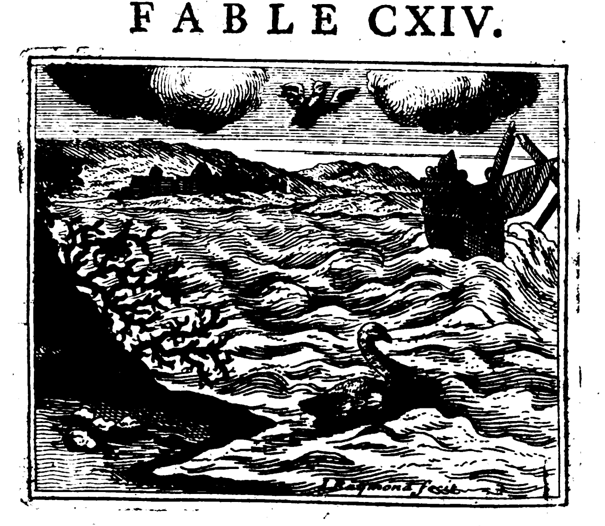
LEs choſes trop diſſemblables ne ſe peuvent aiſément allier; & la maxime du vieux Proverbe eſt véritable, que les ſemblables doivent ſe chercher les uns les autres. Le ſecret pour trouver quelque agrément dans le commerce de la vie, eſt de s'unir à des gens dont les mœurs, l'humeur, les manieres s'accordent avec les nôtres; car il eſt impoſſible qu'une ſociété ſoit agréable & de durée, quand cette conformité ne ſe trouve pas. Le métier de Foulon & celui de Charbonnier ont trop peu de rapport pour pouvoir compatir enſemble. Le Charbonnier noircit tout; le Foulon lave & décraſſe. Cela doit apprendre aux perſonnes qui ſont en eſtime dans le monde, de ne fréquenter jamais ceux dont la réputation eſt attaquée, & qui n'ont pas une bonne conduite; car il n'y a qu'à perdre dans cette ſorte de commerce. On doit fuir les vicieux avec le même ſoin que l'on évite les peſtiférés, pour ſe garantir du mauvais air qu'ils reſpirent, &

comme le Foulon évitoit l'approche du Charbonnier, dans l'appréhension que la fumée du charbon ne noircît le blanc qu'il répandoit sur ses étoffes, & qu'il ne fût obligé de les reblanchir & de les relaver.

Vois avec quel ami tu prens de l'habitude,
Demain tu deviendras ce qu'il est aujourd'hui;
S'il est d'un naturel grossier, sauvage, rude,
Tu seras grossier comme lui.



FABLE CXIV.



De la Chauve-Souris, du Buisson, & de l'Hirondelle.

LA Chauve-Soúris, le Buisson & l'Hirondelle s'associerent autrefois pour faire commerce ensemble. La Chauve-Souris emprunta de l'argent pour mettre dans la Société. Le Buisson y mit des habits. L'Hirondelle apporta de l'or

pour ſa part. Après tous ces préparatifs, quand leurs conventions furent faites, ils monterent ſur un Vaiſſeau enſemble; mais il s'éleva tout à coup une ſi furieuſe tempête, que leur Vaiſſeau fut briſé; de ſorte qu'ils eurent bien de la peine à ſauver leur vie, après avoir perdu leur argent & leurs marchandiſes. Depuis ce temps-là l'Hirondelle voltige auprès des rivages, pour voir ſi la mer n'y rejettera pas ſon or. La Chauve-Souris ne ſe montre que de nuit, dans l'appréhenſion d'être priſe par ſes créanciers. Le Buiſſon s'accroche à tous les habits des paſſans, pour tâcher de reconnoître les ſiens.

SENS MORAL.

Nous avons toujours dans l'imagination les choſes que nous aimons, & que nous avons pratiquées. L'habitude nous fait ſans ceſſe retourner vers les objets de nos inclinations. Il ſemble qu'il y ait quelque ſujet de s'étonner qu'Eſope ait

allié un Buiſſon avec des Oiſeaux, pour faire commerce enſemble. Sous le ſymbole de la Chauve-Souris, dont les ongles ſont crochus & les aîles monſtrueuſes, il a voulu repréſenter le naturel des avares. L'Hirondelle a auſſi un grand ſoin d'épargner & d'amaſſer. Pour le Buiſſon qui demeure attaché à la terre par ſes racines, il n'eſt nullement capable d'un grand mouvement. Cette différence de tempérament entre ces trois choſes qu'Eſope a alliées enſemble, donne à entendre que les entrepriſes ne réuſſiſſent guère, quand il n'y a point de ſympathie entre ceux qui s'en mêlent. Auſſi la ſociété de la Chauve-Souris, de l'Hirondelle & du Buiſſon fut très-malheureuſe, puiſqu'ils perdirent tout ce qu'ils avoient mis en commun pour leur commerce, & qu'ils penſerent même perdre la vie après le débris de leur Vaiſſeau.

Tu dis qu'à ton malheur rien ne peut s'égaler.
Tu perds beaucoup, je le confeſſe ;
Mais à quoi bon s'en tourmenter ſans ceſſe ?
La perte eſt ſans remede, il faut s'en conſoler.

FABLE CXV.



De deux Hommes & d'un Asne.

DEux Voyageurs passant dans des lieux déserts, trouverent par hasard un Asne dans leur chemin. Ils commencerent à disputer entr'eux à qui l'auroit, s'imaginant que la fortune leur avoit fait ce présent. La querelle s'échauffa de telle sorte qu'ils en vinrent aux mains;

mains, aucun des deux ne voulant céder à ſon compagnon; mais tandis qu'ils diſputoient & qu'ils ſe débattoient de la ſorte, l'Aſne ſe ſauva, & ils furent tous deux fruſtrés de leurs eſpérances.

SENS MORAL.

C'Eſt une grande imprudence de ſe quereller, & de ſe rendre de mauvais offices, pour la jouiſſance d'un bien dont la poſſeſſion eſt incertaine. Cette Fable repréſente naïvement le naturel des Plaideurs, qui ſe conſument en procès pour des prétentions chimériques, & qui après avoir plaidé long-temps, trouvent à la fin de la plaidoirie, qu'ils ont perdu leur argent, leur réputation, leurs amis & leur probité. Ces deux voyageurs dont parle Eſope, auroient continué enſemble tranquillement leur voyage, s'ils n'euſſent eu rien à démêler; mais la rencontre fortuite de l'Aſne les brouilla, & rompit la bonne intelligence qui avoit été entr'eux juſqu'alors. Les voilà prêts à ſe battre & à s'égorger, pour poſſéder une bête qui ſe moque d'eux, & qui leur échappe, tandis qu'ils ſe querellent l'un l'autre.

Tu tâches d'emporter ce qui ne t'est point dû ;
Il n'est rien, pour l'avoir, qu'un concurrent n'emploie ;
C'est entre vous beaucoup de temps perdu.
Pendant ce temps, adieu la proie.



FABLE CXVI.



Du Lièvre & de la Tortue.

LE Lièvre considérant la Tortue qui marchoit d'un pas tardif, & qui ne se traînoit qu'avec peine, se mit à se moquer d'elle & de sa lenteur. La Tortue n'entendit point raillerie, & lui dit d'un ton aigre, qu'elle le défioit, & qu'elle le vaincroit à la course, quoiqu'il se

vantât fiérement de sa légéreté. Le Lièvre accepta le défi. Ils convinrent ensemble du lieu où ils devoient courre, & du terme de leur course. Le Renard fut choisi par les deux parties pour juger ce différend. La Tortue se mit en chemin, & le Lièvre à dormir, croyant avoir toujours du temps de reste pour atteindre la Tortue, & pour arriver au but avant elle. Mais enfin elle se rendit au but avant que le Lièvre fût éveillé. Sa nonchalance l'exposa aux railleries des autres Animaux. Le Renard, en Juge équitable, donna le prix de la course à la Tortue.

SENS MORAL.

LA présomption & la nonchalance gâtent souvent de fort bonnes affaires. On ne doit jamais rien négliger, même avec les ennemis qui paroissent les moins redoutables. Le Lièvre se confiant en sa vîtesse, crut qu'il pouvoit dormir tout à son aise, & laisser prendre les devants à la Tortue, qui se défiant d'elle-

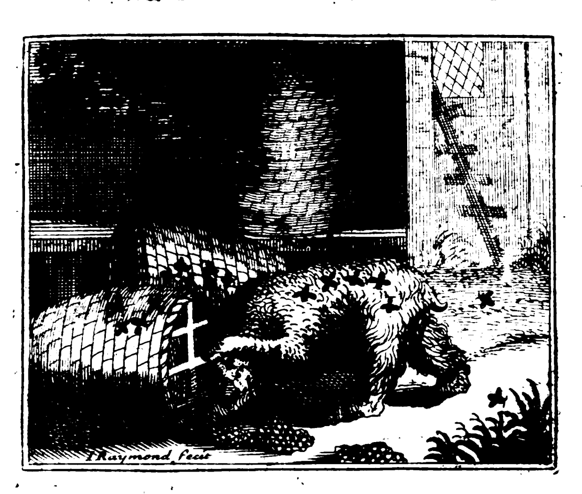
même, se mit toujours en chemin, & trompa le Lièvre par sa vigilance. Il n'est pas temps de dormir quand on a des affaires de conséquence à terminer. Il ne faut pas même trop compter sur ses talens personnels, ni sur le peu de mérite de l'ennemi qu'on a en tête ; car enfin l'adresse, la vigilance, les soins qu'on se donne, peuvent suppléer au défaut des talens, comme on le voit par cette victoire que la Tortue remporta sur le Lièvre. Il ne sert de rien d'avoir de belles qualités, si on ne les met en œuvre, & si l'on n'en fait un bon usage au besoin. La vîtesse du Lièvre lui fut inutile, parce qu'il s'amusa à dormir pendant que sa rivale, malgré sa lenteur & sa pesanteur naturelle, doubloit le pas pour arriver au but. La même chose arrive à peu près dans les combats particuliers. Un ennemi qui se croit invincible, & qui néglige de prendre des précautions, est vaincu par un autre moins redoutable que lui, mais qui sait se servir habilement de tous ses avantages.



Pour faire réussir une grande entreprise ;
Il ne faut rien précipiter.
Dans ces occasions la lenteur est de mise ;
Et l'on perd le succès que l'on veut trop hâter.



FABLE CXVII.



De l'Ours & des Mouches à miel.

UN Ours pressé de la faim, sortit du bois, pour chercher de quoi manger. Ayant trouvé en son chemin des ruches à miel, il se mit à les lécher. Une Abeille sortit de la ruche, & fit une piqûre très-douloureuse à l'oreille de l'Ours, qui de rage renversa toutes les ru-

ches à miel. Alors les Abeilles irritées de cet outrage, sortent en foule de leurs ruches, s'acharnent sur l'Ours, & le piquent jusqu'au sang, pour se venger de leur ennemi, & du dégât qu'il avoit fait à leurs ruches; de sorte que l'Ours honteux & enragé, fut contraint de songer à la retraite, condamnant en lui-même sa brutalité & son emportement qui lui avoit attiré tant d'ennemis.

SENS MORAL.

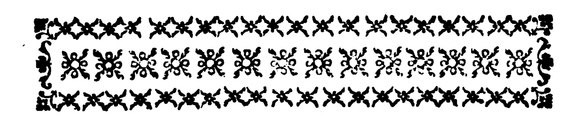
CEux qui paroissent les plus foibles, empruntent des forces de leur déséspoir, quand on les opprime. On peut apprendre par cette Fable, que les Grands doivent appréhender la colere des Petits, & que plusieurs foibles ennemis peuvent résister à un plus fort, comme on le voit par l'exemple de l'Ours & des Abeilles. On doit toujours appréhender la colere de celui que l'on a outragé, quoiqu'il semble être dans l'impuissance de se venger; car il peut emprunter du secours, & recourir aux ruses &

aux ſtratagêmes. Il n'y a nulle comparaiſon entre la force d'une Abeille & celle d'un Ours ; cependant pluſieurs Abeilles unies enſemble obligerent l'Ours à déſerter & à prendre la fuite, pour ſe garantir de leurs aiguillons. Elles ſe mirent toutes en fureur voyant leurs ruches renverſées, & leurs travaux ruinés, & ne ſongerent plus qu'à ſe venger d'un ennemi qui les traitoit avec tant de brutalité, quoiqu'elles ne lui euſſent donné aucun ſujet de ſe plaindre d'elles. Cela doit apprendre aux Grands à ménager les Petits, & à craindre leur déſeſpoir, qui ſe tourne quelquefois en rage & en fureur, & qui cauſe de grands déſordres.

Si quelqu'un oſe t'outrager ;
N'en crois point contre lui ton humeur violente ;
Au lieu d'un ennemi, l'on s'en attire trente,
Quand, ſans prévoir la ſuite, on cherche à ſe venger.



FABLES
DE
PHILELPHE,
POËTE LATIN.



FABLES DE PHILELPHE, POËTE LATIN.

FABLE PREMIERE.

Du Faucon & de la Colombe.



LE Faucon ayant apperçu une Colombe, alla fondre de roideur sur elle, pour la dévorer. Il la tenoit déja entre ses serres, lorsqu'il apperçut par hasard un Pigeon qui lui parut plus gros & mieux nourri. Il lâcha la Colombe, pour courir après le Pigeon. La Colombe se voyant en liberté, s'enfuit à tire d'ailes. Le Pigeon voloit avec tant de légéreté & tant de vîtesse, que le Faucon ne put

jamais l'attraper. Il voulut donc courir après la Colombe, qui étoit déja bien loin; de ſorte qu'il ne prit ni l'un ni l'autre.

SENS MORAL.

LA multiplicité des projets fait ſouvent manquer les entrepriſes. Le Faucon de cette Fable eſt le ſymbole de ces hommes avides & inſatiables, qui perdent ſouvent ce qu'ils ont, par un déſir immodéré d'avoir ce qu'ils n'ont pas. Ces gens-là ſe croyent pauvres & indigens au milieu de l'abondance; & ils ne ſont jamais contens, quoiqu'ils regorgent de biens. Leur avarice inſatiable eſt ſouvent punie, par les fauſſes démarches qu'ils font pour amaſſer de nouvelles richeſſes; on leur fait rendre gorge, & on les prive des biens qu'ils n'ont pas légitimement acquis. Le Faucon tenoit entre ſes ſerres une Colombe, qui ne pouvoit plus échapper. Il ne tenoit qu'à lui de la manger à ſon aiſe. Cependant il la laiſſa aller, pour courir après une autre proie; mais ſon eſpérance fut trompée, pour n'avoir pas voulu ſe contenter de ce qu'il avoit.

Ta fortune est assez heureuse.
Pourquoi d'autres projets veux-tu venir à bout?
L'avide convoitise est souvent dangereuse;
Et qui veut trop avoir, perd tout.



FABLE II.

De la Couleuvre & du Hériſſon.

PEndant un temps incommode & fâcheux, le Hériſſon ne ſavoit où ſe retirer. La Couleuvre en eut compaſſion, & le fit entrer dans ſon trou, à condition qu'il en ſortiroit ſi-tôt que l'orage ſeroit paſſé. Le Hériſſon le lui promit; mais ſe trouvant bien à ſon aiſe dans le trou de la Couleuvre, il s'y étendit tout de ſon long & ſe mit au large, ſans ſe ſoucier d'incommoder ſon hôteſſe. La Couleuvre murmuroit en elle-même, & ſe ſavoit mauvais gré d'avoir logé chez elle un animal ſi incivil & ſi incommode; car le Hériſſon tenant ſes pointes droites, la piquoit de tous côtés; de ſorte qu'elle ſe vit contrainte de lui céder ſa loge, & de chercher une autre demeure.

SENS

SENS MORAL.

Les ingrats n'ont point de honte de faire du mal à ceux mêmes qui leur ont rendu de bons offices. La Couleuvre reçut avec bonté dans ſa petite loge le Hériſſon; mais le Hériſſon, bien loin d'en avoir de la reconnoiſſance, tourna ſes pointes contre elle, & l'obligea à ſe retirer. On voit aſſez ſouvent des exemples d'une pareille ingratitude, & des gens qui ont l'eſprit aſſez mal-fait, pour ſe ſervir des faveurs qu'ils ont reçues contre leurs propres bienfaiteurs. Ce vice eſt bas & fort ordinaire parmi les valets, qui épient curieuſement tout ce que font leurs Maîtres, pour le redire à qui voudra les entendre. Ces malheureux qu'on loge & que l'on nourrit, font tout le mal qu'ils peuvent à ceux qui les ont retirés de la miſere, & qui leur fourniſſent de quoi vivre, & toutes les choſes néceſſaires. S'ils pouvoient, ils chaſſeroient leurs Maîtres de leurs maiſons, comme le Hériſſon chaſſa la Couleuvre. Il y a encore un défaut que la conduite du Hériſſon nous apprend à éviter; c'eſt qu'il faut avoir de la reconnoiſſance pour ceux qui nous reçoivent dans leurs maiſons,

& qui nous rendent les devoirs de l'hoſpitalité. Si la chere qu'ils nous font eſt frugale, il faut bien ſe donner de garde d'en paroître mécontent, & de vanter les bons repas que nous avons fait en d'autres lieux; car ce ſeroit une maniere détournée de mépriſer la réception que l'on nous feroit. L'ingratitude, de quelque eſpéce qu'elle ſoit, eſt très-haïſſable; mais il n'y a point de ſupplices capables d'expier le crime de ceux qui outragent leurs bienfaiteurs, & qui abuſent de leurs bienfaits contre eux-mêmes, comme fit le Hériſſon à l'égard de la Couleuvre.

Un malheureux implore ton ſecours,
Il eſt beau de te voir adoucir ſa diſgrace.
Mais ſouvent d'un bienfait le ſouvenir s'efface.
Crains de te repentir d'avoir ſauvé ſes jours.



FABLE III.

Du Serpent, du Renard & du Hériſſon.

LE Serpent ayant réſolu de ſe venger du Renard, ſe mit à le careſſer, & lui tint ce langage. Je ne ſai, lui dit-il, ſi tu connois par expérience, combien la chair du Hériſſon eſt délicate & de bon goût. Il n'y a point de mets plus exquis, ni qui te convienne mieux. Si tu en avois tâté, tu ne voudrois plus manger d'autre choſe. Je te conſeille d'en faire l'expérience: voici un Hériſſon qui ſe préſente fort à propos; tu pourras aiſément le ſurprendre, car il ne ſe tient point ſur ſes gardes. Attaque-le promptement, ſans redouter ſes pointes. A peine le Serpent eut-il achevé ſa harangue, que le Renard ſe jetta ſur le Hériſſon à corps

perdu, pour le manger; mais le Hériſſon eut recours à ſa ruſe ordinaire; il ſe ramaſſa en rond comme une boule toute hériſſée de pointes. Le Renard ne s'en effraya point d'abord, & réſolu de pourſuivre ſa proie, ne voulut point lâcher priſe, eſpérant toujours de venir à bout du Hériſſon; mais plus il le ſerroit, plus il ſentoit la pointe de ſes aiguillons. Enfin, vaincu par la douleur, il abandonna ſon entrepriſe, en s'écriant : ô Dieux, que vous avez produit une dangereuſe eſpéce d'animaux! mais je ſuis bien dupé d'avoir cru ſi légérement le conſeil d'un traître.

SENS MORAL.

IL faut examiner mûrement la nature des conſeils qu'on nous donne, avant que de s'y rendre, & de quelle part ils nous viennent. On peut connoître par la ſupercherie que le Serpent fit au Renard, à quels artifices ont recours ceux qui veulent ſe venger. Quoi qu'en diſent les vindi-

catifs, cette paſſion n'eſt pas une marque de courage. Il y a plus de grandeur d'ame à pardonner qu'à ſe venger. Ceux qui portent la vertu juſqu'à faire du bien à ceux qui leur ont fait du mal, méritent des louanges immortelles. Agéſilas procuroit ſous main des charges à ceux qui le trahiſſoient, quand il connoiſſoit qu'ils avoient d'ailleurs du mérite. Philippe, pere d'Alexandre, faiſoit du bien à ceux qui le déchiroient par leurs médiſances. La vengeance que le Serpent voulut prendre du Renard, étoit très-lâche & très-blâmable, parce qu'il y intéreſſoit le Hériſſon, dont il n'avoit aucun ſujet de ſe plaindre. Le Renard, tout fin qu'il eſt, fut un peu trop crédule en cette affaire, & donna trop légérement dans le panneau que le Serpent lui tendoit. C'eſt un avis pour nous tenir en garde contre les ſurpriſes de nos ennemis, qui nous donnent quelquefois des conſeils déſavantageux, ſous prétexte d'entrer dans nos intérêts. Un Philoſophe diſoit, qu'il ne faut point ajouter foi aux paroles de ſes ennemis, même dans les choſes croyables; & qu'on doit au contraire croire ſes amis, même dans les choſes qui paroiſſent incroyables. Le Serpent, pour mieux tromper le Renard, & pour le faire tomber dans le piége qu'il lui tendoit, employa la ruſe & la flatte-

rie. Le Renard se laissa séduire, quoiqu'il soit si rusé lui-même & si expert en l'art de tromper ; mais cet exemple nous prouve que les plus fins se laissent aisément surprendre par les flatteries & par les encens.

Toujours dans leurs conseils les méchans sont à
craindre,
Et sous de beaux dehors quelque piége est tendu.
Des maux qu'ils t'ont causés, tu ne dois pas te
plaindre,
A ta crédulité ce châtiment est dû.



FABLE IV.

Du Renard & de l'Ecreviſſe.

L'Ecreviſſe fâchée de ſe voir l'objet des railleries du Renard, qui lui reprochoit qu'elle marchoit à reculons, lui dit un jour tout en colere : ne m'inſulte pas comme tu fais ; je te défie à la courſe ; & quoique tu te vante de ta vîteſſe, je te ſurpaſſerai en légéreté. Le Renard regardant l'Ecreviſſe avec un ris moqueur, accepta le défi. Alors l'Ecreviſſe s'accrocha ſubtilement à ſa queue, ſans qu'il s'en apperçût, & s'y tint ferme, pendant que le Renard couroit. Lorſqu'il fut arrivé auprès du but, il ſe détourna pour voir où étoit l'Ecreviſſe ; mais elle ſe détacha finement de la queue du Renard, & elle ſe trouva par ce moyen plus avancée que lui, & plus près du but. Alors

ſe moquant de ſon adverſaire, elle eut l'audace de lui dire qu'elle avoit mieux couru que lui. On te croiroit, lui répartit le Renard, ſi tu pouvois marcher autrement qu'à reculons.

SENS MORAL.

LEs railleurs doivent ſouvent s'attendre à être raillés à leur tour. L'Ecreviſſe ennuyée de ſe voir l'objet des mauvaiſes plaiſanteries du Renard, réſolut de s'en venger, & de le battre de ſes propres armes. Il ſe moquoit toujours de ſa lenteur, & de ſa maniere ridicule de marcher à reculons. Le Renard étoit de l'humeur de la plupart des hommes, qui s'attachent à examiner les défauts d'autrui, pour les leur reprocher incivilement. On peut ſouffrir une raillerie innocente, qui ſe dit en paſſant, & ſans aucun deſſein d'offenſer; mais on ne ſouffre guère celles qui ſont les effets d'une malice envenimée, ou qui regarde les défauts perſonnels; c'eſt à quoi il ne faut jamais toucher. Un homme qui ne fait que rire quand on lui reproche d'aimer le vin;

&

& les femmes, & d'autres vices de cette nature, est au désespoir, quand on lui reproche d'être borgne ou boiteux, & d'avoir la taille contrefaite, quoiqu'il ne puisse point remédier à ces imperfections naturelles, & qu'il n'y ait point de sa faute en cela. C'est ce que le Poëte a voulu figurer dans cette Fable de l'Ecrevisse, qui se trouva très-offensée de ce que le Renard lui avoit reproché qu'elle marchoit de travers & à reculons; & elle n'eut point de repos jusqu'à ce qu'elle se fût vengée de cet outrage.

Où l'habileté manque, on fait agir l'adresse.
Par-là de grands projets ont été couronnés.
Quel plaisir pour celui que la ruse intéresse,
Quand les plus fins par lui sont affinés!



FABLE V.

Du Loup & du Laboureur.

Un Berger pourſuivoit à toute outrance un Loup, qui s'étant réfugié auprès d'un Laboureur, le pria très-inſtamment de lui donner un aſile, & de le mettre en lieu de ſûreté, lui promettant, foi de Loup, de ne manger jamais ni ſes Brebis, ni ſes Moutons. Le Laboureur ne ſachant où le mettre : cache-toi promptement, lui dit-il, ſous ce monceau de paille, perſonne n'aura la penſée de t'y venir chercher, & je te donne ma parole de ne point découvrir le lieu de ta retraite. Le Loup ſe cacha donc le mieux qu'il put ſous cette paille. Le Berger arriva incontinent armé d'un gros bâton, & demanda au Laboureur s'il n'avoit point vu le Loup. Non, lui dit-il; mais en même temps il lui fit ſigne

de l'œil, pour lui découvrir le lieu où il étoit caché. Le Loup remarqua ce ſigne ; le Berger n'en profita pas, & ne put découvrir le lieu où étoit le Loup. Il fit encore dans la forêt pluſieurs courſes inutiles, & retourna enfin chez lui tout triſte, ſans avoir pu trouver le Loup, qui ſortit promptement du lieu où il s'étoit mis, & dit, s'adreſſant au Laboureur : je vous remercie de l'aſile que vous m'avez donné, & je tâcherai quelque jour de vous donner des marques de ma reconnoiſſance, quand l'occaſion s'en préſentera.

SENS MORAL.

L'Envie de nuire eſt réputée pour l'effet ; & l'on ſait autant de mauvais gré aux gens pour le mal qu'ils veulent nous faire, quand il n'y a que la volonté qui leur manque, que pour celui qu'ils nous font. Le Loup eut ſans doute raiſon de ſe fâcher contre le Laboureur, qui fit tout ce qu'il falloit pour trahir le Loup, & pour le faire

prendre dans l'endroit où il s'étoit retiré. Ainsi ce Laboureur perdit le fruit de son bienfait, & s'attira par sa supercherie l'indignation du Loup, qui s'en vengea dans la suite sur ses Brebis & sur ses Moutons. Rien n'est plus à craindre qu'une haine cachée sous de belles apparences d'amitié; car l'on ne s'en défie pas, & l'on ne peut guères se précautionner contre ceux qui nous font des offres de services, pour nous trahir & pour nous livrer à nos ennemis. Le Villageois dont il est parlé en cette Fable, offre une retraite au Loup qui lui demandoit un asile; mais en même temps il découvre à ceux qui le poursuivoient, l'endroit où il s'étoit caché; de sorte qu'il ne lui offrit sa maison que pour le livrer à ses ennemis. Mille gens jouent encore dans le monde le personnage de ce perfide. Ils vous font de beaux semblans d'amitié; mais ils cachent une malice noire sous ces beaux dehors, & ils ne vous font ces feintes caresses que pour vous perdre. Cependant il arrive souvent que leur dissimulation est punie comme ils le méritent; car quand on a découvert leur perfidie, non-seulement on ne leur tient aucun compte des bons offices qu'ils nous ont rendus, mais on met encore tout en œuvre pour les punir des trahisons qu'ils avoient envie de nous faire.

Crains le reproche amer de n'être pas fidelle.

Quand à quelqu'un donnant ta foi,

Tu suis en la faussant ta pente naturelle,

Tu fais naître en son cœur une haine mortelle;

Qui peut un jour éclater contre toi.



FABLE VI.

De deux Voyageurs.

DEux jeunes hommes convinrent de voyager enſemble, & avant que de commencer le voyage, ils ſe promirent mutuellement de ne point s'abandonner dans tous les périls où ils pourroient ſe trouver. Quelques jours après ils rencontrerent ſur leur route un Sanglier qui vint à eux d'un air furieux. Les deux Voyageurs ſe défendirent d'abord avec beaucoup de courage, & ſe ſervirent de leurs armes avec toute l'adreſſe dont ils purent s'aviſer. Ils arriverent ſur le bord d'un ruiſſeau que les eaux de la pluie avoient extrêmement enflé. Ils ſe querellerent à ce paſſage, & cette diſpute à contre-temps fut cauſe que l'un d'eux ſe noya miſérablement, & que l'autre fut dévoré par le Sanglier.

SENS MORAL.

LEs ſociétés ſont plus ruineuſes qu'utiles, quand la bonne intelligence vient à ceſſer. Les amitiés ne ſe lient qu'avec peine, & ſe rompent fort facilement. Des intérêts différens, quelque légere diſpute qui ſurvient pour des bagatelles, quelques formalités mal obſervées de part & d'autre; tout cela ſuffit pour refroidir des amis qui ont été long-temps en fort bonne intelligence. La diverſité des humeurs & du tempérament eſt encore un grand obſtacle à la durée de l'amitié; de ſorte qu'il eſt d'une extrême conſéquence, avant que de s'embarquer dans aucune liaiſon, de bien connoître le génie & les mœurs de ceux à qui l'on veut ſe donner. Les deux Voyageurs de cette Fable ſe promettent réciproquement, en commençant leur voyage, une amitié inviolable, & de ſe ſecourir dans tous les dangers où ils ſe trouveroient; mais une diſpute qui s'échauffa ſur le point de paſſer un ruiſſeau, à qui paſſeroit le premier, pour éviter la dent du Sanglier qui les pourſuivoit, fut cauſe qu'ils périrent tous deux miſérablement; au lieu que s'ils euſſent continué à ſe défendre, comme ils avoient

fait d'abord, ils auroient pu se garantir de leur ennemi commun.

Quand deux amis se désunissent,
Dans leurs dissensions tout est à redouter.
Emportés sur un rien, & vifs à contester;
Quelquefois tous les deux périssent.



FABLE VII.

De la Poule & de ses Poussins.

UNe Poule ayant rencontré un monceau de bled, se mit à crier de toute sa force pour appeller ses Petits, & pour leur faire part de cette découverte. Ils y accoururent tout aussi-tôt, & commencerent à écarter le grain avec leurs pieds. La Poule voyant leur sottise, leur demanda pourquoi ils profitoient si mal d'une si belle occasion, & pourquoi ils dispersoient de la sorte tout le grain qu'ils avoient devant eux. Ma mere, lui répondit l'un des Poussins, nous suivons votre exemple, & nous pratiquons en cela les leçons que vous nous avez montrées plusieurs fois.

SENS MORAL.

LEs exemples ſont plus perſuaſifs que les diſcours ; & pour perſuader effectivement, il faut pratiquer ce que l'on enſeigne. Ce qui eſt en cela de fâcheux, c'eſt que l'on a toujours plus de penchant à ſuivre les mauvais exemples que les bons, à cauſe de la corruption de la nature. Ce n'eſt pas une excuſe légitime pour ſe juſtifier, de dire que l'on fait ce que l'on a vu faire aux autres. S'il eſt louable de les imiter quand ils font bien & qu'ils pratiquent la vertu, il n'eſt nullement permis de les imiter quand ils font mal. La réponſe que fit à la Poule l'un de ſes Pouſſins, qu'ils éparpilloient le grain à ſon exemple, doit apprendre aux peres & aux meres à ne jamais rien faire devant leurs enfans, que ce qu'ils veulent qu'ils imitent. Ils doivent ſe cacher avec de grandes précautions, quand ils veulent faire quelque choſe qui ſeroit capable de bleſſer leur imagination encore tendre. Ces exemples font de grandes impreſſions ſur leurs eſprits, & ſont cauſe ſouvent qu'ils ſe jettent dans de grands déſordres.

Quand tu blâmes quelqu'un, ton ſoin doit être extrême
A voir ſi tes défauts ne parlent point pour lui.
On a tort de vouloir condamner en autrui
Ce qu'on ſe pardonne à ſoi-même.



FABLE VIII.

Du Palmier & de la Citrouille.

LE Palmier étoit demeuré ſtérile durant pluſieurs années ; mais il ſe flattoit de l'eſpérance de porter à l'avenir des fruits plus beaux que par le paſſé. Un Villageois ſema par hazard au pied de ce Palmier pluſieurs grains de Citrouille, qui produiſirent de groſſes tiges & des feuilles fort larges, qui s'élevant le long du Palmier, porterent leur fruit juſqu'au plus haut de ſes branches. Eh quoi ! dit le Palmier tout en colere à la Citrouille, toi qui n'es que ventre & que graine, as-tu bien l'audace de t'élever juſqu'à moi, & d'empiéter ſur mes terres ? Contente-toi de te renfermer dans tes bornes, & n'uſurpe pas avec tant d'in-

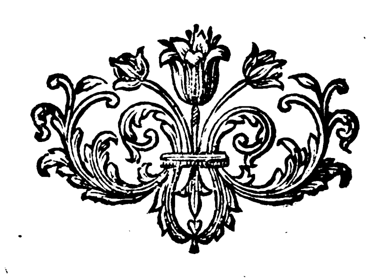
ſolence un fonds qui m'appartient. Ces paroles du Palmier irriterent plus que jamais l'orgueil de la Citrouille. Je me moque de toi, lui répliqua-t-elle fierement; je porte ma tige & mes feuilles où il me plaît, & j'occupe plus de terrain que mes voiſins ne le voudroient; mais tu ne connois pas encore tout mon pouvoir; mes enfans dont le nombre croît chaque jour, te l'apprendront à ta honte. Voilà ſans doute des menaces bien inſolentes, répartit le Palmier; mais au moins apprends-moi depuis quel temps tu t'es élevée ſi haut, & ſi tu ne rampes plus à terre. C'eſt ſeulement depuis trois mois, répondit la Citrouille, que je ſuis parvenue à ce point d'élévation où tu me vois. Tu n'as pas perdu ton temps, répliqua le Palmier; mais auſſi ne te reſte-t-il plus de chemin à faire.

SENS MORAL.

LA présomption & la vanité empêche que l'on ne se connoisse, & grossit souvent mal-à-propos l'idée que l'on a de son mérite. La Citrouille, que sa masse & son poids obligent à ramper toujours à terre, a l'insolence de se comparer au Palmier, parce qu'elle s'étoit élevée fort haut à l'appui de ses branches. C'est le symbole de ces hommes grossiers & terrestres, lesquels ayant plus de présomption que de mérite, veulent s'égaler aux plus grands personnages & aux plus beaux génies. Ils se flattent mal-à-propos, que l'éclat dont ils sont revêtus, éblouit tout le monde, & suffit pour cacher leurs mauvaises qualités. Mais les mêmes choses par où ils prétendent se faire valoir, c'est justement ce qui les expose à l'envie & au mépris de tout le monde. Ils ressemblent en quelque maniere à la Citrouille, dont les larges feuilles qui ont d'abord une si belle apparence, se resserrent tout-à-coup, se flétrissent & se détachent de leur tige; d'où l'on peut apprendre qu'une élévation précipitée n'est jamais durable. Aussi voit-on que ces personnes qui font une grande fortune en peu de

temps, tombent de même, & passent comme un éclair ou un torrent, dont l'éclat & le bruit ne durent que quelques momens.

Cesse de t'applaudir de voir en un moment
Ta fortune si haut montée.
Une grandeur soudaine & trop précipitée
Est bien sujette au changement.





FABLE IX.

Le Lion & le Pourceau.

UN Lion paſſant un jour dans une forêt, voulut ſe détourner d'un chemin rempli de boue. Il apperçut un Pourceau dans le milieu de la fange, qui s'y veautroit. Infâme animal, lui dit-il, n'as-tu point de honte de venir chercher un aſile dans un lieu ſi vilain & ſi puant, & qui fait ſoulever le cœur de tout le monde? Ne ferois-tu pas mieux de te tenir toujours net & propre, au lieu de ſalir comme tu fais, tes ſoies dans la fange? Le Pourceau reçut de fort mauvaiſe grace cette remontrance. De quoi te mêles-tu, répliqua-t-il au Lion? Je ne cenſure point ce que tu fais; laiſſe-moi vivre à ma fantaiſie, & ne

ne te mêle point de mes affaires. Je fais ce qu'il me plaît; fais de même ce que tu voudras, & vis à ta mode.

SENS MORAL.

Les actions infâmes choquent les personnes raisonnables, & attirent leurs remontrances, qui sont pour l'ordinaire assez mal reçues, comme on le voit par l'exemple du Pourceau, qui trouva fort mauvais que le Lion lui reprochât d'aimer l'ordure, & de se veautrer dans la fange. Quoique la remontrance du Lion fût bien fondée & très-raisonnable, cependant le Pourceau, bien loin d'en profiter, s'en offensa. Voilà ce que font la plupart de ceux qui s'abandonnent aux vices; ils ne peuvent souffrir les remontrances de ceux qui veulent les remettre dans le bon chemin, & les ramener à leur devoir. Au lieu de leur en savoir bon gré, ils les regardent avec horreur, comme s'ils étoient leurs plus cruels ennemis. Voilà ce qui fait que les hommes se corrigent rarement de leurs défauts, dont ils ne s'apperçoivent pas toujours eux-mêmes; ils fuient ceux

qui leur montrent le flambeau pour les éclairer. C'eſt en quoi l'on raiſonne mal ; car il faudroit avoir autant de docilité pour les corrections, que l'on a d'avidité pour les louanges. On veut être applaudi quand on a fait une bonne action ; pourquoi ne vouloir pas être redreſſé quand on a fait une fauſſe démarche ? Ceux qui n'aiment pas les corrections, ont bien de la peine à en revenir, quand ils ont fait quelque faute ; mais il faut auſſi que les perſonnes qui s'ingerent à faire des réprimandes aux autres, prennent bien leur temps ; autrement elles ne font qu'effaroucher & rebuter, au lieu de faire un bon effet. Le Lion avoit droit de reprendre le Pourceau d'aimer ainſi l'ordure, & de ſe veautrer dans la fange ; cependant il ne profita point de ſes bons avis. C'eſt ainſi que ceux qu'une habitude invétérée retient depuis long-temps dans le mal, rebutent les conſeils de ceux qui tâchent de les ramener à la raiſon. L'habitude ajoute un nouveau poids au penchant naturel qui les porte au vice, & les empêche de ſortir du bourbier où ils ſe ſont enfoncés.

Chacun ſelon ſon goût ſe forme des plaiſirs.
Quel droit a-t-on d'y trouver à redire ?
Comme notre penchant régle ſeul nos déſirs ;
Lorſqu'ils ſont ſatisfaits, cela nous doit ſuffire.



FABLE X.

Du Passereau & de l'Hirondelle.

UN Passereau ayant apperçu sur le toît d'une maison une Hirondelle qui chantoit sans cesse, lui tint ce langage : en vérité, je porte envie à ton bonheur ; tu passes toute ta vie dans la joie, sans appréhender le chagrin ni aucune infortune ; & moi je me vois sans cesse exposé à de continuelles allarmes. Le mouvement de la moindre feuille me glace & me fait trembler. Cependant ton assurance est telle, que tu demeures tranquille parmi le bruit des hommes, & que tu ne t'enfuis point à leur approche. Je ne comprens pas pourquoi ils te ménagent de la sorte, puisque le bruit que tu fais doit les incommoder beaucoup. Ma surprise est donc bien fondée, de voir

qu'ils te laissent en paix, & qu'ils ne te chassent pas comme une fâcheuse & une importune, & de ce qu'ils ne tendent pas des piéges pour te faire mourir. L'Hirondelle fit cette réponse au Passereau, élevant sa voix plus haut qu'à l'ordinaire. C'est à tort, lui dit-elle, que tu m'insultes de la sorte; car quelque mérite que tu croyes avoir, par quel endroit oses-tu te comparer à moi? Ton chant est tout uni, & toujours sur le même ton; il n'y a rien de doux ni de mélodieux dans ton ramage; tu fais un tort considérable aux moissons; car le grain n'est pas plutôt semé, que tu le manges, & tu détruis par ce moyen l'espérance des Laboureurs. Ils n'ont point à me reprocher un semblable dégât; ainsi ils me souffrent de bon cœur dans leurs maisons, parce que je les réjouis par mon chant. Outre tous ces avantages, j'ai encore le talent de purger l'air d'insectes & des autres animaux qui

l'empoiſonnent. Tâche donc de faire comme moi ; alors les hommes te témoigneront la même complaiſance qu'ils me témoignent.

SENS MORAL.

ON s'affectionne à ceux qui ne ſongent qu'à faire du bien ; mais l'on perſécute ſans ceſſe ceux qu'un méchant naturel porte toujours à faire du mal. C'eſt ce que Philelphe a voulu donner à entendre dans la Fable de l'Hirondelle & du Paſſereau. L'une réjouit par ſon chant ceux chez qui elle habite ; mais le Paſſereau avide & avare, pille les moiſſons des Laboureurs. Auſſi ils le chaſſent & lui tendent des piéges pour le ſurprendre. Voilà pourquoi il avoue ingénuement à l'Hirondelle, qu'il paſſe ſa vie dans des appréhenſions continuelles d'être pris ou aſſommé. Mais l'innocente Hirondelle paſſe ſa vie tranquillement parmi les hommes. Ils la ſouffrent dans leurs maiſons, parce qu'elle ne leur fait point de mal, & qu'au contraire elle tâche de les réjouir par ſon chant.

Toujours au moindre bruit, l'ame de trouble atteinte,
Tu fuis, & voudrois te cacher.
Qui n'a rien à se reprocher,
Demeure ferme & vit sans crainte.



FABLE XI.

De la Pie & de ses Poussins.

LA Pie voulant donner des leçons à l'un de ses Petits, avant que de le laisser sortir du nid : Evite autant que tu pourras, lui dit-elle, l'approche de quelque homme que ce soit. Si tu vois qu'il porte un arc, tiens pour assuré que la fléche est toute prête, & qu'on la décochera contre toi. S'il se baisse pour ramasser une pierre, prends garde qu'il ne te la jette pour t'écraser. Ma mere, lui répliqua le petit, votre avis me paroît fort sage & fort utile; mais si cet homme dont vous me parlez a fait amas de pierres, & qu'il les ait cachées dans son sein, comment pourrai-je éviter cette surprise? Je crois que le plus sûr est de prendre d'abord

bord la fuite & de m'éloigner de mon ennemi, ſans m'amuſer à obſerver ſes actions, de peur que cette recherche ne me ſoit funeſte. C'eſt bien raiſonner, répartit la Pie. Ce parti me ſemble beaucoup plus sûr; & je trouve ton avis préférable au mien.

SENS MORAL.

LEs réflexions des jeunes gens peuvent être quelquefois miſes en parallele avec celles des vieillards les plus ſages. L'expérience donne aux derniers un grand aſcendant ſur les jeunes gens, qui doivent avoir beaucoup de déférence & de docilité pour ceux dont l'âge a mûri l'eſprit. Cependant la Fable repréſente un petit Oiſeau qui n'eſt pas encore ſorti du nid, & qui raiſonne fort juſte pour la conſervation de ſa vie, & ſur les meſures qu'il devoit prendre pour éviter les embuches de ceux qui auroient pu la lui ravir. Il rénchérit en ſubtilité ſur les conſeils que ſa mere avoit voulu lui donner. Il lui repréſente que ce n'eſt pas aſſez de ſe défier de ſon ennemi, mais qu'il

faut auſſi prévenir ſes attaques, & empêcher qu'il ne nous nuiſe. Le ſeul bon ſens ſuffit pour ſuggérer ce ſentiment à tous ceux qui ſont capables de raiſonner. Si l'on ſe ſent trop foible pour réſiſter aux attaques de ſes ennemis, dont on connoît les mauvaiſes intentions, le parti le plus sûr eſt de fuir, & de ſe mettre par la retraite à couvert de leurs perſécutions. C'eſt la remontrance fort ſage que le Pouſſin de la Pie fit à ſa mere, lui donnant à entendre qu'il ne feroit plus temps d'éviter le péril, quand ſa vie ſeroit menacée, & que l'on décocheroit des traits contre lui.

Avec raiſon les vieillards ſont priſés ;
Leur jugement eſt mûr, leur prudence ſolide ;
Mais pour prendre au beſoin un bon conſeil pour guide,
Les jeunes quelquefois ſont les plus aviſés.



FABLE XII.

Du Loup, du Renard & de l'Asne.

LE Loup, le Renard & l'Asne partirent de compagnie pour aller faire des courses par le monde. A peine se furent-ils embarqués dans le Vaisseau qui devoit les porter, qu'ils se virent attaqués d'une furieuse tempête. La peur les saisit quand ils virent le péril qui les menaçoit. Alors le Renard s'adressant au Loup, lui dit en gémissant: hélas! compagnon, il faut que nous ayons commis quelque grand crime, & c'est ce qui attire sur nous l'orage effroyable qui va nous faire périr. Reconnoissons notre faute, & demandons-en pardon à Jupiter, afin qu'il nous délivre de ce péril. Cette réflexion fit trembler le Loup. Eh! s'écria-t-il tout tremblant, grands Dieux, que j'ai dévoré de Moutons & de Veaux, & que j'ai

de regret de n'en pouvoir manger davantage ! Ton crime eſt énorme, lui répartit le Renard; mais parce que ton penchant t'a porté à le commettre, tu mérites d'être traité avec quelque indulgence. Pour moi, j'ai fait main-baſſe ſur les Chapons, ſur les Poules, ſur les Canards, & ſur les autres oiſeaux domeſtiques ; mais le crime qui me fait le plus de peine, c'eſt qu'ayant voulu, au travers d'un trou, attraper une Poule qui mangeoit du grain, je ne lui emportai que la tête; le reſte du corps qui étoit aſſez gras, demeura de l'autre côté tout enſanglanté. L'Aſne leur ayant entendu raconter leur hiſtoire, parla en ces termes : A ce que je vois, mes chers, vous êtes tous deux bien plus coupables que moi ; car je porte la farine, & je ne mange que le ſon ; on me charge de vin, & je ne bois que de l'eau. Cependant, puiſque vous avez avoué vos fautes de ſi bonne foi, je vous dirai auſſi avec beaucoup de ſincérité,

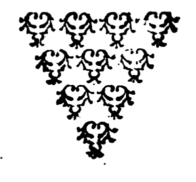
qu'un jour portant des paniers pleins de pain que mon Maître envoyoit vendre au marché, je laissai doucement glisser les paniers le long de mon cou jusqu'à terre, & je mangeai la farine qui se trouva au fond; mais j'en fus rudement châtié; car mon Maître, à mon retour, me donna mille coups de bâton, & il m'auroit assommé sans doute, s'il n'eût pas cru que je lui étois encore nécessaire. Le Renard & le Loup, qui avoient comploté ensemble de se défaire de l'Asne, s'écrierent de concert: oh le grand crime! voilà indubitablement la cause de cette tempête qui va nous faire périr. Il faut que nous le jettions sur le champ dans la mer ce malheureux Asne, qui est la cause de tous nos maux. Ils n'eurent pas plutôt pris cette résolution, qu'ils l'exécuterent, sans se soucier des cris de l'Asne qui se plaignoit de leur perfidie.

SENS MORAL.

LEs méchans trouvent toujours assez de prétextes pour opprimer les innocens ; & quand ils manquent de bonnes raisons, ils ont recours aux calomnies. Ce fut une grande imprudence à l'Asne, de s'associer avec le Loup & le Renard, dont l'un est extrêmement cruel, & l'autre extrêmement artificieux. Sa vie n'étoit guère en sûreté, puisqu'il étoit dans une si mauvaise compagnie. Pour le faire donner dans le panneau, ils lui raconterent malignement les crimes qu'ils avoient commis. Il crut aussi, après cet aveu, être obligé de leur déclarer les siens, qui n'étoient pas à beaucoup près aussi énormes que ceux du Loup & du Renard ; cependant ces deux scélérats prennent de-là occasion de calomnier l'Asne, & de l'opprimer par une insigne supercherie, en lui faisant entendre que sa mauvaise vie étoit l'unique cause des malheurs dont ils étoient menacés. L'aveu que le Renard & l'Asne firent de leurs crimes, étoit une impiété à l'égard de Jupiter ; car ils ne se repentoient nullement de leurs cruautés. C'est ainsi que les hypocrites se jouent de la Religion, & abusent des simples par leurs

grimaces étudiées. La ſociété que firent enſemble le Renard, le Loup & l'Aſne, peut encore nous apprendre que les petits & les ſimples n'ont jamais rien de bon à eſpérer dans le commerce qu'ils ont avec les Grands, qui abuſent de leur autorité pour les opprimer, ſans qu'ils puiſſent s'en défendre; non plus que cet Aſne infortuné, qui n'eut rien à oppoſer au Renard & au Loup, que des plaintes inutiles, dont les ſcélérats ne ſe mettent d'ordinaire guère en peine.

Fuis ceux qui plus puiſſans que toi,
Ne ſont point ſcrupule du crime.
De leur ſeul intérêt ils reçoivent la loi;
Et tôt ou tard tu ſeras leur victime.



FABLE XIII.

Du Loup & du Renard.

LE Loup & le Renard s'associerent ensemble pour aller chercher de la proie, promettant réciproquement de partager avec équité tout le butin qu'ils feroient dans leur course. Cette résolution étant prise, ils convinrent de leurs faits, & se mirent en campagne. Ils rencontrerent d'abord un beau Cheval qui paissoit à l'aise dans une vaste prairie. Cet objet leur causa une joie sensible. Se flattant de s'emparer d'une si belle proie, qui devoit suffire pour les nourrir pendant plusieurs jours, ils résolurent de l'attaquer sans différer davantage. Cependant la crainte du péril les étonna d'abord; de sorte qu'ils résolurent de tenter l'artifice, & d'aller reconnoître le Cheval, avant que d'avoir recours à la force

ouverte, & de tâcher de le prendre par surprise. Le Renard l'aborda le premier, & le flattant, lui dit: Je te prie de me déclarer qui tu es, quel est ton nom, & de quelle famille tu descends. On peut juger à ta contenance que ton origine est noble & illustre; car tu as la mine fort avantageuse, & un grand air. Ce compliment obligea le Cheval à se tenir davantage sur ses gardes. Je suis bien fâché, répondit-il au Renard, de ne pouvoir éclaircir tes doutes, ni t'apprendre ce que tu as envie de savoir. J'étois si jeune quand je perdis ma mere & tous mes parens, que je n'ai jamais pu avoir une véritable connoissance ni de mon origine, ni même de mon nom. Cependant si tu veux absolument satisfaire ta curiosité, tu n'as qu'à me regarder fixement au pied, & tu y trouveras distinctement écrit tout ce que tu me demandes. Je ne sais pas lire, dit le Renard; voilà pourquoi il faut que je m'adresse à

mon compagnon. Ayant dit cela, il se tourna vers le Loup, & lui raconta l'affaire de point en point, avec une promesse expresse de lui être toujours fidelle, & de ne l'abandonner jamais. Sur cette espérance, le Loup qui se croyoit plus habile que le Renard, s'approcha du Cheval, & l'abordant avec des yeux étincelans de colere : Qui es-tu, lui dit-il ? Qui est ton pere ? Quelle est ta naissance ? Tu pourras apprendre exactement toutes ces circonstances, lui répliqua le Cheval, si tu veux me regarder sous le pied, où mon pere l'écrivit de point en point avant que de mourir. Le Loup accepta la proposition, disant qu'il avoit appris autrefois à lire. Alors le Cheval leva le pied & frappa le Loup si rudement, qu'il l'étendit par terre tout étourdi du coup. Le Renard le voyant dans un état si pitoyable : voilà, lui dit-il en le raillant, tout le fruit que vous avez recueilli de votre grand savoir. Pour

moi, je n'ai jamais rien appris; & votre exemple fait que je ne me repens pas de mon ignorance. Si j'eusse su lire comme vous, le même malheur me feroit peut-être arrivé. Ainsi quand j'aurois cent enfans, & quand ces enfans auroient autant de petits-fils, je leur conseillerois à tous de n'apprendre jamais ni à lire, ni à écrire; car ceux qui se piquent d'une science si sublime, ne sont pas toujours les plus prudens, ni les plus sages. Tandis qu'ils raisonnoient ensemble de la sorte, le Cheval eut tout le loisir de s'éloigner d'eux à toutes jambes. Le Renard aida à son compagnon à se relever de terre le mieux qu'il put, mais à peine pouvoit-il se soutenir sur ses jambes. Que je suis malheureux, s'écria-t-il, d'être tombé dans une si grande infortune, pour avoir été trop savant; & que tu dois te savoir bon gré de ton ignorance! Alors le Renard se mit à plaisanter sur l'aventure du Loup, & à le blâmer de

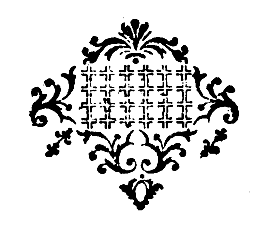
ſa ſottiſe. Après cela, ils ſe mirent en chemin pour s'en retourner, l'un bien ſatisfait d'avoir évité le péril par ſa prévoyance ; l'autre tellement abattu de ſa bleſſure, qu'à peine put-il regagner le bois.

SENS MORAL.

IL ne ſert de rien d'être ſavant, ſi le ſavoir n'eſt ſoutenu par la prudence. C'eſt par elle que le Cheval ſe défit de deux ennemis fort dangereux, & qui avoient juré ſa perte. Le Loup & le Renard, dont la cruauté & la ruſe ſont également à craindre, avoient comploté de le faire périr ; & ils en ſeroient venus à bout, ſi le Cheval n'eût ſagement fait avorter leur deſſein. On peut encore tirer une moralité des paroles du Renard, qui dit, pour ſe tirer d'affaire, qu'il ne ſavoit pas lire, & qu'il n'avoit jamais rien appris ; & qui déclare nettement que quand il auroit un grand nombre d'enfans, il ne leur feroit jamais rien apprendre. Il ſe moque par-là finement du vain ſavoir du Loup, qui ſe croyoit fort habile, & qui donna cependant ſi groſſierement dans le panneau que le Cheval lui tendoit. Mais les

Savans de profeſſion ſont ſouvent plus ſots & plus impertinens que les autres hommes, parce que la ſcience gauchit l'eſprit au lieu de le redreſſer. Ce n'eſt pas la faute de la ſcience, mais c'eſt qu'ils en font un mauvais uſage.

Que de ſubtils reſſorts pour tromper ſe déployent !
Que d'artificieux détours !
Crains d'en eſpérer trop ; la ruſe tous les jours
Tourne contre ceux qui l'employent.



FABLE XIV.

D'un Paſſant & d'un Ours.

UN homme doubloit le pas, pour arriver à ſa maiſon avant la nuit. Voyant que les ombres commençoient déja à ſe répandre ſur la terre, & que la neige étoit ſi haute, qu'il avoit toutes les peines du monde à s'en retirer, il réſolut de chercher quelque aſile pour ſe mettre à couvert, & pour y paſſer la nuit. Il ne trouva qu'une caverne qui ſervoit de retraite à un Ours. Il héſita d'abord s'il entreroit, craignant qu'une bête auſſi féroce ne le mît en piéces & ne le dévorât. Cependant comme le froid commençoit à le ſaiſir, il aima mieux s'expoſer à la merci de l'Ours, que de ſe laiſſer mourir de froid. L'Ours oublia en quelque façon ſa férocité naturelle, & le voyant entrer dans ſa caverne, il ſe mit à le ca-

reſſer, lui offrant des noix & des pommes. Il étendit de la paille, du foin & des feuilles d'arbres, pour lui ſervir de lit. Cette réception raſſura le Voyageur, qui n'étoit entré qu'en tremblant. Il mangea des fruits que l'Ours lui avoit préſentés, & ſe coucha pour y repoſer un peu, attendant avec impatience le retour du Soleil. Si-tôt qu'il le vit paroître, il quitta bruſquement ſon Hôte qui dormoit encore, & fit grande diligence pour aller à ſa maiſon, où il ne ſe rendit qu'avec de grandes fatigues. Ses voiſins furent tout étonnés de le voir, & ils ne pouvoient comprendre comment il avoit pu ſe retirer des neiges. Il leur raconta de point en point ſon aventure, & leur dit qu'il avoit paſſé la nuit dans la grotte d'un Ours, & que s'ils vouloient, il leur ſeroit fort aiſé de l'y ſurprendre. Ils approuverent tous le conſeil qu'il leur donnoit, & prirent des armes pour aller attaquer l'Ours, qui les voyant

arriver en bon ordre, jugea bien qu'il ne pourroit jamais résister à tant d'ennemis, & qu'il seroit accablé par le nombre; mais il emprunta des forces de son désespoir, pour se défendre jusqu'à la derniere extrémité. Il se jetta à corps perdu dans la foule, & choisit l'ingrat qui l'avoit trahi, après en avoir été reçu avec tant de courtoisie & d'une maniere si obligeante. Il déchira ce malheureux avec ses dents & avec ses ongles, & se laissa tomber sur lui, ayant la consolation de le voir périr, en périssant lui-même.

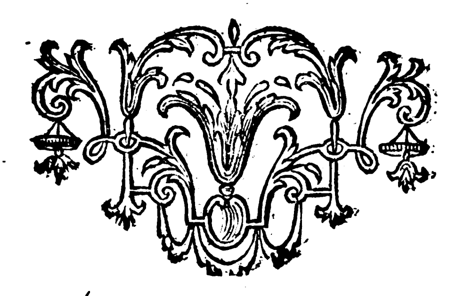
SENS MORAL.

L'Ingratitude a souvent de mauvaises suites, & l'on ne plaint guère les ingrats pour les malheurs qui leur arrivent. Cette Fable nous représente un Ours transporté de fureur, & qui cherche à faire périr un lâche qui l'a trahi. Il le mit en piéces au milieu d'une foule d'hommes armés, qui ne purent jamais le défendre contre la furie d'un ennemi

irrité,

irrité, & que son désespoir rendoit invincible. On a vu souvent qu'un petit nombre de gens désespérés ont fait des actions qui paroissent incroyables. L'Histoire nous apprend que quinze mille Romains, réduits aux dernieres extrémités, oserent attaquer six-vingt mille Crotoniates, & les défirent à plate couture. Six cens Soldats, résolus de perdre la vie, attaquerent, sous la conduite de Léonidas, l'armée de Xerxès, composée de cinq cens mille hommes. Ce combat si inégal dura depuis le commencement de la nuit jusqu'au lendemain après midi. Les Romains, quoiqu'ils fussent si belliqueux & si braves, ne s'obstinoient point à s'opposer au passage des gens qui fuyoient, pour ne pas s'exposer à leur désespoir. Quelque foible que soit un ennemi, il fait des efforts incroyables, & en peut vaincre un bien plus fort, quand on le pousse à bout, sans vouloir lui faire de quartier, ou quand il a résolu de se venger de quelque grand outrage. L'Ours jugeant bien que sa vie étoit désespérée, se voyant attaqué par tant d'ennemis, se jetta au travers des dards & des lances, pour déchirer l'ingrat qui lui jouoit un si mauvais tour.

Qui reçoit un bienfait, fût-ce d'un ennemi,
Mérite, en l'oubliant, la peine la plus rude.
Quelque haine où le cœur se puisse être affermi,
Peut-on vivre content, noirci d'ingratitude?



FABLE XV.

Du Renard & du Lynx.

LE Renard allant chercher quelque proie, trouva par hasard un Lynx dont il s'approcha, faisant semblant de le flatter & de le caresser. Où allez-vous tout seul, lui dit-il, ô le plus beau & le plus aimable de tous les Animaux ? Ne serez-vous point fâché que je vous accompagne jusqu'au lieu de votre retraite? ou si cela vous incommode, aurez-vous pour agréable de venir à la mienne? Vous ne sauriez m'obliger plus sensiblement, & je ferai de mon côté tout mon possible pour vous y bien recevoir. Ce fut le compliment que le Renard fit au Lynx d'un air flatteur & caressant. Mais voyant que le Lynx le dédaignoit, & qu'il ne faisoit pas semblant de l'écouter, plein de courroux il changea de langage, & lui dit fiére-

ment : je ne me repens point de t'avoir appellé beau, puisque tu l'es en effet ; mais je suis fâché de voir tant de brutalité avec tant d'agrément. Es-tu devenu muet, ou ta bêtise est-elle si grande, que tu ne puisses pas faire le moindre compliment à celui qui te comble de louanges ? Le Lynx se voyant poussé de la sorte par le Renard, lui répartit sur le même ton : Tu es bien plus sot toi-même, avec ton babil dont tu étourdis tout le monde ; tu ressembles à ces grands parleurs, qui ne peuvent trouver la fin de leurs discours. Tu en dis trop pour pouvoir exécuter tout ce que tu dis ; toutes ces belles paroles sont artificieuses, & ne viennent point du cœur. Voilà pourquoi je fais si peu de cas de ce que tu dis, & je n'y ajoute point foi.

SENS MORAL.

LEs grands parleurs sont toujours suspects, & ne persuadent guère. Le Renard de cette Fable est le modele des im-

posteurs & des fourbes, qui tâchent d'imposer par leurs belles paroles. Leurs complimens & leurs offres de services sont autant de piéges qu'ils tendent aux dupes pour les surprendre. Le Renard ne caressoit le Lynx que pour l'attraper. De même les flatteurs ne prodiguent leur encens que pour faire tomber dans le panneau ceux qu'ils ont choisis pour être leur dupe. La méthode du Lynx est la meilleure dont on puisse se servir pour rompre leurs mesures. Il ne faut pas faire semblant de les écouter; il faut recevoir avec froideur tous les empressemens qu'ils nous témoignent. Cette indifférence les glace & les déconcerte, & leur ôte l'espérance de pouvoir nous tromper. Le Renard fut tout étonné de voir la maniere dont le Lynx recevoit ses complimens, & il ne fut pas assez le maître de son dépit pour empêcher qu'il ne parût; de sorte que changeant de style, il se mit à dire des injures au Lynx. C'est ce que font encore mille gens imitateurs du Renard: car voyant que leurs artifices ne réussissent point auprès des gens qu'ils avoient entrepris de tromper par leurs flatteries & par leurs complimens artificieux, ils les traitent de grossiers & de brutaux, qui payent par des incivilités les honnêtetés & les déférences que l'on a pour eux.

Quand d'éblouir quelqu'un la foible ardeur t'occupe ;
Tu lui prodigues de l'encens ;
Mais de cet art flatteur tu peux être la dupe ,
Si tu trouves des yeux perçans.



FABLE XVI.

De l'Ourse & du Chien.

UN Chien s'étant égaré dans la campagne, & se sentant pressé de la faim, entra dans la caverne d'une Ourse, & la pria très-instamment de vouloir lui donner à manger. L'Ourse eut compassion du Chien, le voyant réduit aux derniers abois. Elle lui servit tout ce qu'elle avoit de bon à manger. Le Chien ayant mangé à sa discrétion, alla se coucher pour dormir. Ce procédé surprit l'Ourse, qui ne parut pas moins étonnée de la paresse que de la gourmandise de son Hôte. Elle le réveilla, & lui dit d'un ton brusque : leve-toi promptement, afin que nous allions ensemble à la chasse pour avoir de quoi souper. C'est assez de dormir pendant la nuit, il faut travailler pendant le jour. Suis-moi, & fais ce que je te dis, puisque

je t'ai donné à dîner. Quoique l'Ourse parlât avec beaucoup de chaleur, à peine put-elle faire ouvrir les yeux au Chien, qui trouvoit fort mauvais que l'Ourse eut interrompu son sommeil, & qu'elle l'eut troublé dans son repos. Ne vous hâtez pas tant, dit-il à l'Ourse, & laissez-moi dormir à mon aise encore quelque temps, si vous voulez que ma santé n'en souffre pas ; car on l'incommode quand on se met au travail incontinent après le repas. Lorsque j'aurai suffisamment reposé, je chasserai avec plus de courage & de disposition. Le Chien ayant parlé de la sorte, se rémit à dormir. Sa nonchalance & sa paresse irriterent tellement l'Ourse, que se jettant sur le Chien, elle le mit en piéces sur le champ, & le dévora, sans se mettre en peine d'aller plus loin chercher d'autre proie, pour remédier à la faim dont elle se sentoit pressée.

SENS MORAL.

LEs lâches & les pareſſeux aiment mieux vivre dans la miſere, que de faire des efforts pour travailler & pour amaſſer de quoi ſubſiſter. Le Chien de cette Fable mouroit de faim, & ſe voyant régalé par l'Ourſe, il dévora avidement tout ce qu'elle lui ſervit, abuſant ainſi de ſa bonté. C'eſt le ſymbole des paraſites, qui aiment à faire bonne chere aux dépens d'autrui, & pourvu qu'il ne leur en coûte rien. Ils traînent une vie malheureuſe, allant chercher de table en table de quoi manger; ils eſſuyent à tous momens mille bruſqueries & mille rebuſades de la part des maîtres & des domeſtiques des maiſons qu'ils fréquentent. Ils pourroient s'épargner tous ces chagrins & tous ces mépris, s'ils vouloient travailler pour gagner de quoi vivre honnêtement. Au pis aller, ne vaudroit-il pas mieux ne pas faire ſi bonne chere, & ſe paſſer de peu chez ſoi, que d'aller dans les maiſons d'autrui, où ils ſont regardés comme des fâcheux & des importuns, & mépriſés comme des miſérables? Platon ſe moqua un jour de Diogène, qui lavoit des herbes pour ſon dîner, & lui dit: Si tu pouvois vivre parmi les hommes, tu ne ſe-

rois pas réduit à vivre d'herbes. Mais Diogène lui répliqua sur le champ : Si tu pouvois te contenter d'herbes, tu n'irois pas si souvent aux tables des grands Seigneurs faire l'écornifleur & le parasite. Le Chien de cette Fable ne laissa rien de tout ce qui fut servi devant lui, & mangea tout avec une extrême avidité. C'est un défaut à quoi doivent prendre garde ceux qui mangent aux tables d'autrui. Il ne faut pas qu'ils fassent paroître de la gourmandise, en mangeant par excès, ni avec trop d'avidité. Il ne faut pas aussi qu'ils fassent paroître trop de délicatesse, en désapprouvant les mets qu'on leur sert, comme s'ils n'étoient pas à leur goût. Ce dégoût affecté & à contretemps rebute le Maître & les Officiers, & fait qu'on ne regarde pas de bon œil des gens qui reçoivent de mauvaise grace ce qu'on leur donne. C'est une incivilité qui ne se peut pardonner, & qui n'est digne que de mépris.

Lorsqu'on a bien souffert, rien n'est plus dangereux
Qu'un état d'abondance où tout nous réussisse.
On s'oublie, on se perd à force d'être heureux ;
Et l'excès du repos nous creuse un précipice.

FABLE XVII.

Du Singe & du Chien.

UN vieux Singe voyant un jeune Chien qui rongeoit un os, résolut de lui jouer un tour de son métier, & de lui enlever cet os. Dans ce dessein, il l'aborda, & se mit à jouer avec lui pour l'amuser, & pour lui faire lâcher prise. Le Chien ne donna point dans le panneau que le Singe lui tendoit, & grondant entre ses dents, il continua toujours à ronger son os, sans se soucier des caresses du Singe, qui continuant dans son entreprise, tourna le Chien en tant de manieres, qu'il lui ôta enfin de force, ce qu'il n'avoit pu lui ôter par adresse.

SENS MORAL.

LEs fourbes font jouer tant de ressorts ; & se mettent sous tant de figures, qu'on ne peut guère se garantir de leurs supercheries. On peut dire d'eux avec justice qu'ils sont plus dangereux que les Singes les plus rusés, que le Poëte nous représente en cette Fable, comme le symbole de la malice. L'une de leurs principales adresses, est de caresser ceux qu'ils ont envie de tromper, & de leur faire tant de démonstrations d'amitié, que les plus fins y sont enfin attrapés. Le Chien dont il est parlé en cette Fable, ne se laissa point tromper par les caresses du vieux Singe, qui étoit beaucoup plus expert en malice, & qui eut enfin recours à la violence, pour venir à bout de ses desseins. C'est la maniere ordinaire dont se servent les Grands à l'égard des Petits. Ils les oppriment à force ouverte, lorsque leurs ruses n'ont pas réussi ; & ils ont recours à la violence, quand les prétextes leur manquent.

Crains ceux qui plus rusés que toi,
Sous couleur d'amitié, te cherchent, te caressent.
C'est pour avoir ton bien qu'à te voir ils s'empressent;
Bientôt de leur dessein la force sera foi.



FABLE XVIII.

D'un Vieillard, d'un Payſan & d'un Ours.

UN Ours craignant d'être ſurpris dans ſa caverne, en boucha ſi bien l'entrée avec une groſſe pierre, qu'il lui fut impoſſible de la remuer, lorſqu'il en voulut ſortir pour aller dans la campagne chercher de quoi appaiſer la faim qui le tourmentoit. Il ſe mit à heurler d'une maniere pitoyable; de ſorte qu'un Payſan qui paſſoit par hazard auprès de ſa caverne, s'en approcha, ayant entendu les heurlemens de l'Ours, qui apperçut le Payſan au travers d'un trou. Il le pria très-inſtamment de le ſecourir dans l'embarras où il ſe trouvoit, lui promettant d'avoir une reconnoiſſance éternelle de ce bon office. Le Payſan conſentit à faire ce que l'Ours ſouhaitoit, & fit

de si grands efforts, qu'il ôta à force de bras cette pierre de l'entrée de la caverne. L'Ours voyant la porte débouchée, sortit au même moment, & fit mille démonstrations d'amitié à son libérateur, lui protestant qu'il tâcheroit de lui donner des marques effectives de sa reconnoissance. Ils marcherent de compagnie, après des complimens réciproques, l'Ours entretenant toujours le Paysan du service important qu'il lui avoit rendu, & des grandes obligations qu'il lui avoit. A peine eurent-ils fait quelques pas, que cet animal farouche changea de langage, & parla au Paysan en ces termes: Je meurs de faim, il faut tout présentement que je te dévore. Eh quoi, lui répartit le Paysan transi de frayeur, je t'ai conservé la vie par le secours que je t'ai donné, & tu veux me faire mourir? C'est donc ainsi que tu rends le mal pour le bien? Il ne faut point tant de raisonnemens, répliqua l'Ours; c'est une

affaire résolue, je veux te dévorer; & je suis en droit de le faire. Sur quoi ce droit est-il fondé, demanda le Paysan? Si tu peux m'apporter quelque raison légitime pour autoriser ce que tu as envie de faire, j'y consens. L'Ours qui ne pouvoit goûter le raisonnement du Paysan, lui fit cette réponse: Ce n'est pas d'aujourd'hui que les hommes comptent pour rien les services passés, & qu'ils mettent en oubli les bienfaits qu'ils ont reçus. Sur ce principe, n'ai-je pas raison de vouloir te manger? Et afin que tu ne m'en croyes pas sur ma parole, prenons l'avis des trois premiers passans que nous trouverons en notre chemin, & rapportons-nous-en à leurs décisions. Le Paysan accepta la proposition de l'Ours. Peu de temps après, un Cheval vint à passer auprès d'eux, & l'Ours lui tint ce langage: Nous t'avons choisi pour arbitre d'un différend qui est survenu entre nous deux. Voici le fait,

Nous disputons pour savoir s'il n'est pas vrai que dans le temps où nous sommes, l'on met incontinent en oubli les bienfaits reçus ? Et peut-on en douter, répondit le Cheval ? Je ne l'ai que trop appris par ma propre expérience. Quand j'étois jeune & plein de force, je servois mon Maître durant la guerre, & je lui ai aidé a remporter plusieurs victoires. Aussi me récompensoit-il fort bien des importans services que je lui rendois. J'avois toujours un harnois fort riche ; on me fournissoit de l'avoine & du foin en abondance ; mais depuis que la vieillesse m'a ôté mes forces, & que je ne suis bon à rien (car à peine puis-je me soutenir, & mettre les pieds l'un devant l'autre) depuis ce temps-là on m'a retranché mon ordinaire ; on ne me donne qu'une médiocre quantité de foin ; je ne couche que sur de la paille : on ne me caresse & on ne me flatte plus comme on faisoit auparavant, & on me donne mille coups

de bâton. Cet exemple est une preuve évidente que l'on ne reconnoît plus les services passés. Ce discours allarma étrangement le Paysan, & il croyoit déjà que son procès étoit perdu, lorsque l'Ours & lui apperçurent un grand Chien maigre & hideux. Ils le saluerent lorsqu'il les aborda, & lui firent la même proposition qu'ils avoient faite au Cheval. Voici de quelle maniere il leur répondit. Lorsque j'avois encore tout le feu & toute l'ardeur de la jeunesse, je suivois mon Maître à la chasse, je courois le Cerf & le Sanglier, & toujours avec succès. Mon Maître & tous les domestiques de la maison me faisoient mille caresses, & me fournissoient abondamment de quoi vivre. Alors je ne me nourrissois que de pain blanc, & l'on me donnoit chaque jour de la paille fraîche pour me coucher; mais depuis que mes jambes sont devenues roides & languissantes par la vieillesse, & que je suis incapable de faire les mê-

mes exercices que je faisois auparavant, je me vois tous les jours maltraité. A peine peut-on me souffrir dans le logis ; on m'en chasse impitoyablement à coups de pierre & de bâton. En faut-il davantage pour montrer qu'on oublie aisément les bienfaits ? Les allarmes du Villageois furent augmentées par ce raisonnement du Chien, de sorte qu'il croyoit déja voir l'Ours se jetter sur lui pour le dévorer ; mais il se rassura un peu à la vue d'un troisiéme passant, qui devoit comme les deux premiers donner son avis sur le différend qu'il avoit avec l'Ours. C'étoit un homme déja assez avancé en âge, & dont la mine grave & sérieuse lui attiroit du respect. Le Villageois se jetta d'abord à ses genoux, se plaignant de l'ingratitude de l'Ours. Il lui raconta de quelle maniere il lui avoit sauvé la vie, en le tirant de sa caverne où il seroit mort de faim ; & que pour récompense de ce bon office, il vouloit le dévorer, disant

pour toute raiſon, que ce n'étoit plus la mode d'avoir de la reconnoiſſance pour les ſervices paſſés. Cela eſt vrai, dit le Vieillard avec un ton plein de gravité, quand on les a rendus à des ingrats; mais les gens de bien en conſervent toujours la mémoire. Le ſouvenir qu'ils en ont leur eſt utile & glorieux; au lieu que l'ingratitude deshonore ceux qui ſont tachés d'un vice ſi bas, & que tôt ou tard ils en portent la peine. Sois perſuadé, continua le Vieillard, en s'adreſſant à l'Ours, qu'il t'arrivera quelque malheur en punition de ton crime, & prends garde que tu ne périſſes bientôt, toi qui veux faire mourir ton bienfaiteur. Ces paroles ne furent pas dites en l'air par le Vieillard. Son prèſſentiment eut ſon effet; car à peine avoit-il achevé de parler, que l'on vit venir vers eux un grand nombre de Chiens qui avoient lancé une bête dont ils avoient perdu la piſte; mais au lieu de celle qu'ils pourſuivoient, ils ſe

jetterent ſur l'Ours, le mirent en piéces, & en firent curée, comme pour venger le Payſan à qui l'ingrat vouloit ôter la vie, quoiqu'il l'eût empêché de périr.

SENS MORAL.

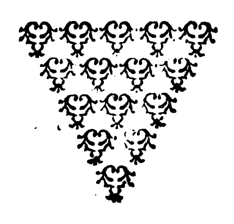
LEs perfides & les ingrats portent ſouvent la peine de leur perfidie & de leur ingratitude; le mal qu'ils vouloient faire aux autres, retombe ſur eux. C'eſt ce que Philelphe a voulu montrer par la Fable de l'Ours qui voulut dévorer ſon bienfaiteur, qui ſe détourna de ſon chemin à ſa priere, pour aller le ſecourir, & pour ôter les pierres qui bouchoient l'entrée de ſa caverne, où il ſeroit mort de faim ſans ce ſecours. L'exemple de ce Payſan nous montre qu'il faut toujours être dans la diſpoſition de ſecourir les malheureux quand ils en ont beſoin. On a toujours à ſe reprocher beaucoup d'inhumanité, quand on y manque, & quand ils tombent dans quelque diſgrace conſidérable, faute d'avoir été aſſiſtés. Seneque a dit fort ſagement, que celui qui néglige de ſecourir un malheureux prêt à périr, doit être regardé comme homicide. Les hommes ſont entr'eux comme les mem-

bres d'un même corps qui s'aident & se soulagent réciproquement. Mais il arrive assez souvent que ceux qu'on a secouru avec le plus de zèle, & à qui on a rendu d'importans services, se soulevent contre leurs protecteurs. Non-seulement ils perdent la mémoire du bien qu'on leur a fait, mais encore ils rendent le bien pour le mal, tant leur malignité est grande. Dans le moment qu'on leur rend quelque bon office, ils protestent d'en avoir une reconnoissance éternelle, & de chercher toutes les occasions de se revancher; mais peu après ils imitent l'infidélité & la perfidie de l'Ours, qui, après tant de belles protestations d'une éternelle gratitude, voulut se jetter sur le Paysan pour le dévorer. Voilà ce qui fait que l'on a souvent moins de zèle à secourir ceux qui en ont besoin. Après avoir été payé plusieurs fois d'ingratitude, on appréhende toujours de rencontrer des ingrats en son chemin; mais il n'est pas juste d'abandonner d'honnêtes gens, à cause des mauvais tours des ingrats. Il faut toujours faire tout le bien qu'on peut. Si ceux que l'on oblige en ont de la reconnoissance, à la bonne heure; s'ils en abusent, il faut se contenter du témoignage de sa conscience, & du plaisir secret d'avoir fait une bonne action. Il semble que l'Auteur de la Nature ait établi une espéce de correspondance entre tous les

corps dont l'Univers est composé, pour apprendre aux hommes à s'entr'aider réciproquement. Le Soleil communique sa lumiere aux Planètes; ces vastes corps, quelqu'éloignés qu'ils soient de nous, ne laissent pas de nous soutenir par leurs influences. Nous ne saurions vivre sans le secours de l'air que nous respirons: la terre demeureroit stérile, si elle n'étoit continuellement humectée par les rosées ou par les pluies. Les vapeurs que le Soleil éleve par sa chaleur, retombent sur la terre pour l'engraisser. Les Républiques ne s'entretiennent que par l'union & par la bonne intelligence des Citoyens qui les composent, & par les services qu'ils se rendent réciproquement. Tout cela nous apprend à assister dans leurs besoins ceux qui ont recours à nous dans les peines & dans les malheurs qui leur arrivent. S'ils en ont de la reconnoissance, il faut leur en savoir quelque gré; mais s'ils en usent autrement, il ne faut pas se rebuter pour cela. Leur ingratitude ne doit pas nous empêcher de faire du bien à d'autres qui en seront peut être plus reconnoissans. Les ingrats doivent toujours se souvenir de la Fable de l'Ours, que l'on feint avoir été puni cruellement de son ingratitude, dans le même temps qu'il se préparoit à dévorer le Paysan qui l'avoit secouru, & qui lui avoit ouvert si à propos la porte de sa caverne. Les Poëtes disent

qu'Ixion fut condamné à être mis sur une roue dans les Enfers, en punition de son ingratitude envers son beau-pere. Mais sans avoir recours à des Fables, il est certain que les ingrats sont punis par les remords de leur conscience qui leur reproche continuellement leur perfidie, & qui les expose aux mépris & à la haine de tout le monde.

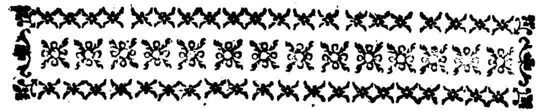
Tu reçois un bienfait, cherche à le reconnoître;
Autrement, quels malheurs ne t'attendent-ils pas?
Quoiqu'il soit grand nombre d'ingrats,
Leur exemple peut-il t'autoriser à l'être?



FABLES

FABLES
DIVERSES
TIRÉES
D'ESOPE,

Et mises en Vers Latins par GABRIAS & par AVIENUS.



FABLES DIVERSES TIRÉES D'ESOPE,

Et mises en Vers Latins par GABRIAS & par AVIENUS.



FABLE PREMIERE.

Du Renard sans queue.

UN Renard ayant donné dans un piége qu'on lui avoit tendu, ne put s'en dégager sans perdre sa queue. Se voyant ainsi défiguré, il en pensa mourir de douleur; mais pour se consoler dans sa disgrace, il tâcha de persuader à tous les autres Renards de se défaire de

leur queue, s'imaginant que ce défaut ne feroit plus une difformité en lui, quand tous les autres Renards lui ressembleroient. Il leur représentoit, pour les convaincre, que la queue qu'ils portoient étoit un fardeau inutile & incommode qui ne faisoit que les embarrasser. De quoi nous servent nos queues, leur disoit-il, si ce n'est pour balayer la terre? Comme il se préparoit à leur étaler une foule de raisons, l'un des Renards de l'assemblée s'avisa de lui regarder au derriere, & voyant qu'il n'avoit plus sa queue, dit en se moquant de lui : le conseil que vous nous donnez est intéressé, & ne persuadera personne. Nous garderons tous nos queues, & nous ne partagerons point votre honte.

SENS MORAL.

CEux qui donnent des conseils aux autres, tâchent toujours d'en retirer quelque utilité, & d'envisager les choses par les côtés les plus favorables pour eux.

Dans les délibérations, il faut tâcher de pénétrer les ſecrets intérêts de ceux qui parlent ; car ce n'eſt pas toujours l'amour du bien public qui les fait parler. Quand on a connu leurs ſecrettes intentions, on n'eſt pas ſi aiſément trompé par les fauſſes raiſons qu'ils débitent. Le Renard au déſeſpoir & tout honteux de ſe voir ſans queue, tâche de perſuader dans une aſſemblée générale à tous ſes confreres de ſe couper la queue, afin de courir plus légérement, & de pouvoir ſe garantir de leurs ennemis. Les raiſons apparentes du Renard auroient perſuadé les moins ruſés ; mais Eſope, pour venir à ſon but, feint que l'un des plus anciens Renards ayant remarqué que celui qui les haranguoit avoit perdu ſa queue, le fit remarquer à ſes Compagnons, & déconcerta entiérement celui qui vouloit leur perſuader de ſe défaire de la leur, comme d'un meuble inutile & incommode.



FABLE II.

D'un Payſan & de la Mort.

UN Payſan accablé d'ennuis & de miſere, étoit obligé pour vivre d'aller couper du bois dans une Forêt. Un jour retournant à ſa cabane, tout fatigué & gémiſſant ſous le fardeau qu'il portoit, il fut obligé, pour prendre haleine, de mettre bas ſon fagot. Alors faiſant réflexion ſur ſa vieilleſſe, ſur ſa miſere & ſur l'abandon où il ſe trouvoit, il commença à invoquer la Mort à grands cris, croyant que c'étoit le ſeul moyen de ſe délivrer tout-à-coup de tant de malheurs. La Mort ne fut point ſourde aux prieres du Vieillard. Elle ſe préſenta devant lui, & lui demanda ce qu'il ſouhaitoit d'elle. Le Vieillard épouvanté de cette vue, & ſe repentant déja des ſouhaits qu'il venoit de faire, lui dit qu'il ne lui

demandoit rien autre chose, sinon qu'elle lui aidât à remettre son fardeau sur ses épaules.

SENS MORAL.

ON ne peut se défaire de l'amour de la vie ; on trouve toujours affreuse la mort la plus douce. Quelque malheureux que soit un homme, il aime encore mieux souffrir que de mourir. En effet, on en voit plusieurs accablés de vieillesse, de maladie, de miseres, qui appréhendent encore de mourir, quoiqu'ils n'ayent nul agrément dans la vie. S'ils font quelquefois semblant de souhaiter la mort, quand leurs maux sont dans leur plus grande force, ce ne sont que des demi-volontés, & ils changent bien de langage, quand ils se croyent en danger de mourir. Mécène, favori d'Auguste, disoit qu'un homme accablé de toutes sortes de maux, & condamné à passer toute sa vie sur une roue, aimeroit encore mieux demeurer dans une situation si douloureuse, que de cesser entiérement de vivre. Ce n'est pas une si grande affaire que de mourir, & la mort en elle-même épouvante moins les hommes que toutes les circonstances qui l'accompagnent. La vue du tombeau & d'un

cadavre a je ne ſai quoi d'affreux & de lugubre qui révolte l'imagination ; mais puiſque tous les hommes ſont condamnés à mourir, il faut qu'ils prennent leur parti de bonne heure, & qu'ils s'apprivoiſent inſenſiblement avec la mort, en y penſant fort ſouvent.



FABLE

FABLE III.

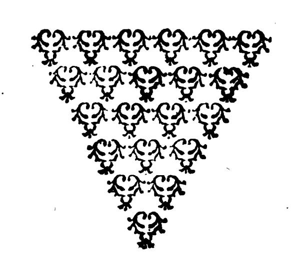
Du Lion & du Renard.

LA premiere fois que le Renard apperçut le Lion, il fut effrayé de cette vue, & la crainte le saisit d'une si étrange sorte, qu'il pensa expirer sur le champ. La seconde fois qu'il le vit, il en eut peur à la vérité, mais sa frayeur ne fut pas si grande. Enfin l'ayant rencontré une troisiéme fois, il n'en parut point effrayé, & il s'y apprivoisa si bien, qu'il eut l'assurance de l'approcher & de lui parler familierement.

SENS MORAL.

ON vient à bout par le temps & par l'usage, des affaires les plus difficiles; ce que l'on croyoit d'abord impossible, devient facile, quand on en a fait l'expérience. Cette Fable montre encore

que les hommes deviennent moins estimables, plus on les pratique. Ceux qui éblouissoient d'abord par l'éclat d'un mérite que l'on croyoit extraordinaire, surprennent moins, quand on les a approfondis. Les plus sages & les plus politiques, qui veulent toujours entretenir le monde dans l'admiration, ne se montrent pas d'abord tels qu'ils sont, & ne se développent, pour ainsi dire, que par piéces. Il est peu d'hommes qui ne perdent un peu de l'estime que l'on avoit pour eux, à mesure qu'ils se laissent pratiquer.



FABLE IV.

D'un Homme qui vouloit éprouver Apollon.

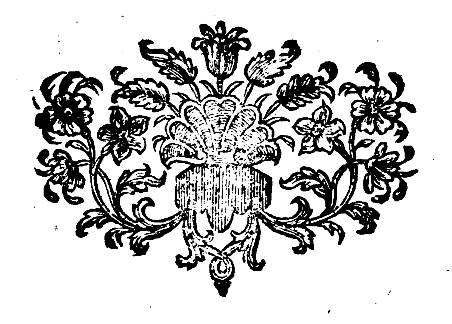
UN Homme méchant & rusé, & qui n'avoit pas une fort haute idée du pouvoir ni de la science des Dieux, vint un jour dans le Temple d'Apollon, où tout étoit préparé pour la cérémonie que l'on vouloit faire en l'honneur de ce Dieu. Cet homme voulant mettre à l'épreuve la science de ce Dieu, prit un Moineau qu'il cacha dans son sein, & s'approchant du Trépié, pria la Prêtresse de consulter le Dieu, pour le prier de deviner si le Moineau qu'il tenoit dans sa main, étoit mort, ou s'il étoit vivant. Cet homme se persuadoit de tromper aisément Apollon par cette demande équivoque; car si l'Oracle eût répondu que le Moineau étoit en vie,

il avoit résolu de l'étouffer sur le champ. La Prêtresse inspirée par Apollon, parla en ces termes : Ce que vous tenez maintenant caché dans votre main, ou il vit, ou il est prêt de mourir, & nos yeux verront l'un ou l'autre; mais la chose ne dépend que de vous, & nous sommes préparés à voir l'un ou l'autre de ces deux événemens.

SENS MORAL.

IL est impossible de tromper la Divinité, puisqu'elle connoît les plus secrettes intentions des hommes, & tout ce qu'il y a de plus caché dans les replis du cœur humain. Cette maxime, si nous en étions bien pénétrés, devroit suffire pour nous obliger à vivre en gens de bien, puisque les yeux de Dieu nous suivent par tout, & qu'ils sont toujours attachés sur nous. Cette Fable condamne les impies qui croyent pouvoir se moquer de Dieu impunément, & qui n'ont nul respect pour cette Majesté supérieure ; mais ils apprennent tôt ou tard à leurs dépens,

qu'il ne faut jamais se jouer à son Maître. Esope a voulu encore nous montrer par l'exemple de cet impie, que les fraudes & les artifices n'abusent jamais les personnes éclairées, & qu'elles pénétrent au travers des mauvaises intentions de ceux qui ont entrepris de les tromper.



FABLE V.

De deux Grenouilles.

DEux Grenouilles habitoient un marais, qui fut entierement mis à ſec par l'ardeur exceſſive du Soleil; ce qui arrivoit ordinairement pendant l'Eté. Ces deux Grenouilles abandonnerent leur demeure, & cherchoient par la campagne quelque lieu propre à ſe retirer. Ayant rencontré un puits fort profond: Voici, dit l'une de ces Grenouilles à ſa compagne, un endroit qui me paroît aſſez commode. Si vous le voulez, nous nous y arrêterons; car peut-être ne trouverons-nous rien de meilleur. Je conſens d'y demeurer, dit l'autre; mais avant que de deſcendre dans ce puits, il faut bien conſidérer comment nous en ſortirons, ſi la chaleur ou quelque autre aventure met jamais ce puits à ſec.

SENS MORAL.

IL faut toujours conſidérer avec attention les ſuites d'une affaire, avant que de s'y embarquer. On eſt pour l'ordinaire puni de ſon imprudence, quand on agit témérairement & au haſard. Dès le commencement d'une affaire, il en faut prévoir la fin, pour ne pas s'y engager mal-à-propos. C'eſt ce qu'Eſope a voulu nous donner à entendre par le raiſonnement de la Grenouille. Voilà de belle eau, diſoit-elle à ſa compagne; mais ce puits me paroît bien profond. Si nous ſommes jamais obligées d'en ſortir, quand l'ardeur du Soleil ou quelqu'autre accident aura mis ce puits à ſec, comment pourrons-nous remonter? Voilà de quelle maniere il faut prévoir toutes les circonſtances d'une affaire, avant que de s'y engager. Si les hommes raiſonnoient de la ſorte, ils ne feroient pas tant de fauſſes démarches; mais ils ne prennent que leur paſſion pour guide; & quand ils ont fait quelque faux pas, ils ont tout le loiſir de ſe repentir de leur imprudence.

FABLE VI.

D'un Payſan & de ſes Enfans.

UN Laboureur ſe voyant prêt de mourir, ne laiſſant point de richeſſes à ſes Enfans, voulut par adreſſe les engager au travail, afin qu'ils puſſent gagner de quoi vivre. Il les fit donc venir auprès de ſon lit, & leur tint ce langage: Vous voyez, mes enfans, leur dit-il, en quel état ſont nos affaires; tout ce que j'ai pu amaſſer pendant ma vie, je l'ai caché dans notre vigne, vous pouvez l'y chercher. Le vieillard mourut peu de temps après. Ses Enfans perſuadés qu'il y avoit un tréſor caché dans leur vigne, prennent des bêches & des hoyaux, & ſe mettent à remuer la terre avec beaucoup d'ardeur & d'aſſiduité. A la vérité ils ne trouverent point de tréſor, puiſqu'en

effet il n'y en avoit point ; mais la terre qui avoit été si bien remuée, produisit une très-grande abondance de raisins ; de sorte que leur travail les mit à l'aise, & leur fournit de quoi vivre.

SENS MORAL.

CEux qui ne sont pas nés riches, peuvent amasser de grandes richesses par leur diligence & par leur industrie. Le bien qui s'acquiert de la sorte est acquis légitimement, & fait honneur ; mais celui que l'on acquiert par de honteuses pratiques, par des fourberies, par des moyens criminels, ne profite pas, & fond comme le sel dans l'eau. Le Paysan, dont il est parlé en cette Fable, craignant que ses enfans ne s'engourdissent dans la fainéantise, leur fit entendre qu'il y avoit un trésor caché dans sa vigne. L'ardeur qu'ils eurent pour bêcher cette vigne, leur fit remuer toute cette terre avec beaucoup de diligence. C'étoit justement ce que prétendoit leur pere, bien persuadé que cette terre remuée de la sorte produiroit des fruits en abondance, & fourniroit à ses enfans de quoi vivre.

FABLE VII.

D'un Laboureur & de ses Chiens.

UN Laboureur se voyant arrêté dans la campagne par le mauvais temps, qui ne lui permettoit pas de sortir, & ne sachant où trouver de quoi vivre, s'avisa de tuer d'abord ses Brebis pour les manger. Comme le mauvais temps duroit toujours, il égorgea ensuite ses Bœufs qui traînoient la charrue, & qui lui aidoient à labourer. Les Chiens du Paysan qui virent tout ces massacres, prirent la résolution de s'enfuir le plus promptement qu'ils pourroient, ne croyant pas pouvoir être en sureté dans une maison où l'on ne pardonnoit pas même aux Bœufs qui servoient au labourage.

SENS MORAL.

IL ne faut point lier de commerce avec ceux qui ne peuvent souffrir ni leurs amis, ni leurs domestiques. On trouve dans le monde des gens si fâcheux & si incommodes, que l'on ne sait comment les prendre pour les ménager. Ils ne peuvent souffrir personne, ni leurs parens, ni leurs meilleurs amis, ni ceux qui leur ont rendu les plus importans services. Esope nous représente en cette Fable un homme qui tue ses Moutons & ses Bœufs, qui lui servoient à labourer ses terres, & qui lui étoient si nécessaires. Cet homme est le modele de ces misantropes, qui voudroient être seuls sur la terre, & qui ne peuvent souffrir qui que ce soit. Esope feint que les Chiens de ce Laboureur tinrent conseil entr'eux, & se dirent les uns aux autres, qu'ils devoient s'éloigner promptement d'un Maître si farouche & si cruel; & que puisqu'il n'avoit pas épargné ses Bœufs & ses Moutons, il n'auroit pas pour eux plus d'égard. C'est ainsi qu'il faut rompre d'abord tout commerce avec ces esprits sauvages, dont l'on ne peut attendre que des duretés.

FABLE VIII.

D'une Femme & d'une Poule.

UNe Femme avoit une Poule qui lui pondoit chaque jour un œuf. Elle s'imagina que si elle nourrissoit mieux sa Poule, & si elle l'engraissoit davantage, elle lui pondroit tous les jours pour le moins deux ou trois œufs. Elle lui donna donc beaucoup plus de grain qu'à l'ordinaire ; la Poule devint fort grasse, & cessa entierement de pondre.

SENS MORAL.

L'Avarice est souvent dommageable. Plus on a de bien, plus on en veut avoir. La convoitise ne dit jamais, c'est assez ; mais par l'avidité d'une meilleure fortune, on perd le bien que l'on avoit. Les personnes trop avides de richesses,

ſont incapables de ſe modérer; mais voulant trop en amaſſer, elles ſe ruinent par les fauſſes meſures qu'elles prennent, ou par les mauvaiſes affaires dans leſquelles elles s'embarquent. Eſope repréſente une femme avare qui avoit une Poule. Cette femme ſe perſuada fauſſement que ſi elle redoubloit la mangeaille de ſa Poule pour la rendre plus graſſe, elle lui donneroit une plus grande quantité d'œufs. Ce raiſonnement ſe trouva faux dans toutes ſes circonſtances. Ainſi cette femme perdit ſon grain, & les œufs que ſa Poule lui pondoit chaque jour. Mille gens pourroient profiter de cette moralité; ils s'embarquent dans des affaires équivoques, pour faire de plus grands gains; mais ils prennent ſi mal leurs meſures, qu'ils perdent ce qu'ils avoient déja amaſſé. L'avarice ne dit jamais, c'eſt aſſez; & ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on la compare à la ſoif des hydropiques, qui croît toujours à meſure qu'ils boivent.



FABLE IX.

De deux jeunes Hommes & d'un Cuisinier.

DEux jeunes Hommes fort rusés & accoutumés à voler, se tenoient auprès d'un Cuisinier, pour tâcher de le surprendre. En effet, tandis qu'il étoit occupé aux choses de son ministere, l'un d'eux déroba une piéce de viande, & la donna à son compagnon, qui la cacha dans son sein. Peu de temps après, le Cuisinier s'apperçut du tour qu'on lui avoit joué ; & comme personne n'étoit entré dans sa cuisine, à la réserve de ces deux jeunes Hommes, il leur demanda ce qu'on lui avoit volé, & voulut les obliger à le lui rendre. Celui qui avoit reçu le morceau de viande des mains de son compagnon, se mit à jurer qu'il n'avoit rien volé.

L'autre de ſon côté jura qu'il ne l'avoit pas. Le Cuiſinier qui connoiſſoit leur malice & leur mauvaiſe foi: Il vous eſt aiſé de m'en faire accroire, leur dit-il, & de me tromper, mais vous ne ſauriez tromper Dieu.

SENS MORAL.

LE menſonge & les fraudes portent avec ſoi leur punition. Si l'on peut dérober à la connoiſſance des hommes le mal qu'on fait, on ne peut ſe cacher aux yeux de Dieu, & il ne manque guère à punir tôt ou tard les injuſtices. On peut ſi bien ſe déguiſer, & ſe ſervir de tant d'adreſſe, que les hommes n'ayent nulle connoiſſance des crimes que nous commettons; mais quel voile aſſez épais peut les couvrir pour en ôter à Dieu la connoiſſance? C'eſt la réponſe fort ſage que fit aux deux fripons qui l'avoient volé, ce Cuiſinier, après qu'il ſe fut apperçu de leur friponnerie. Ils nierent fortement d'avoir commis une action ſi lâche. Je n'en ai point de preuve certaine, leur répartit-il, & il ne vous eſt pas mal aiſé de

m'en impoſer ; mais comment ſerez vous pour cacher ce crime aux yeux de Dieu ? On peut tromper les hommes par de beaux dehors. Les fourbes & les hypocrites ſe ſervent de mille détours pour éblouir les hommes. On les croit gens de bien, parce qu'ils en ont l'apparence ; mais leurs grimaces étudiées, ni tous leurs rafinemens ne trompent point Dieu, parce qu'il pénétre dans leurs plus ſecrettes intentions.



FABLE X.

Les Ennemis.

DEux hommes qui ſe portoient une haine mortelle, faiſoient voyage dans le même Vaiſſeau. L'un des deux ſe tenoit à la proue ; l'autre étoit aſſis ſur la poupe. Une effroyable tempête qui ſurvint tout à coup, mit le Vaiſſeau en déſordre, & fit connoître aux voyageurs qu'ils étoient perdus ſans reſſource. Celui qui étoit aſſis ſur la poupe, demanda au Pilote quelle partie du Navire ſeroit ſubmergée la premiere. Le Pilote répondit que ce ſeroit la proue. Je me conſole maintenant de mon malheur, répliqua-t-il, & la mort ne me ſauroit être déſagréable, puiſque j'aurai le plaiſir de voir périr mon ennemi.

SENS MORAL.

C'Eſt un grand déréglement de n'être point touché de ſes propres maux, parce que des perſonnes que l'on hait ſont expoſées à de pareilles infortunes. La haine a cela de propre, qu'elle porte les hommes à ſe procurer à eux-mêmes de grands maux, pourvu qu'ils ayent l'avantage de faire ſouffrir leurs ennemis. Achille, dans Homere, proteſte que la mort lui ſera douce, pourvu qu'il ait le plaiſir de tuer Hector avant que de mourir. Si l'on ne porte pas toujours les choſes à ces grandes extrémités, c'eſt ſouvent parce qu'on manque d'occaſion. On voit des Plaideurs qui ſe ruinent les uns les autres, pour avoir le plaiſir de faire enrager des perſonnes qu'ils haïſſent. On ne ſe ſoucie pas de ſe rendre malheureux ſoi-même, pourvu que l'on rende ſon ennemi malheureux.



FABLE XI.

Du Chat & des Rats.

IL y avoit dans une maiſon une grande quantité de Rats. Un Chat qui en fut averti, s'y tranſporta, & y vécut pendant quelque temps des priſes qu'il faiſoit chaque jour. Mais enfin les Rats s'appercevant que leur nombre diminuoit notablement, réſolurent de demeurer cachés dans leurs trous, & de ne point s'expoſer aux griffes du Chat, lequel fâché de voir que les Rats ne paroiſſoient plus ſelon leur coutume, & qu'il n'en pouvoit plus prendre, s'aviſa de contrefaire le mort, & de ſe pendre à un clou avec une corde. L'un des Rats les plus ruſés s'apperçut de l'artifice du Chat: Mon ami, lui dit-il en ſe moquant, ſi tu étois métamorphoſé en pierre, je ne m'y fierois pas

pour cela, & je n'approcherois pas plus près de toi.

SENS MORAL.

LEs ſages ne ſe laiſſent pas tromper deux fois par les artifices des méchans, quand ils connoiſſent leurs fourberies, & qu'ils en ont fait l'expérience. Les plus fins peuvent donner dans les piéges qu'on leur dreſſe, quand ils ne ſe défient pas des perſonnes à qui ils ont affaire, ou qu'ils ne connoiſſent pas leur malice; mais après en avoir fait l'expérience, ils ne s'y jouent plus, & prennent tant de précautions, que toutes les ruſes des autres ſont inutiles. Perſonne ne peut ſe garantir de celles d'un homme que l'on croit de bonne foi ; mais l'on n'eſt pas excuſable de ſe laiſſer tromper par un fourbe, dont on connoît par expérience les filouteries.



FABLE XII.

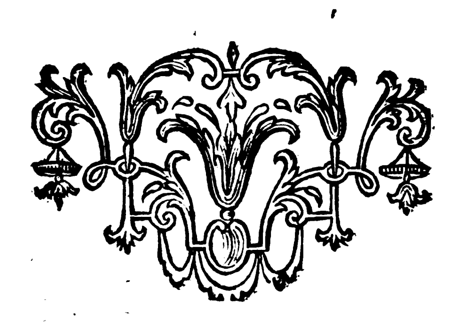
Le Thon & le Daufin.

LE Thon fuyant un Daufin qui le pourſuivoit, fut jetté par la rapidité des flots ſur une Iſle avec ſon ennemi. Le Thon ayant tourné la tête & apperçu le Daufin qui rendoit les derniers abois : Je ne me plains plus de mon ſort, dit-il, & je ne regarde plus la mort comme un malheur, puiſque mon ennemi qui en eſt la cauſe, périt avec moi.

SENS MORAL.

ON ſouffre ſes maux avec plus de tranquillité & plus de courage, quand ceux qui les ont procurés ſont accablés des mêmes diſgraces. C'eſt une conſolation aſſez foible ; cependant cette idée diminue l'aigreur du mal que l'on ſouffre. Le Thon pourſuivi par le Dau-

fin, & se voyant prêt d'expirer, se consola en voyant périr à ses yeux son persécuteur. Cette Fable nous fait souvenir de ces personnes qui exerçant des haines mortelles les uns contre les autres, ne se mettent pas en peine de se perdre, pourvu que leurs ennemis se perdent de même, & qu'ils demeurent accablés sous les mêmes infortunes.



FABLE XIII.

Le Castor.

LE Castor est un animal à quatre pieds, qui passe dans l'eau la plus grande partie de sa vie. Ses testicules sont d'un grand usage pour plusieurs remedes, & pour plusieurs opérations de Médecine. Cet animal, quand il se sent poursuivi & hors d'état de pouvoir échapper aux Chasseurs, & connoissant par un instinct naturel le sujet pourquoi on veut le prendre, se coupe lui-même les testicules, & les jette au-devant de ceux qui le poursuivent. Cettte précaution lui sauve souvent la vie.

SENS MORAL.

LEs ſages conſentent à perdre leurs biens pour conſerver leur vie; & en cela ils raiſonnent fort juſte, puiſque la vie eſt le plus grand de tous les biens naturels. Ceux qui s'expoſent à toutes ſortes de dangers, qui vont aux extrémités de la terre, qui affrontent les tempêtes & les orages ſur un Vaiſſeau fragile, & qui après avoir fait naufrage, ne laiſſent pas de ſe rembarquer & de courir les mêmes périls, font voir un attachement inſenſé pour le bien. Les Poëtes ont feint qu'Hipponène jetta trois pommes d'or pour ſauver ſa vie; car ſi Atalante l'eût vaincu à la courſe, il eût été obligé à perdre la vie, ſelon les conditions du traité; mais Atalante s'amuſa à ramaſſer ſes pommes, & donna le temps à Hippomène d'arriver le premier au but. On ne peut faire un meilleur uſage de ſon bien que de l'employer à conſerver ſa vie. Les avares qui en regorgent & qui n'oſent y toucher, qui meurent de faim au milieu de l'abondance, excitent plutôt l'indignation que la compaſſion. Le Caſtor leur apprend à vivre, puiſqu'il ne craint pas

de

de se couper les testicules, & de les donner pour sauver sa vie, à ceux qui le poursuivent.

※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※

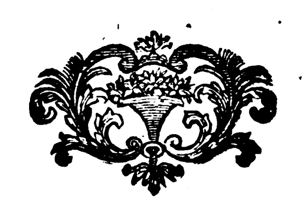
FABLE XIV.

Le Chien & le Cuisinier.

UN Chien étant entré dans une cuisine, & épiant le temps que le Cuisinier l'observoit moins, emporta un cœur de Bœuf, & se sauva. Le Cuisinier le voyant fuir après le tour qu'il lui avoit joué, lui dit ces paroles : Tu me trompes aujourd'hui impunément ; mais sois bien persuadé que je t'observerai avec plus de soin, & que je t'empêcherai bien de me voler à l'avenir ; car tu ne m'as pas emporté le cœur, au contraire tu m'en as donné.

SENS MORAL.

LEs pertes & la mauvaiſe fortune ouvrent l'eſprit, & font que l'homme prend mieux ſes précautions, pour ſe garantir des diſgraces qui le menacent. Le Cuiſinier ne ſe défioit point du mauvais tour que le Chien avoit envie de lui jouer; mais quand il eut été attrapé une fois, il proteſta bien qu'il ſeroit inutile au Chien de s'y jouer à l'avenir. En effet, quand on a été trompé, il faut être bien dupe pour ſe laiſſer tromper encore une fois.



FABLE XV.

Le Chien & le Coq.

LE Chien & le Coq s'aſſocierent pour faire voyage de compagnie. La nuit les ayant ſurpris en pleine campagne, & les ténébres étant fort épaiſſes, ils convinrent entr'eux que le Coq ſe percheroit ſur les branches d'un arbre, & que le Chien ſe gliſſeroit dans le trou de l'arbre. Le Coq ſe mit à chanter, ſelon ſa coutume, aux heures réglées. Ce chant attira un Renard, qui fit ſon compliment au Coq, pour le prier de deſcendre, lui témoignant le déſir extrême qu'il avoit d'embraſſer un animal qui chantoit ſi mélodieuſement. Le Coq lui répondit, qu'il falloit auparavant réveiller le Portier, afin qu'il lui ouvrît la porte. Le Renard, qui ne ſe douta nullement de la ſuperche-

rie du Coq, approcha de l'arbre, & fit le plus grand bruit qu'il put pour réveiller le Portier. En effet, le Chien se réveille aux cris du Renard, se jette dessus à corps perdu, le déchire & le met en piéces.

SENS MORAL.

QUand on ne peut résister à la force ou à la violence de ses ennemis, on doit leur opposer une force encore plus grande, pour rendre tous leurs efforts inutiles. Le principe naturel apprend de résister à la force par la force ; ou quand ce moyen est impossible, il est permis de se servir d'adresse & de ruses. Esope feint que le Coq perché au haut d'un arbre, persuada au Chien de se tapir au pied, & de s'y mettre comme en embuscade, pour rompre les mesures de ceux qui voudroient les surprendre. La prévoyance du Coq ne fut pas inutile ; & le Renard, quelque fin & quelque rusé qu'il soit, donna dans le panneau, & fut mis à mort par le Chien. Cette Fable apprend à ceux qui se servent de finesses, qu'ils peuvent encore trouver leurs maîtres.

qui renchérissent par dessus eux en rafinement.

****

FABLE XVI.

Le Lion & la Grenouille.

UN Lion ayant par hasard entendu le cri d'une Grenouille, en fut d'abord étonné, & crut que ce cri étoit poussé par quelque monstrueux Animal. Cependant, ayant un peu repris ses esprits, il commença à considérer de toutes parts, d'où pouvoit venir ce bruit, bien résolu d'attaquer & de combatre celui qui en étoit l'auteur, de quelque nature qu'il pût être. Alors il apperçut une Grenouille qui sortoit d'un marais voisin. A ce spectacle, le Lion plein de honte & d'indignation, écrasa la Grenouille d'un coup de pied.

SENS MORAL.

IL ne faut pas s'étonner pour le bruit, ni prendre l'épouvante mal-à-propos, sans avoir bien examiné auparavant, si la chose mérite que l'on s'en mette en peine. Les terreurs paniques ont souvent causé d'étranges désordres dans les armées les mieux aguerries. On a vu fuir, sans savoir pourquoi, des hommes qui avoient toujours été intrépides, & qui n'avoient pas appréhendé les plus grands dangers. L'Histoire Grecque fait mention d'un Capitaine assez brave, qui demanda la vie à un Buisson, qui tenoit son habit accroché. Son imagination prévenue qu'il avoit les ennemis à ses trousses, ne lui laissa pas assez de liberté pour examiner si c'étoit un Soldat ou un Buisson qui l'accrochoit. Esope feint en cette Fable, qu'un Lion fut d'abord effrayé du cri d'une Grenouille; il crut que c'étoit un ennemi digne de son courage, & il se disposa sur le champ à le combattre. C'est ainsi que l'idée d'un péril que l'on croit effroyable, cause de cruelles allarmes; mais la peur cesse quand on connoît plus distinctement ce que c'est.

FABLE XVII.

Le Devin.

UN Devin ſe tenoit dans la Place publique, & répondoit à tous ceux qui venoient le conſulter. Un inconnu vint l'aborder avec beaucoup d'empreſſement, & lui dit que les portes de ſa maiſon étoient ouvertes, & que les voleurs avoient emporté tous ſes meubles, tandis qu'il s'amuſoit à informer les paſſans de ce qui leur devoit arriver. Le Devin quitta bruſquement la compagnie, & monta ſur un Chariot, pour aller chez lui plus promptement. Un inconnu qui le vit; eh quoi, lui dit-il, vous faites profeſſion de connoître ce qui doit arriver à tout le monde, & vous ne ſavez pas ſeulement ce qui ſe paſſe dans votre propre maiſon?

SENS MORAL.

AVant que de vouloir corriger & réformer les autres, il faut n'avoir rien à se reprocher à soi-même. C'est une grande sottise de penser aux affaires d'autrui, & de négliger les siennes propres. C'est le reproche que l'on pouvoit, avec raison, faire à ce Devin, dont parle Esope; car s'il eût été fort versé dans l'art dont il faisoit profession, il auroit deviné que les voleurs emportoient ses meubles. Ceux qui furent témoins de cette aventure, ne pouvoient pas ajouter beaucoup de foi aux prophéties de ce Devin, & ils avoient beaucoup de raison de se moquer de ses prédictions.



FABLE XVIII.

Le Voyageur.

UN Voyageur extrêmement harassé du chemin, fit un vœu à Mercure, & promit, s'il vouloit lui être propice, & lui aider à achever heureusement son voyage, de lui consacrer la moitié de tout ce qu'il rencontreroit. Peu de temps après, il trouva dans son chemin un sac rempli de dattes & d'amandes. Il prit le sac, & mangea tous les fruits qui étoient dedans; & pour s'acquitter en quelque maniere de son vœu, il offrit à Mercure tous les noyaux des dattes & toutes les robes des amandes, disant qu'il partageoit fort bien Mercure, puisqu'il lui donnoit l'intérieur & l'extérieur de tout ce qu'il avoit trouvé.

SENS MORAL.

LEs avares ne reſpectent ni Dieu, ni les hommes; l'or eſt leur principale divinité; c'eſt l'objet de leurs ſoins & de leur culte, & pour en amaſſer ils ſacrifient leur honneur & leur conſcience. Cette Fable repréſente un impie qui ſe joue manifeſtement de la Divinité, & qui ayant promis d'offrir à Mercure la moitié de tout ce qu'il trouveroit, fit un partage ridicule, & réſerva pour ſoi tout ce qu'il y avoit de bon. L'on voit encore tous les jours des gens de ce caractère, qui donnent à Dieu ce qu'ils ont de pire, quand ils lui font des préſens; mais bien loin de l'honorer, ils l'outragent par ce partage indigne, qui ne fait que trop connoître le peu de reſpect qu'ils ont pour la Divinité.



FABLE XIX.

Le Berger & la Mer.

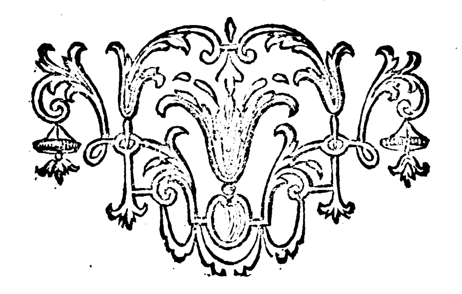
UN Berger ayant par hasard conduit son troupeau sur le bord de la Mer, admiroit la beauté & la tranquillité de cet Elément. Ce calme lui inspira de l'envie de voyager, & de faire quelque trafic. Il vendit donc tous ses Moutons, & acheta des Dattes qu'il mit sur un Vaisseau, où il entra lui-même, se confiant à la merci des flots. Une furieuse tempête qui s'éleva tout à coup, mit le Vaisseau dans un danger évident de périr. Les Matelots furent obligés de jetter dans la Mer toutes les marchandises, pour soulager le Vaisseau, qui put à grande peine se sauver. Peu de jours après cet accident, le Berger assis sur le rivage, pleuroit amérement la perte qu'il avoit faite. Un Passant s'arrêta auprès de lui, pour contem-

pler avec plaisir le calme qui régnoit sur les ondes; car la tempête avoit cessé. Je sai bien, dit le Berger en se tournant vers le Passant, ce que signifie cette bonace; la Mer demande encore des Dattes pour les dévorer.

SENS MORAL.

Les malheurs rendent les hommes plus prudens & plus avisés. L'adversité est une leçon très-efficace pour les corriger. Les pertes qu'ils font s'impriment vivement dans leur esprit; & comme ils ont naturellement beaucoup d'attachement pour ce qu'ils possedent, ils n'ont garde de s'exposer aux mêmes dangers, dont ils ne sont sortis qu'avec tant de peines. L'aventure de ce Berger qui vend ses Moutons pour faire un trafic sur Mer, se renouvelle tous les jours. Mille gens vendent tout ce qu'ils possedent, & le confient aux flots, dans l'espérance de faire fortune; mais une tempête qui survient mal-à-propos, renverse toutes leurs espérances, & les contraint de jetter leurs marchandises à la Mer, pour sauver leur

vie. Ils ne font pas toujours un auſſi bon uſage de leurs malheurs que le Berger de la Fable ; car ils n'ont pas plutôt mis pied à terre, qu'ils cherchent de nouveaux moyens pour tenter une ſeconde fois la fortune, & ils ſe rembarquent au premier bon vent.



FABLE XX.

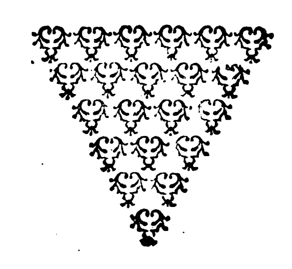
Les Oies & les Grues.

LEs Oies paiſſoient un jour dans un même Pré avec les Grues. L'Oiſeleur étant ſurvenu pour les ſurprendre, les Grues par leur légéreté ſe garantirent des piéges de l'Oiſeleur ; mais les Oies qui ſont naturellement plus graſſes & plus peſantes, ne purent ſe ſauver aſſez promptement, & devinrent la proie de l'Oiſeleur.

SENS MORAL.

LEs pauvres ſe tirent plus aiſément d'affaire que les riches, qui ſont embarraſſés de tout ce qu'ils poſſedent. Quand il arrive qu'une Ville eſt priſe par les ennemis, les pauvres qui n'ont que leur perſonne à garder, s'échappent aiſément ; mais les riches ont mille embarras qui les arrêtent, & qui les font tomber entre les

mains des ennemis. Les premiers ſont maigres & décharnés comme les Grues, & bien plus diſpoſés à fuir; mais les autres qui ſont peſans & gras comme des Oies, ne peuvent ſe garantir des pourſuites des ennemis qui s'attachent à eux avec plus d'opiniâtreté, dans l'eſpérance de faire un plus grand butin. Ainſi les richeſſes & les commodités de la vie ſont quelquefois nuiſibles à ceux qui les poſſedent, & les font tomber dans de grands malheurs.



FABLE XXI.

L'Ethiopien.

UN homme qui venoit d'acheter un Ethiopien, s'imagina qu'il étoit devenu si noir par la négligence de son premier Maître; de sorte que l'ayant fait conduire dans sa maison, il se mit à le laver avec beaucoup de soin & d'assiduité, n'épargnant ni peine ni dépense pour le blanchir, & pour ôter de son visage cette noirceur qu'il ne croyoit point naturelle. Tous ses soins furent inutiles, l'Ethiopien demeura noir à son ordinaire; mais on le tourmenta de telle façon pour le faire devenir blanc, qu'il en devint malade.

SENS

SENS MORAL.

LE naturel, le tempérament, les mœurs, ne ſe changent guère. Ariſtophane diſoit à ce propos, qu'il eſt impoſſible de faire marcher droit un Cancre, quelque peine que l'on ſe donne; & que l'on a bien de la peine à rendre commode un chemin tout hériſſé d'épines. Ceux qui ont de bonnes inclinations, un bon naturel, un heureux tempérament, en doivent bien remercier Dieu; car quand il faut toujours combattre contre un naturel vicieux, on a bien de la peine à ſe conſerver conſtamment dans la vertu. Les Hiſtoriens de la vie de Socrate ont dit de lui, qu'un Phyſionomiſte ayant conſidéré attentivement les traits de ſon viſage, dit tout haut: Voilà un méchant homme. Ceux qui connoiſſoient la vertu de Socrate, ſe moquerent du Phyſionomiſte, & le traiterent de Charlatan; mais Socrate leur dit, qu'il ne ſe trompoit point dans ſes conjectures, & que ſon penchant le portoit effectivement au vice; mais que ſon application & ſes ſoins l'avoient corrigé. Peu de gens ont aſſez d'empire ſur eux, pour ſe faire une continuelle violence, & pour corriger un

mauvais naturel qui les porte au vice ; cependant on en vient à bout, quand on le veut, quand on a du courage & de la persévérance.

FABLE XXII.

La Maîtresse & les Servantes.

UNe femme qui gagnoit sa vie à faire de la toile, avoit accoutumé de réveiller ses Servantes de grand matin, & si-tôt que l'on entendoit le Coq chanter, pour les appliquer au travail. Ces Servantes ennuyées d'une vie si pénible, & accablées du besoin de dormir, résolurent d'égorger le Coq de la maison, qui donnoit chaque jour le signal à leur Maîtresse, pour les réveiller de trop grand matin, & pour se lever elle-même. Elles tuerent donc le Coq ; mais leur condition n'en fut pas meilleure pour cela ; parce que leur Maîtresse se réveillant en sur-

ſaut à des heures incertaines, & croyant qu'il étoit temps de ſe lever, alloit réveiller ſes Servantes, & les obligeoit à ſortir du lit.

SENS MORAL.

LES bons conſeils ne ſont pas toujours ſuivis d'un heureux ſuccès ; mais quand on a pris toutes les meſures que l'on pouvoit prendre, ſelon les régles de la prudence humaine, & que quelque accident les traverſe, il faut ſe conſoler dans ſon pis aller. Souvent on ſe mécompte dans ſon calcul, & après avoir pris toutes ſes précautions pour rendre ſa condition meilleure, on tombe dans un état pire que le premier. C'eſt ce qu'Eſope a voulu donner à entendre dans le raiſonnement de ces deux Servantes, qui croyoient avoir plus de temps pour dormir, en égorgeant le Coq domeſtique ; mais tout le contraire arriva à leur grand déplaiſir ; car leur Maîtreſſe ſe réveillant au haſard, les obligeoit de ſe lever à toutes les heures de la nuit. C'eſt ainſi que les plus habiles ſe trompent dans leurs conjectures. Le moindre accident ſuffit pour rompre les meſures les mieux concertées.

FABLE XXIII.

La Devinereſſe.

UNe Femme qui faiſoit profeſſion de dire la bonne aventure, & de prévoir l'avenir, ſe vantoit encore de pouvoir appaiſer la colere des Dieux, & de pouvoir détourner les funeſtes effets de leur haine. Quelques-uns l'accuſerent d'impiété, & la conduiſirent devant le Tribunal des Juges, où elle fut convaincue des crimes qu'on lui imputoit, & condamnée au dernier ſupplice, pour expier ſes forfaits. Lorſqu'on la conduiſoit à l'échafaud, quelqu'un de la troupe la regardant, & ſe moquant d'elle; hé quoi, lui dit-il, vous vous vantiez de pouvoir calmer le courroux des Dieux, & de garantir les autres des peines dont ils les menaçoient; vous n'avez pas même pu adoucir en votre faveur la Sentence des Juges.

SENS MORAL.

IL ne faut rien promettre par-delà ſon pouvoir. Les perſonnes qui offrent leur crédit & leur faveur trop légérement à ceux qui demandent leur protection, ſont obligées de leur tenir parole; car ſi elles y manquent, on les regarde comme des Charlatans & comme des fourbes, qui abuſent le monde par des promeſſes en l'air. Pluſieurs de ces grands prometteurs ont une volonté déterminée de ne rien faire de tout ce qu'ils diſent, lors même qu'ils vous accablent de complimens & de careſſes. Ce procédé les fait mépriſer quand on a connu leur mauvaiſe foi. D'autres promettent ce qu'il eſt abſolument hors de leur pouvoir d'accomplir. On compte ſur leurs promeſſes, & l'on manque ſouvent d'importantes affaires ſur cette vaine eſpérance.



FABLE XXIV.

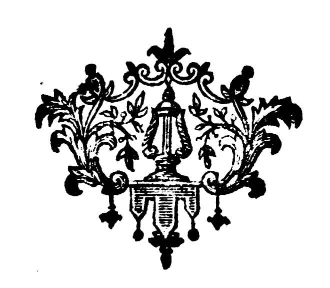
Le Chameau.

LA premiere fois que les hommes apperçurent le Chameau, ils furent épouvantés de la masse énorme de cette bête, & se mirent à fuir pour se garantir des coups, la croyant très-dangereuse ; mais s'appercevant qu'elle étoit douce & traitable, ils eurent l'assurance de s'en approcher de plus près. Enfin, comme ils virent qu'elle se laissoit manier & approcher, ils la mépriserent à un tel point, qu'ils lui donnerent un mords, l'abandonnant à des enfans pour la conduire.

SENS MORAL.

ON s'accoutume aux choses les plus terribles, & l'on vient quelquefois à mépriser ce qui paroissoit d'abord re-

doutable. Cela ſe remarque principalement dans de certains malheurs, dont l'idée ſeule fait trembler & abat le courage. Cependant quand on y eſt tombé, on s'évertue, & l'on trouve des reſſources à quoi l'on ne s'étoit point attendu. L'amour propre fait que l'on ſe forge des chimeres dans l'appréhenſion de quelque accident; mais ce même amour propre fait que l'on prend toutes ſortes de moyens pour ſe garantir du mal.



FABLE XXV.

Le Serpent.

UN Serpent se sentant foulé aux pieds des Passans, s'adressa à Jupiter pour lui porter sa plainte, & lui demander justice du tort qu'on lui faisoit. Si vous aviez, lui répondit Jupiter, piqué celui qui vous a marché le premier sur le ventre, les autres auroient été plus retenus, & vous auroient laissé en repos.

SENS MORAL.

CEux qui repoussent vivement les premieres attaques, sont moins exposés à de nouvelles insultes; car quand on connoît leur courage, on s'abstient de s'y jouer, de peur de s'attirer de mauvaises affaires; au lieu que s'ils mollissent d'abord, & s'ils souffrent

ſouffrent lâchement les premiers affronts, l'on s'enhardit à leur en faire de nouveaux. C'eſt ce que Jupiter a voulu nous apprendre dans la réponſe qu'il fit au Serpent; car s'il eût montré les dents à ceux qui lui marcherent les premiers ſur le ventre, les autres n'auroient pas voulu s'expoſer dans la ſuite à ſe faire piquer. Une réſolution hardie que l'on témoigne au commencement d'une affaire, arrête l'audace de ceux qui auroient tiré leurs avantages d'une timidité à contretemps.



FABLE XXVI.

Le Berger.

UN Berger avoit conduit ſes Moutons dans un lieu planté de chênes. Il dépouilla ſes habits qu'il mit au pied d'un arbre, & y monta pour abattre du gland. Ses Moutons y accoururent; mais en mageant le gland, ils déchirerent & mirent en piéces les habits du Berger, qui étoient au pied du chêne. Lorſqu'il fut deſcendu & qu'il eut remarqué le pitoyable état auquel ils avoient mis ſes habits : En vérité, dit-il à ſes Moutons, vous êtes bien méchans & bien ingrats. Vous donnez libéralement votre laine pour vêtir des étrangers, & vous avez déchiré mon habit, quoique je me donne le ſoin de vous nourrir.

SENS MORAL.

PLusieurs font sans choix & sans discernement du bien à des étrangers, & du mal à leurs proches. Ce défaut est assez ordinaire dans le monde. C'est assez pour exciter l'aversion de certaines gens, que d'être de leurs proches, ou même de leur avoir fait du bien. Cette idée les choque & les révolte; ils ne rencontrent qu'avec peine les yeux de leurs bienfaiteurs. Ce ne fut point par malice que les Moutons, dont il est parlé en cette Fable, mirent en piéces les habits de leur Berger. Ils le firent par inadvertence, les ayant trouvé par hazard sous le gland qu'ils mangeoient. Mais les ingrats font de propos délibéré & par choix, du mal à ceux qui leur font du bien. Ce vice est lâche & noir; il n'y a point de supplices trop cruels pour punir des gens d'un si mauvais naturel.



FABLE XXVII.

D'un Chien & d'un Cuiſinier.

ON préparoit un magnifique feſtin dans la maiſon d'un grand Seigneur. Le Chien de la maiſon invita un autre Chien de ſes amis à venir prendre ſa part du feſtin. Ce Chien étranger étant introduit dans la cuiſine, y vit avec joie tous les grands préparatifs que l'on y faiſoit. Ah ! que je vais faire bonne chere, s'écria-t-il, en remuant ſa queue en témoignage de la joie qu'il goûtoit par avance ! Je me remplirai l'eſtomac de tant de viandes, que je pourrai vivre deux jours ſans manger. Le Chien diſoit tout cela en lui-même, & flattoit de ſa queue le Cuiſinier pour mériter ſa bienveillance ; mais le Cuiſinier qui ne connoiſſoit pas ce Chien étranger, & qui appréhendoit qu'il ne lui jouât quelque mau-

vais tour, le prit par la queue & le jetta par la fenêtre. Lorſqu'il s'enfuyoit en criant de toute ſa force, il trouva en ſon chemin un Chien de ſa connoiſſance qui ſavoit bien qu'on l'avoit invité pour être du feſtin. Il lui demanda comment on l'avoit reçu, & s'il avoit fait bonne chere. Fort bonne, répondit-il; mais j'ai tant bu & je me ſuis ſi bien enivré, qu'il ne me ſouvient plus d'où ni comment je ſuis ſorti.

SENS MORAL.

IL ne faut pas trop compter ſur les promeſſes de ceux qui ſont libéraux aux dépens d'autrui. On voit de certaines gens s'ingérer dans les maiſons, qui en veulent faire les honneurs & diſpoſer de tout, comme s'ils en étoient les propriétaires. Ils s'aventurent à y conduire des étrangers, ſans ſavoir ſi le Maître le trouvera agréable. Ils réglent la bonne chere qu'il faudra leur faire. On eſt tout étonné de les voir uſurper cette autorité. C'eſt pour montrer le ridicule de ces gens-là, qu'Eſope a feint qu'un Chien

invité par un autre Chien de ſes amis pour faire bonne chere aux dépens de ſon Maître, fut jetté par la fenêtre, & qu'il ne tâta point du feſtin. Voilà le ſort des Paraſites. On les chaſſe des maiſons où ils veulent s'introduire ſans y être ſouhaités, & on les y regarde comme des fâcheux & des importuns.



FABLE XXVIII.

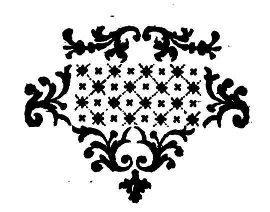
Le Corbeau.

UN Corbeau dangereusement malade, disoit à sa mere qui jettoit de hauts cris, & qu'il voyoit réduite au désespoir : ma mere, cessez de pleurer & de vous affliger. Allez plutôt prier les Dieux pour moi, afin qu'ils me rendent la santé. Je crains bien, répondit-elle, que les Dieux ne soient sourds à mes prieres ; ils sont tous irrités contre toi, pour avoir dévoré leurs victimes.

SENS MORAL.

CEux que l'on a outragés pendant que l'on étoit dans la prospérité, ne sont guères en disposition de faire du bien à leurs ennemis qu'ils voyent tombés dans l'adver-

ſité. Il faut ménager les gens, quand on veut exiger d'eux de bons offices. Il n'eſt pas temps de ramper & de prier, après avoir fait mille outrages dont ceux qui les ont reçus ne perdent pas ſi-tôt la mémoire. Le Corbeau qui dans ſa pleine ſanté avoit profané & dévoré les victimes que l'on offroit aux Dieux, n'étoit guères en état de les fléchir & de les attendrir par ſes prieres, lorſque la maladie l'eut réduit à la derniere extrémité. C'eſt à tort que certaines gens ſe plaignent qu'on ne les aſſiſte pas dans leurs beſoins, après qu'ils ont fait les fiers, & qu'ils ont mépriſé tout le monde durant leur proſpérité.



FABLE XXIX.

D'un Payſan & d'un Serpent.

IL y avoit à la porte d'un Payſan une caverne qui ſervoit de retraite à un Serpent. L'un des enfans de ce Laboureur marcha ſans y penſer ſur le Serpent qui le mordit; de ſorte que l'enfant mourut ſur le champ par la force du poiſon. Le Serpent craignant d'être puni de ce crime, ſe retira promptement dans ſa caverne, pour ſe mettre à couvert de la fureur du Payſan, qui pénétré de douleur pour la mort de ſon fils, prit une hache & ſe poſta à l'entrée de la caverne, attendant que le Serpent en ſortît, pour lui couper la tête. Mais le Serpent ſe tenoit alerte & regardoit de tous côtés, bien perſuadé qu'on ne lui feroit point de quartier. Un jour voulant ſortir, à peine eut-il

mis la tête hors de ſon trou, que le Payſan brûlant de colere & du déſir de ſe venger, lui porta un grand coup de hache qui alla donner contre un rocher. Le Serpent ayant retiré promptement ſa tête, para le coup, dont les marques demeurerent ſur la pierre, comme des ſignes de la colere du Payſan. Sa femme ſouhaitant qu'il ſe réconciliât avec le Serpent, mit à l'entrée de ſa caverne du pain & du ſel, & l'exhorta de faire la paix avec ſon mari. Je ne pourrai jamais me fier à cette réconciliation, répondit le Serpent, tandis que je verrai le tombeau de votre fils, & ces marques de la colere de votre mari empreintes ſur ce rocher.



SENS MORAL.

LEs hommes ne cessent guères de haïr, & ne perdent point le désir qu'ils ont de se venger, tandis qu'ils voyent les marques des affronts qu'ils ont reçus. Quelque bonne mine que fasse un ennemi réconcilié, il ne faut point s'y fier. Souvent cette réconciliation n'est qu'un prétexte, pour mieux couvrir la haine qu'il conserve toujours dans le fond de son cœur, & qu'il fait paroître à la premiere occasion qu'il trouve de se venger. C'est mal connoître les hommes, que de se fier aux apparences & aux démonstrations d'amitié qu'ils donnent à ceux dont ils ont de grands sujets de se plaindre, & qui leur ont fait des chagrins ou des affronts essentiels.



FABLE XXX.

D'un Joueur de Trompette.

UN Joueur de trompette, après avoir sonné la charge, les deux armées étant en présence, fut pris par les ennemis. Il les conjuroit de ne le point tuer. Vous voyez, leur disoit-il, que je ne suis point en état d'ôter la vie à personne, puisque je ne porte point d'armes offensives, & que je n'ai à la main que ma trompette. C'est pour cela, lui répondirent les Soldats qui l'avoient pris, qu'il faut te faire mourir, puisque ne sachant point combattre, tu animes cependant les autres à se battre & à s'égorger.

SENS MORAL.

CEux qui animent les Grands les uns contre les autres, font quelquefois plus de mal par leurs mauvais conseils & par leurs exhortations, que des particuliers qui auroient eux-mêmes envie de nuire. C'est le malheur ordinaire des Grands, que de croire trop légérement les personnes qui les approchent, sans approfondir les raisons & les motifs qui les font parler. On leur fait entendre que de certaines gens leur ont fait des outrages sensibles, quoiqu'ils n'ayent point pensé à les offenser. Sur ces préjugés, ils donnent des ordres dont les suites sont souvent très-funestes, & ils accablent des innocens, que la calomnie a noircis dans leur esprit. Comme ils ne sont déja que trop disposés à la vengeance, & que l'idée des moindres mépris ou du moindre affront les met en furie, c'est jetter de l'huile sur le feu, que de leur tenir des discours qui les animent encore davantage.



FABLE XXXI.

Le Ris & les Pleurs.

ON raconte que deux hommes passoient toute leur vie à considérer la viciſſitude des choſes humaines. Un des deux pleuroit, l'autre rioit toujours. Quelqu'un ayant fait réflexion ſur leur différente conduite, les aborda, & ayant ſalué le Pleureur, lui demanda pour quel ſujet il pleuroit de la ſorte ſans relâche. Je conſidere avec attention, lui répondit-il, ce qui ſe paſſe dans le monde, & j'y vois principalement trois choſes qui me font beaucoup de peine. Premierement, je déplore la miſere des Rois & des Grands, qui étant les Arbitres des choſes humaines, & les Maîtres Souverains, & pour ainſi dire, comme les Dieux de la terre, n'ont cependant ni pieds, ni mains, ni yeux, ni oreilles, & ne

voyent & n'agissent que par les organes d'autrui. Ils ne parlent, ils ne mangent, ils ne dorment que selon le caprice des autres. Enfin dans ce haut degré de gloire & de félicité, ils vivent d'aumônes ou de voleries. Secondement, la crainte que j'ai que le monde finisse bientôt, & qu'il ne soit consumé par un incendie général, est pour moi une source intarissable de larmes; car je vois qu'une affreuse sécheresse consume & brûle toutes choses. Cela vient peut-être de cette ardeur que l'on a de boire, & de ce que plusieurs Nations disputent entr'elles à qui se servira de plus grandes coupes & de plus grands pots. En troisiéme lieu, l'indignation me force encore à pleurer. Je suis fâché que la vendange ne précéde pas la moisson; car il seroit bien plus agréable de recueillir les grappes de raisins pendant l'été que pendant l'automne. Ce seroit un excellent remede pour tempérer les chaleurs de cette saison qui sont excessives &

incommodes, & l'on pourroit agréablement se désaltérer avec cette liqueur nouvelle. Après que l'Etranger eut connu les sujets que celui-ci avoit de pleurer sans cesse, il s'adressa à l'autre, & lui demanda ce qui le faisoit rire toujours. Tout ce que je vois dans le monde, lui répondit-il, me paroît ridicule, comme il paroît digne de compassion à mon ami ; mais je ris principalement de trois choses. Premierement, je ris de la confiance des mortels, & de l'opiniâtreté qu'ils font paroître à braver leurs maux ; car quand ils ont fait naufrage, à peine se donnent-ils le loisir de radouber leur vaisseau, qu'ils s'exposent à de nouveaux dangers. Quoiqu'ils ayent reçu plusieurs blessures dangereuses dans les combats, ils ne laissent pas de retourner à la guerre, avant que leurs plaies soient fermées. Les ivrognes oublient aisément les maux que leur cause leur incontinence, & recommencent dès le lendemain à boire avec plus d'excès.

cès. Les joueurs ne peuvent s'abstenir du jeu pour les pertes qu'ils y ont faites. Un homme que la mort a délivré d'une femme querelleuse, bizarre, incommode, insupportable ; à peine se donne-t-il le loisir de faire les funérailles de cette premiere femme, qu'il songe à se remarier. En second lieu, les contre-temps des hommes me font rire ; car ils ajoutent à la joie de la bonne chere & des festins le plaisir du chant & des instrumens de Musique, & ils mêlent les plaintes & les gémissemens parmi les douleurs & les larmes des personnes affligées. En troisiéme lieu, ne trouvez-vous pas fort ridicule de donner tant d'argent aux Médecins, puisque l'on en trouve par-tout un si grand nombre qui donnent les remedes pour rien ? Car y a-t-il une vieille qui ne fasse pas maintenant profession de Médecine ? Mais quand cela ne seroit pas, combien trouverons-nous de maux, dont il ne faudroit pas guérir les hommes ? Pourquoi guérir les en-

vieux, du mal des yeux ; les gourmands, des maux de bouche ; les femmes & les médisans, des maux de la langue & du gosier ; les curieux & les parasites, de l'asthme ; les coleres, des maux d'estomac ; ceux qui gardent le célibat, des maux qui viennent aux parties nécessaires à la génération ; les larrons, de la goutte ; les soldats, de la folie ? Il seroit avantageux à la République de ne point guérir tous ces gens-là de ces sortes de maux. L'Etranger lui en demanda la raison. C'est, répliqua celui qui rioit toujours, que si les envieux avoient les yeux foibles & attaqués de quelque incommodité, ils verroient moins clairement les biens & la prospérité d'autrui ; ils se figureroient qu'elle est plus grande, & cette imagination redoubleroit leur douleur. Quels maux ne causeroient point aux gourmands les continuelles incommodités de bouche ? Les femmes & les médisans parleroient moins & inventeroient moins de

calomnies, s'ils avoient la langue embarraſſée. Il ſeroit à propos que les paraſites & les curieux fuſſent travaillés d'un aſthme continuel qui les empêcheroit de s'informer avec tant de ſoin des affaires d'autrui, ou courir aux tables avec tant d'avidité. Si les perſonnes ſujettes à la colere avoient de grands maux d'eſtomac, elles ne s'abandonneroient pas à de ſi grands emportemens. Qu'eſt-il beſoin que ceux qui gardent le célibat, ayent ſi ſaine une partie de leur corps qui leur eſt ſi inutile ? Si les larrons avoient toujours la goutte, ils ne pourroient aller voler perſonne. Vous ſavez que les Poëtes repréſentent les plus grands Héros, & même le Dieu Mars, tout furieux dans les combats. Il faut donc laiſſer la fureur en partage aux ſoldats, afin qu'ils en deviennent plus redoutables à leurs ennemis. Après cela, les deux Philoſophes recommencerent à pleurer & à rire, ſelon le différent rôle qu'ils

faisoient. L'étranger se sépara d'eux, & continua son voyage.

SENS MORAL.

Les affaires humaines peuvent faire rire ou pleurer, selon les différentes manieres dont on les envisage. Cette Fable est fondée sur l'Histoire d'Héraclite & de Démocrite. L'un déploroit les malheurs & la folie des hommes ; l'autre se moquoit de leurs entêtemens & de leurs extravagances.



FABLE XXXII.

D'un Oiseau & de la Moisson.

AU temps de la moisson, il y avoit dans un champ un nid rempli d'Oiseaux qui n'avoient pas encore de plumes. Toutes les fois que la mere de ces petits Oiseaux quittoit le nid pour aller chercher de quoi les nourrir, elle leur recommandoit soigneusement de bien retenir tout ce qu'ils entendroient, pour lui en rendre un compte fidelle à son retour. Ils lui dirent un jour que le Maître du champ, accompagné de l'un de ses fils déja fort & robuste, étoit venu visiter sa moisson, & qu'il avoit résolu de couper le lendemain son bled avec le secours de ses amis. La mere des Oiseaux ne parut point étonnée de cette nouvelle. Le lendemain elle

alla, ſelon ſa coutume, chercher de la nourriture à ſes petits, qui lui dirent à ſon retour, que le Maître du champ ſe ſerviroit, pour couper ſon bled, de ſes parens & de ſes amis; elle leur dit qu'il n'y avoit encore rien à craindre pour eux; mais quand ils lui eurent dit que le Maître du champ y viendroit avec ſes valets & ſon fils; c'eſt maintenant, dit-elle, qu'il faut partir, & chercher une retraite aſſurée.

SENS MORAL.

ON tire plus de ſecours dans ſes beſoins des étrangers, que de ſes proches. On ne ſauroit dire la raiſon pourquoi les perſonnes de même ſang ſe regardent toujours avec quelque eſpéce de jalouſie. Ils ſont moins affligés des ſuccès qui arrivent aux étrangers, qu'à leurs parens mêmes. Ils ſont auſſi moins diſpoſés à les ſecourir dans les embarras qui leur ſurviennent. C'eſt pourquoi Eſope a feint que l'Oiſeau ne crut pas être obligé

d'ôter son nid du champ, tandis que le propriétaire ne parloit que de l'assistance de ses parens & de ses amis.

FABLE XXXIII.

D'un Pere & d'un Fils.

UN jeune homme se vantoit un jour devant son pere d'avoir fait un grand nombre d'amis, par sa civilité & par les bons offices qu'il leur avoit rendus. Le Vieillard connoissant l'erreur de son fils, & voulant le corriger, lui demanda s'il les avoit éprouvés. Oui, répondit le jeune homme, je connois les bons sentimens qu'ils ont pour moi, & l'amitié qu'ils me portent. Mais, répliqua le Vieillard, pour en être plus assuré, il faut les mettre à l'épreuve, & voici de quelle maniere vous vous y prendrez. Vous tuerez un veau que vous renfermerez dans un sac; vous le porterez chez

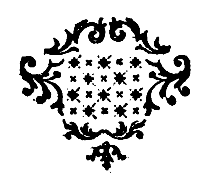
celui de vos amis que vous croyez le plus affidé & le plus dans vos intérêts ; vous le prierez de vous secourir dans une affaire très-importante ; vous lui direz, qu'en vous querellant avec un homme, vous l'avez tué. Le jeune homme suivit le conseil que son pere lui donnoit. Il alla chez celui de ses amis qu'il croyoit le plus ardent & le plus zélé. Il lui présenta le sac teint de sang, & lui tint le langage que son pere lui avoit suggéré. Cet ami lui donna d'abord des marques d'indignation ; ensuite il le traita durement de paroles ; enfin il lui déclara nettement qu'il ne vouloit point s'engager dans une mauvaise affaire, ni avoir part à son crime. Le jeune homme retourne vers son pere, & lui raconte de point en point comment son ami l'avoit reçu. Vous voyez, mon fils, lui répartit le Vieillard, de quelle maniere les apparences d'amitié vous ont trompé. Mais allez chez vos autres amis, & voyez s'ils vous font

ſont plus fidelles. Il obéit, mais tous l'abandonnerent lâchement & le rebuterent. Alors il avoua ſon erreur devant ſon pere, & ſe repentit de ſa crédulité. Vous voyez, lui dit le Vieillard, que j'ai vécu long-temps. Pendant tout le cours de ma vie, je n'ai trouvé qu'un ſeul homme fidelle, ou qui put mériter le nom d'ami. Pour l'éprouver & pour mieux connoître ſes véritables ſentimens, allez le trouver. Il le lui nomma & lui déſigna ſa maiſon. Dites-lui que vous êtes mon fils ; demandez-lui du ſecours, pour dérober au Public la connoiſſance du crime que vous feindrez avoir commis. Le jeune homme alla ſur le champ trouver celui que ſon pere lui avoit indiqué. Il lui expoſa l'hiſtoire qu'il avoit inventée. Cet homme tout incontinent lui dit d'entrer dans ſa maiſon, afin de parler d'une affaire qui lui paroiſſoit trop importante pour être traitée en public ; car il l'avoit abordé dans la rue. Il le conduiſit dans l'endroit le

plus reculé & le plus ſecret de ſa maiſon, & ſe préparoit déja à y faire une foſſe pour y enterrer le mort. Alors le jeune homme connoiſſant la fidélité d'un ami ſi généreux, lui parla à cœur ouvert, lui expliqua le ſujet de ſa feinte, lui rendit mille actions de graces, le conjura de le mettre au nombre de ſes amis & de l'aimer comme il aimoit ſon pere, auquel il courut en diligence raconter ce qui s'étoit paſſé, ne pouvant ſe laſſer d'admirer & de louer la générosité d'un ami ſi fidelle; & ſe blâma lui-même de s'être flatté mal-à-propos d'avoir un grand nombre d'amis. Son pere lui donna encore pluſieurs beaux préceptes pour diſtinguer les faux amis d'avec les véritables, & pour le rendre plus réſervé ſur le choix qu'il devoit faire, ſans ſe laiſſer ſurprendre par de belles paroles & par les trompeuſes apparences d'une feinte amitié.

SENS MORAL.

LEs véritables amis sont très-rares, & il est fort aisé de s'y tromper, parce qu'on ne lit pas dans le cœur des gens. Le meilleur moyen pour s'en assurer est de les mettre à l'épreuve. S'ils sont constans & fidelles pendant votre adversité ; s'ils ne craignent point de se déclarer pour vous, & de vous secourir dans des affaires délicates, au hasard de se perdre eux-mêmes, c'est une marque évidente que leur amitié est sincere, & que l'on peut sûrement compter sur eux.



FABLE XXXIV.

D'un Parricide.

UN méchant homme, coupable des crimes les plus énormes, s'étoit couché auprès d'une muraille chancelante, pour se reposer & pour dormir pendant quelque temps. Le Dieu Sérapis lui apparut durant son sommeil, & l'avertit en songe de se lever promptement, & d'aller chercher un autre lieu plus sûr pour dormir. Il obéit aux avis que le Dieu lui donnoit. A peine se fut-il éloigné de quelques pas de la muraille, qu'elle tomba. Il alla incontinent dans le Temple remercier les Dieux du soin qu'ils prenoient de sa vie, & leur offrit un Sacrifice avec de grandes marques de joie & de reconnoissance. Sérapis lui apparut

une ſeconde fois durant ſon ſommeil. Penſes-tu, ſcélérat, lui dit-il avec un viſage irrité, que les Dieux ſe ſoucient d'un infâme & d'un parricide ? Mais ſi tu avois été écraſé ſous les ruines de cette muraille, tu ſerois mort ſans douleur & ſans infamie. Les Dieux ne t'ont ſauvé que parce que tu es réſervé au gibet, pour expier tes forfaits par une mort ignominieuſe.

SENS MORAL.

LEs ſcélérats ne doivent point ſe flatter de pouvoir éviter les peines dues à leurs crimes. Si Dieu les ſouffre pendant quelque temps, c'eſt pour les punir d'une maniere plus étonnante & plus exemplaire, afin que leurs châtimens retiennent les autres, & les faſſent rentrer dans leur devoir. Ceux qui ſe ſentent coupables de quelque grand crime, & qui voyent que leurs affaires n'en vont pas plus mal ; au contraire qui ſe voyent riches & opulens, qui coulent tranquillement leur vie dans l'abondance & dans les

délices, croyent que Dieu ne prend pas garde à leurs forfaits, ou qu'il ne s'en met pas en peine ; mais c'eſt qu'il attend à les punir, pour les convertir eux-mêmes, ou pour la converſion des autres.



****

FABLE XXXV.

De la folle entreprise des Chiens.

UNe troupe de Chiens se promenant sur le rivage, apperçurent dans la mer des peaux qui flottoient. Ils résolurent entr'eux, pour avoir ces peaux, de boire toute l'eau de la mer; mais ils creverent tous à force de boire, avant que d'exécuter leur dessein.

SENS MORAL.

LEs entreprises mal concertées ne peuvent réussir, & l'on se trouve toujours mal de suivre les mouvemens d'une aveugle cupidité. Cette Fable attaque les avares, qui se font souvent de mauvaises affaires pour contenter leur avarice. Comme leur passion les aveugle le plus souvent, ils ne raisonnent pas assez, pour prévoir la

suite fâcheuse des entreprises où ils s'engagent.

FABLE XXXVI.

D'un Berger & d'un Cuisinier.

UN Berger & un Cuisinier faisoient voyage de compagnie. Ils trouverent par hasard sur leur chemin une Brebis fort grasse, qui s'étoit égarée du troupeau. Ils se jetterent tous deux dessus à qui l'auroit; les bêtes parloient le langage des hommes en ce temps-là. La Brebis leur demanda de quelle profession ils étoient l'un & l'autre, & pour quel sujet ils prétendoient tous deux l'emmener. Après qu'ils se furent expliqués sur le métier qu'ils faisoient, la Brebis se tourna du côté du Berger, & se livra à lui de bon cœur. Elle dit au Cuisinier que son métier étoit d'égorger les

Brebis, & celui du Berger de les conſerver, & que par conſéquent il ne devoit pas s'étonner du choix qu'elle faiſoit.

SENS MORAL.

AUtant qu'on le peut, il faut s'éloigner des méchans, & s'approcher des gens de bien. L'habitude que les premiers ont à faire du mal, fait que l'on ſe repent tôt ou tard de les pratiquer, au lieu que l'on peut tirer de grands avantages du penchant que les autres ont à faire du bien. Eſope feint que la Brebis s'informa ſoigneuſement de quelle profeſſion étoient ceux qui la vouloient avoir, avant que de ſe déterminer ſur ſon choix. Cette leçon eſt très-importante pour nous apprendre à bien examiner les mœurs & le caractere des perſonnes avec leſquelles nous voulons vivre. Si nous remarquons qu'ils ſoient vicieux & enclins à mal faire, il faut rompre ſur le champ, quelqu'agrément que l'on eſpere trouver dans leur commerce, dont on a tôt ou tard aſſez d'occaſions de ſe repentir. Si la ſociété des gens de bien n'eſt pas ſi agréable, elle fait

au moins plus d'honneur. La maxime de celui qui disoit qu'il aimoit mieux se réjouir avec des fripons, que de s'ennuier avec des gens de bien, n'est pas sainte.



FABLE XXXVII.

La Cicogne, les Rats & les Grenouilles.

LA Cicogne preſſée de la faim, ne ſachant de quelle ruſe ſe ſervir pour attraper les Grenouilles qui s'enfonçoient dans leurs marais, ni les Rats qui ſe cachoient dans leurs trous, alla ſur le bord d'un étang, & dit aux Grenouilles que les Rats témoignoient par-tout un fort grand mépris pour elles, & qu'ils ſe vantoient publiquement qu'un Rat pouvoit battre trois Grenouilles. Elles ſe tinrent très-offenſées de ce mauvais diſcours, & proteſterent qu'elles ne refuſeroient point de ſe battre contre les Rats en pleine campagne. La Cicogne incontinent alla au quartier des Rats, & leur fit entendre qu'elles

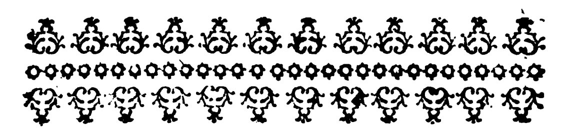
les méprisoient, & disoient qu'une seule Grenouille suffisoit pour mettre en fuite une grande troupe de Rats. Ce discours les aigrit étrangement. Ils dirent qu'ils défioient les Grenouilles au combat. On choisit pour champ de bataille une grande plaine également éloignée des marais des Grenouilles & des cavernes des Rats. Les combattans s'y rendirent en foule. La Cicogne les voyant à sa discrétion, se mit à les tuer les uns après les autres. Ceux des Rats & des Grenouilles qui échapperent, connurent alors qu'ils avoient été pris pour dupes, sans pouvoir se garantir du bec de la Cicogne.

SENS MORAL.

Il ne faut point ajouter foi aux rapports de ses ennemis ; car quelque beau semblant qu'ils fassent, ils ne songent qu'à nuire & à exciter des divisions pour profiter des conjonctures. La sottise des Rats & des Grenouilles qui s'animerent, à ce que dit

Esope, les uns contre les autres, est une leçon pour nous apprendre à nous garantir des saillies de la colere, puisque cette passion empêche qu'on ne raisonne & qu'on ne prévoye les suites d'une dangereuse affaire où l'on s'embarque, par les artifices des personnes intéressées qui travaillent sous-main à la ruine des deux partis, pour s'enrichir de leurs dépouilles. Il ne faut donc pas, sur delégers soupçons, prendre feu contre des personnes que l'on tâche par de mauvais discours à rendre suspectes. Il faut au moins, avant que d'éclater, se donner le temps de s'éclaircir.





LE COMBAT DES CHATS ET DES RATS.

PAR UN AUTEUR ANONYME.

ARGUMENT.

DANS le temps que Creillus, qui avoit établi le Siége de ſon Empire dans une vaſte & ſombre caverne, gouvernoit toute la nation des Rats, un Chat célebre rôdoit continuellement autour de cette caverne, pour épier tout ce qui s'y paſſoit, & pour examiner toutes les démarches de Creillus. Ce Roi jaloux de ſon autorité, & plein de zèle pour le repos de ſon peuple, ſouffrit impatiemment les aſſiduités du Chat, & les curieuſes obſervations qu'il faiſoit ſur les terres de ſon Empire. Il

fit part de ſon chagrin à l'un de ſes alliés & de ſes confidens, qui exerçoit la charge de Tyroclope, c'eſt-à-dire, larron de fromage. Il lui demanda conſeil ſur les meſures qu'il devoit prendre pour écarter ce Chat. Il fut réſolu dans le conſeil des Rats, qu'on leveroit une grande armée pour faire la guerre aux Chats. Ceux-ci remporterent d'abord quelques avantages ſur leurs ennemis. Le fils de Creillus fut vaincu, déchiré & dévoré par un Chat. Cette triſte nouvelle fut rapportée à ſa mere par un témoin oculaire. Ce malheur redoubla le courage des Rats. Après pluſieurs ſignalés combats, ſoutenus vigoureuſement de part & d'autre, lorſqu'ils étoient au plus fort de la mêlée, une poutre pourrie tomba du plancher & écraſa le Chat. Cet accident donna la victoire aux Rats.
Cette Fable eſt écrite en forme de Comédie, dont les principaux perſonnages ſont Creillus, Roi des

Rats ; Tyroclope, Chef du Conseil ; un Chœur de Servantes, un Héraut, une Concubine de Creillus, deux Ambaſſadeurs.

CREILLUS.

A quoi penſons-nous, généreux Citoyens, de demeurer ſi long-temps cachés dans nos cavernes ; & de paſſer une vie malheureuſe dans la crainte & dans la miſere ? A peine oſons-nous mettre le nez à la fenêtre ; mais toujours ſaiſis d'horreur, nous traînons une vie obſcure, toujours renfermés dans nos trous, comme ſi nous étions reſſerrés par une garde ennemie. La nuit nous paroît encore plus longue & plus affreuſe que le jour, & notre malheur égale celui de ces Peuples infortunés qui ſont privés de la lumiere pendant ſix mois continuels, & qui paſſent tout ce temps-là dans des ténébres affreuſes.

TYROCLOPE.

Si nous ſommes renfermés, au moins nous vivons dans nos cavernes

nes. Mais si nous nous mettons en campagne, comme vous dites, nous serons tout-à-coup exposés à une infinité de périls, & une prompte mort sera la récompense de notre témérité.

CREILLUS.

Pourquoi serons-nous exposés aux hasards & aux malheurs dont vous nous menacez ?

TYROCLOPE.

Nous deviendrons la proie d'un ravisseur avare & affamé.

CREILLUS.

Quel est le ravisseur ? Ne faites point de façon de me le dire ; car je ne devine pas aisément.

TYROCLOPE.

C'est celui que les hommes appellent un Chat, & qui rôde perpétuellement autour de nos demeures, pour examiner la conduite des Rats ; & de même que les Chiens sont les ennemis irréconciliables des Lièvres du Met, ce redoutable ennemi est toujours alerte pour nous surpren-

dre. Il jette ſur nous des regards terribles qui ſont des ſignes manifeſtes de ſes mauvaiſes intentions.

CREILLUS.

Je ne le ſais que trop combien vos conjectures ſont bien fondées. Ce cruel a dévoré autrefois à mes yeux ma chere fille Lychnoglyphe, que j'aimois plus que ma vie.

TYROCLOPE.

Il a fait le même traitement à mon aimable fille Corſocope & à mon fils Sitodarpe que j'aimois avec tant de tendreſſe, & qui venoit au ſecours de ſa ſœur.

CREILLUS.

Pourquoi demeurons-nous donc les bras croiſés comme des lâches, ſans nous mettre en devoir de venger la mort de nos chers enfans ?

TYROCLOPE.

Et que voulez-vous que nous faſſions ?

CREILLUS.

Il faut punir ce cruel Panſage comme il le mérite, & ſonger à ven-

ger ceux qu'il a fait périr.

TYROCLOPE.

Comment nous y prendrons-nous ? Dites-moi nettement toutes vos pensées sur cette affaire importante.

CREILLUS.

Il faut que nous l'attaquions brusquement, & sans lui donner le tems de se reconnoître.

TYROCLOPE.

Cette proposition me glace d'effroi. Je crains bien qu'il ne nous étrangle & qu'il ne nous dévore, & que notre perte ne redouble la joie du Chat, & n'ajoute un nouveau lustre à sa gloire.

CREILLUS.

Je crois que nous devons tout tenter pour venger les morts ; car vous savez que de grands personnages ont acquis une gloire immortelle, pour avoir vengé la mort de leurs amis, de leurs parens, de leurs enfans, de leurs freres.

TYROCLOPE.

Oui, je sais tout cela ; mais il est

bien douloureux d'être privé de la lumiere, pour être enſeveli ſous un tombeau ténébreux.

CREILLUS.

Mais doutez-vous que nous ne puiſſions abattre la puiſſance de cet ennemi redoutable, & le faire périr ſans reſſource ?

TYROCLOPE.

Dites-moi comment nous pourrons exécuter une ſi belle entrepriſe.

CREILLUS.

En l'attaquant & le pourſuivant à toute outrance, & à force ouverte.

TYROCLOPE.

Je crois qu'il ſeroit plus à propos d'avoir recours à la ruſe, & de le vaincre par ſurpriſe.

CREILLUS.

Mais par quel ſtratagême pourrons-nous le ſurprendre ?

TYROCLOPE.

S'il ſe défie que nous lui dreſſons quelque embuſcade, il nous tendra auſſi des piéges ; & ſi nous lui décla-

rons la guerre, il rassemblera un grand nombre de soldats. Nous ne pourrons soutenir ses efforts, & il remportera la victoire sur nous, après avoir mis toute notre armée en déroute.

CREILLUS.

Quand nous aurons mis sur pied autant que nous pouvons de soldats, il faudra encore grossir notre armée par des troupes auxiliaires, selon la coutume.

TYROCLOPE.

Ne vous souvenez-vous plus de l'attaque que nous fîmes contre l'armée des Chats & des Grenouilles avec de nombreuses troupes de nos alliés qui étoient venus à notre secours?

CREILLUS.

Je m'en souviens, & du malheureux succès de notre entreprise. Nos enfans, nos freres, nos amis, nos peres périrent dans cette guerre, & peu s'en fallut que nous n'y perdîmes la vie.

TYROCLOPE.

Je crains le même ſort, ſi nous recommençons la guerre.

CREILLUS.

N'appréhendez rien, les Dieux ſont pour nous, ils me l'ont fait connoître par les ſonges. Vous ſavez que j'ai quelque connoiſſance en cet art, & que je ſuis aſſez expert dans l'interprétation des ſonges.

TYROCLOPE.

Qu'eſt-ce que les Dieux vous ont donc révélé?

CREILLUS.

Lorſque je dormois, Jupiter m'eſt apparu; il m'a inſpiré une force extraordinaire, & m'a dit: Vous avez un courage invincible.

TYROCLOPE.

Dites-moi encore ſous quelle figure il vous a apparu?

CREILLUS.

Il reſſembloit à Tyrolichus, ce ſage vieillard.

TYROCLOPE.

Ne vous eſt-il point encore apparu dans un autre temps, ni dans un autre état ?

CREILLUS.

Il me sembloit que mes menaces le rendoient timide.

TYROCLOPE.

Quelles menaces avez-vous donc pu faire à cette Divinité qui habite dans les Cieux, & qui commande aux Dieux immortels ? L'avez-vous menacé d'attacher une grande chaîne au Ciel, pour en entraîner tous les Dieux à force de bras ?

CREILLUS.

Je lui fis mille fois l'année paſſée cette menace ; car en faiſant réflexion aux malheurs de ma vie, & de quelle maniere je languiſſois dans un trou ſombre & étroit, rempli d'affreuſes ténébres, je jurois, je peſtois, je me lamentois, je déchirois mon viſage, je dis mille injures au grand Dieu Jupiter, & j'ajoutai à mes gémiſſemens d'affreuſes me-

naces pleines d'indignation & de désespoir.

TYROCLOPE.

Dites-moi donc en quels termes ces menaces étoient conçues?

CREILLUS.

Que s'il ne me faisoit pas remporter de grandes victoires sur mes ennemis, s'il ne me rendoit pas invincible dans les combats, & s'il ne me faisoit pas couronner de lauriers, j'entrerois dans le réservoir où l'on garde les victimes, & les mangerois pour me nourrir.

TYROCLOPE.

Je me joindrai à vous avec ma femme & mes enfans; mais il me paroît que vous me racontez une fable.

CREILLUS.

Non, je vous le jure; mais j'ai voulu auparavant tenir un grand conseil de guerre, rassembler tous les Rats, & leur demander leur avis dans la conjoncture présente.

TYROCLOPE.

TYROCLOPE.

Ce n'eſt pas maintenant le temps; car il faut ſortir de nos trous, & tenir la campagne, pour nous délivrer de la contrainte où les Chats nous tiennent, & des allarmes continuelles qu'ils nous donnent. Il faut ranger tous les Rats ſous divers étendards, leur inſpirer du courage, & les exhorter à bien s'acquitter de leur devoir. Il faut diſtribuer les Emplois de l'Armée, des Chefs de Brigades, des Lieutenans, des Capitaines, des Généraux, & marcher en bon ordre contre nos ennemis.

CREILLUS.

J'approuve extrêmement votre avis; vous avez parlé avec beaucoup de ſageſſe & d'éloquence, & comme un vieillard d'une expérience conſommée. Faites partir un Héraut, pour convoquer l'Aſſemblée générale des Rats.

LE HÉRAUT.

Tous les Chefs des Rats ſont déja

raſſemblés, & tous diſpoſés à recevoir vos ordres.

CREILLUS.

Généreux Soldats, & mes chers Compagnons, il y a long-temps que nous gémiſſons ſous une honteuſe ſervitude, & que nous demeurons cachés honteuſement dans des trous, quoique nous ne manquions pas de courage. Nos prédéceſſeurs, comme s'ils euſſent été malades, languiſſans, & tout perclus de leurs membres, n'ont pas eu l'aſſurance de ſe mettre en campagne, & de paroître devant nos ennemis. Voici maintenant le temps de montrer de quoi nous ſommes capables, & de combattre courageuſement nos ennemis. Il me ſemble que je me deshonorerois, moi qui ſuis ſi généreux, & qui commande à tant de braves guerriers, qui marchent avec tant de pompe & tant de gloire; moi à qui l'on donne par tout tant d'applaudiſſemens; je me deshonorerois, dis-je, ſi je n'oſois ſortir de mon trou, ni

tenir la campagne devant mes ennemis. Vous qui êtes ſortis d'ancêtres ſi illuſtres, & qui ſe ſont ſignalés en tant d'occaſions, vous avez hérité de leur prudence & de leur courage. Acquittez-vous fidellement des emplois que l'on vous donnera, & n'apportez aucun retardement dans l'exécution de mes ordres. Partez, invincibles Rats; allez vous exercer dans de nouveaux genres de combats; réglez-vous ſur les grands exemples de valeur que je vous donnerai. Jamais je n'ai héſité un moment, pour me jetter à corps perdu dans les périls les plus grands. J'ai donné dès ma tendre jeuneſſe des marques d'une extrême valeur. Je mettois en déroute tous les ennemis qui ſe préſentoient devant moi. Les Ancêtres dont je tire mon origine, avoient un courage invincible. Vous ſavez quelle gloire ils ont acquiſe par leur intrépidité, & par la ſageſſe qu'ils ont fait paroître en tant d'occaſions; je veux parler des Cartodap-

tes, qui se sont rendus si célebres par leurs hauts faits. Je n'ai point dégénéré d'une origine si illustre; j'aurois eu honte de mener une vie oisive & obscure; j'ai marché dès mon enfance sur les pas des plus grands Hommes, & des plus fameux Guerriers. J'ai manié la lance & l'épée, ayant le bouclier sur le bras. J'ai appris à monter à cheval, à attaquer l'ennemi, à lui porter des coups sûrs & inévitables, à bander l'arc, à lancer le javelot, à faire toutes les fonctions militaires. J'ai conduit plusieurs armées en qualité de Général; j'ai asservi plusieurs Nations, par mon adresse & par mon courage, & je les ai rendues tributaires. On m'a enfin créé le Monarque des Rats, après que l'on a jugé que j'étois le plus considérable de toute la Nation; mais je reconnois maintenant que le rival de Jupiter & de Rhée est le plus misérable de tous. C'est un animal timide, misérable & méprisable. Préparez-vous, mes chers

Compagnons, à bien faire votre devoir, & à bien combattre. Témoignez en cette occasion votre force, votre adresse, votre courage; armez-vous à votre avantage; retournez promptement dans vos maisons pour faire tous les préparatifs nécessaires. J'espere que dès demain vous ferez paroître votre bravoure contre nos ennemis, puisque cela est nécessaire à la fin que nous nous proposons.

TYROCLOPE.

Puisque toute l'Assemblée s'est retirée chacun chez soi, pour prendre un peu de repos, je vais aussi de mon côté me mettre au lit pour dormir pendant quelque temps.

CREILLUS.

C'est bien avisé, il faut que je tâche d'en faire autant.

CHŒUR DE SERVANTES.

Ah quelle douleur! quelle infortune! Grands Dieux, que ce jour est infortuné! Le Roi a pris la dangereuse résolution de déclarer la guerre

aux Chats, & de paroître devant eux en pleine campagne. Il me semble que je le vois déja périr avec toute son armée, & abandonner la lumiere des Cieux. O grand Apollon, saint interpréte des choses futures, divin Phébus !

LOXIE.

Hélas, hélas, de quels malheurs sommes-nous menacés ? Quelles miseres, quelle source intarissable de larmes ! Hélas, hélas, quelles cruelles afflictions !

LES DEUX AMBASSADEURS.

Peut-être gagnera-t-il la bataille; mais vous nous racontez des choses nouvelles, inouies, incroyables. Que la volonté du grand Jupiter s'accomplisse.

TYROCLOPE.

Je vois le jour qui commence à paroître.

CREILLUS.

J'apperçois aussi de la lumiere.

TYROCLOPE.

Il est temps de renoncer au som-

meil, & de sortir du lit. Après que nous aurons immolé aux Dieux des Bœufs & des Moutons, allons nous mettre en campagne, & commençons généreusement à combattre: mais il faut avant toutes choses appaiser les Dieux, tâcher de nous les rendre propices, & de les mettre dans nos intérêts.

CREILLUS.

Quand le sacrifice sera achevé, invoquons Jupiter, Minerve, Mercure, Pan, Neptune, le chaste Loxie, Junon & Diane, qui se plaît sur les montagnes, Pluton, Latone & Proserpine, avec tous les autres Dieux.

LE CHŒUR.

Grands Dieux qui tenez votre Empire au dessus & au dessous de nous, vous qui êtes la source de tous les biens, soyez-nous propices, & faites-nous voir des effets de votre secours, dans la cruelle guerre que nous allons entreprendre contre une Nation cruelle.

L'ÉPOUSE DE CREILLUS.

Jupiter, ſecourez nos Chefs, afin qu'ils remportent la victoire avec mon Epoux & mon Fils.

LE CHŒUR.

C'eſt une choſe glorieuſe que de vaincre; mais je me ſens glacé d'effroi.

L'ÉPOUSE.

Je ſuis pénétrée de frayeur, & tout le corps me tremble.

LE CHŒUR.

Nos ennemis ſont forts & redoutables.

L'ÉPOUSE.

O Jupiter, faites que la guerre nous ſoit favorable.

LE CHŒUR.

On ne peut attendre que du bien de la part des Dieux.

L'ÉPOUSE.

Si l'armée des Rats met celle de nos ennemis en fuite, nous paſſerons le reſte de notre vie en repos & en ſûreté; nous ne ſerons plus dans la crainte & dans les allarmes.

LE CHŒUR.

Nous en viendrons à bout avec l'aſſiſtance des Dieux.

L'ÉPOUSE.

Mais ſi nos ennemis remportent l'avantage ſur nous, ſi nos ſoldats prennent la fuite, toutes nos affaires iront en décadence dès ce moment.

LE CHŒUR.

A Dieu ne plaiſe, qu'un auſſi grand malheur nous arrive.

L'ÉPOUSE.

Nous ſerions réduits à une honteuſe ſervitude.

LE CHŒUR.

Et nous deviendrions le partage de nos ennemis.

L'ÉPOUSE.

Et moi qui ſuis Reine maintenant, je ſerois eſclave avec tous mes enfans, que j'aime avec une extrême tendreſſe.

LE CHŒUR.

Non, grande Reine, vous ne tomberez point dans l'eſclavage.

ni vos enfans ; mais vous ferez tous dévorés par un ennemi cruel & sanguinaire.

L'ÉPOUSE.

Quoi ! je ferai privée de la clarté du jour, & je ferai réduite en poussiere sous un triste tombeau ?

LE CHŒUR.

Cessez de vous plaindre, & demeurez dans le silence ; je vois un objet bien digne de compassion. Il me semble que quelqu'un des nôtres s'échappe de la mêlée, qu'il est tout percé de coups, qu'on le poursuit à toute outrance, & qu'il perd la respiration.

LE COURIER.

Où est la Reine ? On lui apporte de fâcheuses nouvelles.

LE CHŒUR.

Vous la voyez devant vos yeux.

LE COURIER.

Reine infortunée, & trois fois malheureuse. Psicarpax est mort de ses blessures dans le combat.

LA REINE.

Ah mon Fils ! ah mon cher Fils ! l'appui de ma vieilleſſe eſt tombé. Ah mortelles douleurs, quelle perte, quel déſeſpoir ! Ah mon Fils ! ah mon Fils ! ah quelle affreuſe nouvelle ! Que deviendrai-je ? Où fuirai-je ? Où me cacherai-je ? Il faut que je périſſe, je ſens déja mes membres tremblans ſe diſſoudre. Hélas, hélas, mon cher Fils ! Ah quel douloureux ſpectacle !

LE CHŒUR.

Modérez vos douleurs, quoiqu'elles ſoient juſtes, & ceſſez de vous affliger comme vous faites.

L'ÉPOUSE.

Grand Dieu Jupiter, qui avez détruit la puiſſance & renverſé les Chariots des Titans.

LE CHŒUR.

Ah mere affligée, mere malheureuſe ! réſiſtez à cette douleur, dont le poids vous accable.

L'ÉPOUSE.

Ah mon Fils ! ah mon cher fils !

LE CHŒUR.

Une grande Reine doit ſoutenir ſes diſgraces, ſans s'en laiſſer abattre. Faites-vous inſtruire tranquillement de l'état & de la ſituation de vos troupes.

L'ÉPOUSE.

Je ne puis réſiſter à ma douleur, & je ſuccombe malgré moi ſous le poids de mon infortune.

LE CHŒUR.

De quoi vous ſervent toutes ces plaintes, dans l'accablement où vous êtes?

L'ÉPOUSE.

C'eſt un devoir que je rends aux manes de mon Fils, avant que j'expire.

LE CHŒUR.

Non, grande Reine, vous ne mourrez point. Ceſſez de vous troubler & de vous affliger.

L'ÉPOUSE.

Comment voulez-vous que je faſſe pour paroître inſenſible, & pour n'être pas pénétrée de douleur

dans un malheur de cette nature ?

LE CHŒUR.

Mais vos plaintes & vos gémissemens diminuent-ils votre douleur ? On ne peut retirer les morts du tombeauen s'affligeant.

L'ÉPOUSE.

Mais que voulez-vous que je fasse en cessant de gémir & de m'affliger ?

LE CHŒUR.

Il faut vous informer de l'état de nos troupes, & de quel côté penche la victoire.

L'ÉPOUSE.

Qui pourra nous en dire des nouvelles certaines ?

LE CHŒUR.

Voilà un Courier qui arrive du champ de bataille.

L'ÉPOUSE.

Où est-il ce Courier ?

LE CHŒUR.

Le voilà devant vos yeux.

L'ÉPOUSE.

Je n'en puis plus, la douleur m'arrache la vie.

LE CHŒUR.

Courier, dites promptement à la Reine ce que vous avez vu à l'armée, & quel succès nous pouvons espérer du combat, & de quelle maniere son fils a été tué.

LE COURIER.

Voulez-vous que je vous raconte par ordre toutes choses, ou que j'abrége ma narration ?

LE CHŒUR.

Dites-nous en détail tout ce qui est arrivé à nos troupes, depuis le commencement du combat jusqu'à cette heure.

LE COURIER.

Je vous dirai tout, donnez-moi votre attention. Si-tôt que l'on eut commencé le combat, le plus fort & le plus courageux de nos soldats, je veux dire Psicolide, en vint aux mains avec Pansage. Il fut vaincu, & tomba roide mort dans la mêlée. Ce fut un spectacle très-douloureux pour nous. L'armée crut être perdue, après la perte d'un Guerrier aussi fa-

meux. Un autre Capitaine nommé Colycoclope prit ſa place. Il eut le même ſort que le premier, & ne put en aucune façon réſiſter aux attaques de ſon ennemi, ni aux coups qu'il lui portoit. Pſicarpax voyant périr tant de braves gens, qui devenoient la proie de l'ennemi & de l'armée de Panſage, en fut tout tranſporté de douleur & de colere, par la chaleur du ſang qui bouillonnoit dans ſon cœur; & prenant une pertuiſane, il attaque Panſage, dans la réſolution de vaincre ou de mourir; mais Panſage le voyant venir dans une ſi bonne contenance, & ne pouvant parer les coups qu'il lui allongeoit avec ſa pertuiſane d'une maniere terrible, ſe jette ſur Pſicarpax à corps perdu, le ſerre & le déchire de ſes ongles, & le mange à la vue des deux armées.

LE CHŒUR.

Eh quoi, cette aventure ſe paſſa en la préſence de ſon cher Pere?

L'ÉPOUSE.

Cette circonſtance eſt encore ce qu'il y a de plus douloureux dans mon malheur.

LE COURIER.

Si-tôt que j'ai vu la fin de ce triſte combat, je ſuis venu en diligence vous en porter la nouvelle.

L'ÉPOUSE.

Je ſouhaiterois de tout mon cœur que vous n'euſſiez point quitté l'armée, j'ignorerois encore mon malheur, & je ne ſerois pas pénétrée comme je le ſuis de la douleur qui m'arrache la vie.

LE COURIER.

Il faut maintenant que je m'en retourne, & que je reprenne le chemin de l'armée.

L'ÉPOUSE.

Partez, & ne revenez plus nous apporter d'auſſi fâcheuſes nouvelles.

LE CHŒUR.

Que ce Meſſager de malheur périſſe plutôt.

L'ÉPOUSE.

L'ÉPOUSE.

Ce Courier nous a jetté dans une horrible consternation par son récit.

LE CHŒUR.

La fleur & l'élite de notre jeunesse a été moissonnée par le fer de nos ennemis. Il me semble que l'honneur & le devoir nous engagent à célébrer par des chants lugubres, la mort de ce grand Guerrier qui vient de perdre le jour.

L'ÉPOUSE.

Vous avez raison, il est juste de s'abandonner aux larmes après la perte de mon fils.

LE CHŒUR.

C'est à la Reine à commencer un exercice si pieux & si douloureux.

L'ÉPOUSE.

Hélas, hélas, mon fils! ah mon cher fils!

LE CHŒUR.

Ah infortuné Creillus, que deviendrez-vous après un accident si funeste?

L'ÉPOUSE.

Hélas, hélas, mon fils! ah mon

cher fils ! en quelle région êtes-vous allé ?

LE CHŒUR.

Où vous a-t-on caché depuis que vous avez perdu la vie ?

L'ÉPOUSE.

Hélas, hélas ! qui peut nous avoir causé un malheur si terrible ?

LE CHŒUR.

Ah quel coup funeste ! ah quel accablement de miseres !

L'ÉPOUSE.

Hélas, hélas ! j'ai perdu la lumiere du jour.

LE CHŒUR.

Tout ce qui est dans la vie n'est que cendre & que poussiere. C'est une ombre qui passe, & qui s'évanouit dans un moment.

L'ÉPOUSE.

Hélas, hélas ! mon cher fils Psicarpax, vous m'avez devancé.

LE CHŒUR.

C'est assez vous affliger. Ne continuez pas à pleurer davantage ; j'apperçois un nouveau Courier qui

vient vers vous à grands pas.

L'ÉPOUSE.

Ah ! je tremble qu'il ne nous apporte encore quelque fâcheuse nouvelle.

LE CHŒUR.

Non, non, grande Reine, ne craignez rien.

L'ÉPOUSE.

Comment le savez-vous ?

LE CHŒUR.

Comment ? On voit la joie peinte sur son visage.

L'ÉPOUSE.

O Jupiter, daignez m'annoncer quelque bonne nouvelle !

LE COURIER.

Apprenez-moi où est la Reine.

LE CHŒUR.

Vous la voyez devant vous.

LE COURIER.

Vous devez essuyer vos pleurs, & cesser de vous affliger ; je vous apporte de grandes & heureuses nouvelles ; & je me flatte que vous me récompenserez richement de mes peines.

L'ÉPOUSE.

Hâtez-vous de me dire tout ce que vous ſavez, & ne vous moquez point de moi, en me racontant des fauſſetés.

LE COURIER.

Je ne vous dirai rien qu'après que vous m'aurez récompenſé de ma courſe, & de la bonne nouvelle que je vous apporte.

L'ÉPOUSE.

Je vous récompenſerai richement, quand vous m'aurez fait votre récit.

LE COURIER.

Le Chat, ce redoutable ennemi des Rats, eſt mort dans la mêlée.

L'ÉPOUSE.

Ah, ah, l'heureuſe nouvelle! Je triomphe, & je m'abandonne à la joie.

LE COURIER.

Cet heureux ſuccès vous doit faire oublier toutes vos diſgraces paſſées.

L'ÉPOUSE.

Je ne puis contenir la joie qui me transporte.

LE CHŒUR.

Il faut avant toutes choses vous faire instruire des circonstances de la bataille, & de quelle maniere est mort ce Chat, la terreur des Rats, & qui en a dévoré un si grand nombre.

L'ÉPOUSE.

Courier, apprenez-nous les circonstances de cette grande affaire, & de quelle maniere nous avons gagné la bataille ; les combats qui ont été rendus, & les pertes que nous y avons faites.

LE CHŒUR.

La joie s'est maintenant emparé de l'esprit de la Reine.

LE COURIER.

Je vais vous faire un fidelle récit de ce grand événement. Ecoutez-moi avec toute votre attention. Si-tôt que le signal eut été donné de ce sanglant combat, & que les troupes se furent mêlées de part & d'autre, avec un

désir égal de bien faire ; Psicolide, l'un des principaux de notre Nation, perdit la vie dès les premieres attaques. Colycoclope le suivit de bien près. Enfin le fils du Roi, mon bon Prince, perdit la vie en combattant auprès de son Pere, qui fut pénétré d'une douleur mortelle, voyant étendu sur la poussiere un fils qu'il aimoit si tendrement. Alors ce généreux Prince faisant avancer ses troupes avec un courage intrépide, donna ses ordres pour attaquer brusquement l'ennemi ; & sans lui donner le temps de se reconnoître, il se jetta lui-même dans la mêlée, pour encourager ses gens par sa présence. Le combat fut long & fort opiniâtre ; tous les soldats gardoient leur rang & le terrain, sans que l'on en vît aucun prendre la fuite. Alors pour terminer la bataille par une aventure surprenante, une solive mangée de vers & de pourriture, se détacha tout à coup du plancher, & tomba sur le plus cruel de nos ennemis ; elle lui

brisa les reins par sa chute, & l'écrasa sous sa pesanteur. Ce coup heureux pour la Nation des Rats, envoya dans les Enfers l'ame de Pansage. Cet implacable ennemi, qui avoit violé si souvent la foi des Traités, fut étendu tout de son long expirant, & nous lui vîmes rendre les derniers abois.

LE CHŒUR.

Que les Dieux vous comblent de joie & de leurs bénédictions. Heureux Courier, qu'ils prolongent le cours de votre vie pendant plusieurs siécles, pour vous récompenser de la bonne nouvelle que vous venez de nous annoncer, en nous apprenant la mort de ce furieux ennemi, qui avoit tant fait de ravage parmi la Nation des Rats, dont le sort sera maintenant plus doux & plus heureux. Cette guerre ne pouvoit être terminée d'une maniere plus heureuse. Elle a été commencée & achevée sous des auspices favorables; & nous voyons après tant de disgraces la fin de nos malheurs.

EXPLICATION LITTÉRALE
des noms propres qui sont employés dans ce Récit.

CREILLUS,	Roi des Rats. Ce nom est tiré du cri que font les Rats.
TYROCLOPE,	larron de fromage.
LYXNOGLYFE,	qui fouille dans les Lampes.
CORDOCAPE,	qui coupe les cordes.
CITODARPE,	qui mange le fromage.
PANFAGE,	qui mange tout. C'est l'épithete du Chat.
TYROLEIQUE,	qui léche le fromage.
CARTODAPTE,	qui dévore les Cartes.
PSIROTEIQUE,	qui léche les miettes.
COLYCOCLOPE,	qui fouille dans les Coffres.
PSICARPAX,	qui emporte les miettes.

LE

LE COMBAT DES RATS ET DES GRENOUILLES.

J'Invoque tous les chœurs des Muſes, & je les conjure de deſcendre de l'Hélicon, pour venir animer mon eſprit & mes Vers, dans le deſſein que j'ai de chanter la plus affreuſe guerre que le Dieu Mars ait jamais excitée. Je veux apprendre à l'Univers de quelle maniere les Rats ont renouvelé les guerres des fameux Titans, & avec quel courage les Grenouilles intrépides ont réſiſté aux efforts de leurs ennemis. Voici quel a été le ſujet & l'origine de cette guerre terrible. Un Rat preſſé de la ſoif, & fuyant de toute ſa force un Chat qui le preſſoit vivement, s'approcha d'un Lac pour ſe déſaltérer, & pour ſe rafraîchir. Une Grenouille obligeante, nom-

mée Lieunocharis, l'apperçut, & lui parla en ces termes : Qui que vous ſoyez, aimable Etranger, lui dit-elle, & quels que ſoient les parens dont vous tenez le jour, je vous conjure de me dire avec ſincérité & ſans détour, le ſujet qui vous amene ſur ces bords. Si vous faites cas de mon amitié, & ſi vous voulez répondre aux empreſſemens que j'ai pour vous, je vous conduirai dans ma demeure, je vous comblerai de préſens, & je vous rendrai avec une joie extrême tous les devoirs de l'hoſpitalité. Je ſuis le Roi Phyſignatus, Chef & Prince des Grenouilles de pere en fils ; on m'honore & l'on me révere dans toute l'étendue de ce Lac. Pelée, mon pere, m'a engendré autrefois d'Hydroméduſe, ſur les rivages du célébre Eridan. Votre phyſionomie & votre bonne mine me font juger que votre origine eſt royale, que vous avez un courage martial, & que vous vous êtes ſignalé dans les combats. Dites-moi,

je vous prie, en peu de mots, de qui vous tenez le jour, quel eſt votre nom & votre Pays, & celui de vos Ancêtres. Je m'étonne, répondit le Rat à la Grenouille, que vous ayez vécu juſqu'à maintenant ſans ſavoir mon nom, puiſque les Dieux & les Hommes le connoiſſent, & qu'il eſt célebre parmi les Habitans de la terre, de l'eau & de l'air. Puiſque vous voulez le ſavoir, je m'appelle Pſicarpax, fils du magnanime Troxarte. Ma mere s'appeloit Lycomyle, fille du Roi Pternotrocte. Elle me mit au monde dans le bucher d'un grand Prince, où elle me nourrit, pendant ma premiere enfance, de confitures, de figues, de noix, d'amandes, de ſucre & des mets les plus délicats. Mais comment pourrons-nous contracter enſemble une amitié qui ſoit durable, puiſque nos tempéramens, nos mœurs, & nos manieres d'agir ſont ſi différentes? Vous vivez ſous les eaux; pour moi je demeure parmi

les hommes, & je me nourris comme eux, de tout ce qu'il y a de plus délicat. Je mange du meilleur pain, le mieux cuit, & le mieux boulangé que l'on puiſſe trouver. Les gâteaux, les tartes, les tourtes, ſont mes mets ordinaires, auſſi-bien que les foies gras. Les confitures, les melons, les biſcuits, les fromages, ſont ſervis en abondance à ma table. Enfin les plus excellens ragoûts dont les Dieux & les hommes ſe ſervent, ſemblent n'avoir été inventés que pour moi; & je ſuis toujours des premiers en tête; de ſorte qu'ils ne mangent que mes reſtes. Qui que ce ſoit ne me ſurpaſſe en bravoure, ni en courage. On ne m'a jamais vu trembler, ni reculer à l'approche du péril; je me ſuis toujours jetté dans la mêlée parmi les plus fiers combatans. Jamais homme ne m'a fait peur, quelque monſtrueuſe que fût ſa taille; je me ſuis jetté hardiment dans ſon lit, & je lui ai mordu le bout du doigt avec un courage in-

trépide; je lui ai pris le pied, ſans qu'il ſe ſoit réveillé pour cela. Mais après tout, il y a deux choſes que je redoute extrêmement, & qui ſont en effet très-contraires au bonheur de ma vie, l'Epervier & le Chat, qui me font de tout temps une guerre cruelle. Je crains encore les Souricieres, qui ont cauſé la mort à une infinité de Rats. Mes ennemis les plus redoutables, ce ſont des Chats d'une certaine eſpéce qui entrent habilement dans les trous, & qui furetent de tous côtés. Vous autres Grenouilles, vous vous nourriſſez de raves, de choux, de citrouilles, d'oignons, de poireaux, dont les bords de vos Lacs ſont tout remplis. Voilà vos mets ordinaires; mais pour moi je ne tâte point à tout cela. Physignatus regardant le Rat avec un ſouris moqueur: Etranger, lui dit-il, à ce que je vois, tu fais conſiſter ton principal bonheur dans la mangeaille, & dans tout ce qui peut contenter le ventre; mais notre ſort eſt

bien plus heureux ; car nous participons aux avantages des deux Elémens ; l'eau & la terre nous fournissent tour à tour de quoi nous contenter. Le fils de Saturne a accordé, par un privilége spécial, aux Grenouilles, la faculté de nager dans l'eau comme les Poissons ; de s'élever dans l'air comme les Oiseaux ; de ramper sur la terre comme les Reptiles & comme les autres animaux. Mais si vous voulez connoître par vous-même, & voir de vos yeux, le bonheur dont les Grenouilles jouissent, il n'y a rien de plus facile ; je vous porterai sur mes épaules, & je vous ferai traverser ce Lac. Attachez-vous à moi fortement, de peur que vous ne tombiez, & que les eaux ne vous suffoquent ; cette voiture sera fort commode pour vous transporter dans mon Palais. Après que la Grenouille eut parlé de la sorte, elle présenta le dos au Rat, qui accepta ce parti, & qui monta de bonne grace, & avec beaucoup

de légereté ſur le dos de la Grenouille, dont il embraſſoit le cou avec les deux pattes de devant, & le tenoit fort ſerré. La vue de tant d'objets divers, des ports & des rivages inconnus au Rat juſqu'alors, lui cauſoit un plaiſir extrême. Il étoit porté doucement & à l'aiſe ſur le dos de Phyſignatus, qui nageoit d'un mouvement modéré, pour donner le loiſir à l'Etranger de contempler tant de merveilles; mais le Rat s'appercevant qu'il commençoit déja à enfoncer dans l'eau, ſe mit à pleurer amerement, & à ſe repentir de ſa folle curioſité. Il s'arrachoit de déſeſpoir les cheveux & la barbe; il ſerroit avec ſes jambes le ventre de la Grenouille, le plus fortement qu'il pouvoit. La nouveauté des objets le faiſoit trembler, & lui abattoit le cœur; il regardoit triſtement du côté du rivage, & ſouhaitoit de pouvoir aborder en quelque endroit commode. Le froid qui ſouffloit le faiſoit beaucoup ſouffrir, & il ſe ſer-

voit de sa queue comme d'une rame. Il adressoit de ferventes prieres aux Dieux, pour les conjurer de le retirer du péril où il étoit, & de le faire aborder en quelque endroit du rivage. Mais voyant enfin qu'il alloit au fond de l'eau, il poussoit des cris douloureux, faisant mille imprécations contre la Nation des Grenouilles, & parla au Maître des Dieux en ces termes : Ce n'étoit pas ainsi, ô grand Jupiter, que vous en usâtes, lorsque vous étant caché sous la figure d'un Taureau, vous portâtes sur votre dos la belle Europe, pour lui faire traverser un bras de mer, & la conduire en Crête. Tandis que le Rat se lamentoit de la sorte, une Hydre épouvantable vint à paroître tout à coup au milieu des flots. Elle avoit toute la tête élevée au dessus de l'eau. A ce terrible spectacle, Physignatus fit le plongeon, & se cacha promptement sous l'eau, sans faire attention qu'elle laissoit le Rat à la merci des flots,

dans un péril inévitable de se noyer. La Grenouille saisie de peur, s'enfonça jusqu'au fond du Lac, pour éviter la gueule de l'Hydre, & pour se garantir de la mort dont elle étoit menacée. Le Rat abandonné à lui-même, demeura quelque temps couché sur le dos, & se débattant sur la surface de l'eau, se roidissant les jambes, & poussant des cris funebres. Il enfonçoit sous l'eau, & reparoissoit tout à coup. Mais tous les efforts qu'il fit & toutes les secousses qu'il se donna, ne purent le garantir de la mort. Ses poils imbibés d'eau, rendoient son corps plus pesant. Enfin se voyant prêt à être suffoqué, il ramassa ce qui lui restoit de force, & fit cette imprécation avant que de rendre le dernier soupir: Méchant Physignatus, tu ne déroberas point à la connoissance des Dieux une si noire perfidie, & ils en prendront une vengeance exemplaire, pour épouvanter tous les traîtres. Tu m'as amené au mi-

lieu du Lac, pour me noyer par une trahiſon infâme; tu n'aurois pu me vaincre ſur terre, ni à la courſe, ni à la lutte, ni aux autres exercices du corps; mais tu as eu recours à l'artifice pour me tromper, & pour me faire périr miſérablement dans les eaux de ce Lac; mais Dieu a un œil vengeur, toujours ouvert ſur les traîtres pour les punir de leurs perfidies. Tu n'échapperas pas à ſa juſte colere; je vois déja une armée de Rats, toute prête à fondre ſur les Grenouilles, dont ils feront un carnage horrible, pour tirer vengeance de ma mort. Le Rat après avoir parlé de la ſorte, rendit le dernier ſoupir. Licopinax, qui ſe promenoit par haſard ſur le rivage, fut témoin oculaire de la funeſte aventure du Rat. Il jetta de hauts cris à ce ſpectacle, & vint en hâte faire à tous les Rats le récit de cette tragique hiſtoire. Quand ils eurent appris la mort de leur confrere, la colere s'empara de tous les eſprits; ils

envoyerent ſur le champ des Hérauts de tous côtés, pour indiquer une Aſſemblée générale de la Nation, dans le Palais de Troxarte, pere de l'infortuné Pſicarpax, dont le cadavre ſe voyoit encore étendu ſur les eaux dormantes du Lac, ſans qu'ils euſſent la conſolation de le voir approcher du rivage, pour lui rendre les honneurs funebres. Dès le point du jour, toute la Nation vint en foule au lieu qu'on leur avoit indiqué. Troxarte, pénétré de douleur, pour l'aventure de ſon fils, ſe leva au milieu de l'Aſſemblée, & leur parla en ces termes: Mes chers amis, quoique je ſois le ſeul qui ait été offenſé par les Grenouilles, cependant cet outrage regarde toute la Nation qui ſe trouve offenſée dans la perſonne de ſon Prince. Il eſt vrai que je ſuis le plus infortuné de tous les peres, puiſque j'ai vu mourir de mort tragique trois de mes enfans. Un Chat malicieux, & mon ennemi déclaré, ayant ſurpris

le premier au dépourvu, le dévora sans miséricorde. Des hommes cruels m'ont ravi l'autre, l'ayant attrapé dans une souriciere; détestable invention de l'Enfer, & que l'on a trouvée pour exterminer toute la Nation des Rats. Le méchant Phisignatus a fait périr le troisiéme, que sa mere & moi chérissions par dessus tous les autres. Il l'a conduit au milieu du Lac, pour le faire périr par une noire trahison. Il faut que nous tirions une vengeance éclatante de cet outrage. Courons aux armes, & attaquons vigoureusement les Grenouilles de tous côtés. La harangue de Troxarte inspira dans l'ame de tous les Rats le désir de la guerre. Le Dieu Mars, qui préside aux combats, leur apprit de quelle maniere ils devoient s'armer, pour se rendre plus formidables à leurs ennemis. Ils se firent des cuissarts de cottes de femmes, qu'ils fendirent habilement par la moitié. Ils écorcherent un Chat, & se firent

des cuiraſſes de ſa peau, qu'ils préparerent pendant toute la nuit. Ils ſe ſervirent de cornes de lanternes, pour faire leurs boucliers, & ſe couvrirent la tête de coquilles de noix, en guiſe de caſques. Ils trouverent dans les débris d'une vieille ratiere, de quoi ſe faire des lances, qu'ils aiguiſerent le mieux qu'ils purent. Les Grenouilles ayant appris par la Renommée, que les Rats prenoient les armes, ſortirent de leurs Marais en diligence, & s'aſſemblerent pour tenir un grand conſeil de guerre. Tandis qu'elles raiſonnoient entr'elles, & qu'elles examinoient les ſujets que les Rats pouvoient avoir de ſe plaindre, & ce qui avoit pu cauſer ce déſordre & ce tumulte, elles apperçurent un Héraut qui venoit vers elles, en habit de cérémonie, & qui portoit un Sceptre à la main. C'étoit le célebre Embaſichytros, fils du magnanime Tyroglyphe. Lorſqu'il ſe fut approché de l'Aſſemblée, il leur fit ſavoir le ſu-

jet de son voyage, & leur déclara la guerre de la part de ses Maîtres, en ces termes : Mesdames les Grenouilles, les Rats ne veulent point vous surprendre au dépourvu ; ils vous mandent qu'ils ont pris les armes pour venir vous attaquer, & que de votre côté vous n'avez qu'à vous préparer à soutenir la guerre qu'ils viennent vous faire en bon ordre, pour tirer raison de l'outrage que toute la Nation a reçu dans la personne de Psicarpax, dont vous voyez le corps étendu sans vie, & flottant au gré des eaux. Votre Roi Physignatus est coupable de cet attentat. Préparez-vous à le bien défendre, & que toutes les Grenouilles qui se piquent d'avoir du courage, se tiennent prêtes pour la bataille. Après que le Héraut eut fait sa harangue, il prit congé de la compagnie. Ce discours jetta l'étonnement dans l'ame des Grenouilles les plus fieres & les plus hardies. Alors Physignatus se leva au milieu de l'As-

ſemblée, & dit avec une aſſurance pleine de majeſté : Mes amis, je ne ſuis nullement coupable de la mort du Rat ; je ne l'ai point noyé, je ne l'ai pas même vu mourir. En jouant ſur les bords du Lac, il eſt tombé dedans, pour avoir voulu imiter l'adreſſe & l'habileté que les Grenouilles font voir en nageant. Ce ſont des impoſteurs qui m'accuſent méchamment, & qui me chargent d'un crime que je n'ai pas commis ; mais prenons maintenant une bonne réſolution, & de juſtes meſures pour accabler nos Ennemis qui nous déclarent la guerre ſans ſujet. Armons-nous ſans différer davantage, & préſentons-nous en bon ordre ſur les bords de nos Lacs, témoignant par une contenance aſſurée, que nous ne craignons point des perfides qui nous font une guerre injuſte. Portons-nous dans les endroits dont la pente eſt plus roide ; & quand les Rats viendront nous attaquer, nous les entraînerons dans le Lac avec

leurs armes. Comme ils ne savent point nager, ils seront bientôt étouffés sous les eaux; & nous érigerons ici un Trophée, après avoir remporté une victoire complette sur nos Ennemis. Après que le Roi eut encouragé ses Sujets par cette harangue pathétique, les Grenouilles s'armerent en diligence & témoignerent leur habileté, en choisissant des armes à leur avantage. Elles s'entourerent proprement les cuisses de grandes feuilles de mauves. De larges bettes leur servirent de cuirasses; leurs casques furent composés de feuilles de choux; elles se firent des lances de pointes de joncs bien aiguisées & fort longues; elles mirent sur leurs têtes des coques de limaçons pour leur servir de casques. Quand elles se virent si bien armées, elles se rangerent en bon ordre sur les bords du Lac, faisant bruire leurs armes avec toutes les marques d'un grand courage, & témoignant à leur mine qu'elles étoient dans

l'impatience

l'impatience de voir paroître l'Ennemi. Jupiter, du haut du Ciel, contemplant tous les préparatifs de cette ſanglante guerre, aſſembla tous les Dieux, pour leur faire obſerver la contenance de ces fameux guerriers, qui témoignoient de part & d'autre tant d'ardeur pour combattre. Les deux armées étoient nombreuſes, & toutes hériſſées de lances. On auroit cru en les voyant que c'étoient des armées de Géans & de Centaures. Jupiter en ſouriant demanda aux Dieux & aux Déeſſes, quel parti ils vouloient prendre dans cette querelle. Les uns ſe rangerent du côté des Rats, & les autres ſe déclarerent en faveur des Grenouilles. Alors ſe tournant vers Pallas, il lui tint ce langage : Ma fille, n'irez-vous point au ſecours des Rats ? Car on les voit courir à tous momens, & ſauter dans votre Temple à grandes troupes, attirés par l'odeur des parfums, & pour ſe nourrir des reſtes des Sacrifices. Pallas fit cette réponſe à Ju-

piter : Non, mon pere, on ne me verra point aller au secours des Rats, quelque besoin qu'ils ayent de mon assistance ; & quand ils seroient sur le point d'être accablés de leurs ennemis, ils m'ont trop fait de mal ; ils ont bu l'huile de mes Lampes ; ils ont défait toutes les Couronnes dont mes Statues étoient ornées. Le souvenir de ces affronts est vivement imprimé dans ma mémoire. Outre cela, ils ont rongé le Voile que j'avois tissu de mes propres mains avec une extrême délicatesse ; ils y ont fait des trous de tous côtés. Ces insolences m'ont mise en fureur contr'eux ; & je devrois bien me servir d'une si belle occasion pour tirer vengeance de tous les tours qu'ils m'ont joués. Cependant je ne veux point entrer dans les intérêts des Grenouilles ; car j'ai aussi de grandes plaintes à faire contr'elles. Il me souvient entr'autres, que revenant un jour de la guerre, & me trouvant fort fatiguée, elles ne me permirent

jamais de dormir, quoique j'en eusse un besoin extrême; elles firent tant de bruit, qu'il me fut impossible de fermer l'œil. Je demeurai de la sorte avec un grand mal de tête, jusqu'à ce que le Coq chanta. Mais ne nous soucions point de cette dispute, & ne prenons point de parti, ni pour les Rats, ni pour les Grenouilles. Ne nous mêlons point dans ce combat, de peur que nous n'y recevions quelque dangereuse blessure; mais donnons-nous le plaisir de cette guerre, sans nous exposer au péril, & attendons en repos du haut du Ciel l'événement du combat. Tous les Dieux approuverent le raisonnement de Pallas, & y donnerent les mains. Ils se rendirent tous dans le même lieu, pour être les spectateurs de cette grande querelle. Alors on vit paroître deux Hérauts qui venoient donner le signal du combat. Des Moucherons portant de longues trompettes, sonnoient d'une maniere terrible, & remplissoient de

leur bruit tous les lieux d'alentour. Jupiter lança son tonnerre pour animer les deux partis. Les Guerriers étoient déja rangés en ordre de bataille ; les deux armées s'avançoient, & se regardoient fierement. Les Rats plus ardens, commencerent l'attaque, & donnerent de furie sur les Grenouilles. Hypsiboas fut le premier qui se signala, & qui porta un rude coup de lance à Lichenor, qui étoit dans les premiers rangs. Ce coup dangereux lui perça le ventre, & lui traversa le foie de part en part ; il tomba étendu sur le carreau. Troglodyte, après lui, blessa rudement Pelion, & lui enfonça sa lance dans le cœur ; ce coup le priva de la vie, & lui arracha l'ame du corps. Senflée tua Embasichytre, d'un coup qui lui perça le cœur. Artofage blessa Polyfone au ventre ; il tomba sur la poussiere, & mourut peu de temps après. Linnocharis, ayant vu mourir Polyfone, lança sur Troglodyte une meule de

moulin, dont il fut écrasé. Lichenor, pour venger la mort de son compagnon, atteignit Linnocharis d'un coup de lance, qui lui traversa le foie. Crambosage épouvanté de cet accident, voulut se sauver, & tomba dans l'eau en fuyant. On voyoit déja les eaux du Lac toutes teintes du sang des Guerriers, qui se battoient à toute outrance, également animés au carnage de part & d'autre. Limonesius tua Tyroglyse sur le rivage. Ce triste spectacle jetta l'épouvante dans le cœur de Calaminthius; il sauta promptement dans le Lac pour se sauver, & jetta son bouclier. Hydrocharis tua le Roi Pternosage, l'ayant atteint d'une pierre à la gorge; sa cervelle lui sortoit par le nez, & son sang couloit de tous côtés. Licopinax tua le célebre Borboroceté, lui ayant porté un rude coup de lance qu'il ne put parer. Prassosage l'ayant vu tomber du coup, entraîna Crissodioĉte par le pied dans le Lac, &

l'étouffa ſous l'eau. Pſicarpax vint au ſecours de ſes compagnons, que l'on menoit rudement, & porta dans le ventre de Peluſius un coup qui pénétra juſqu'au foie; il tomba de ce coup, & en mourut ſur le champ. Pelobate, qui vit de ſes yeux cette aventure, prit de la boue à pleines mains, & la lui jetta au viſage; ſon front & ſes yeux en furent couverts, de ſorte qu'il en fut preſque aveuglé. Cet accident l'enflamma de colere; il prit à deux mains une groſſe pierre qu'il trouva au milieu du champ, il la lança à tour de bras contre Pelobate, & le frappa au genou; ſes jambes en furent fracaſſées, & il tomba du coup étendu ſur la pouſſiere. Craugaſide vengea la mort de ſon compagnon, & enfonça un jonc aigu dans le milieu du ventre de celui qui l'avoit tué, & lui fit ſortir les entrailles par cette large bleſſure, après qu'il en eut arraché ſa lance. Sitofage ſe retiroit doucement du combat le long des ri-

vages du Fleuve. Il étoit boiteux d'une blessure qu'il avoit reçue, & qui l'incommodoit extrêmement; il se retira dans une fosse, pour éviter la mort dont il se voyoit menacé. Dans ce moment Troxarte blessa Physignatus à l'extrémité du pied, lequel se voyant vivement poursuivi, sauta dans le Lac, & s'enfonça jusqu'au fond, pour se mettre à couvert de ceux qui le poursuivoient. Troxarte voyant que Physignatus palpitoit encore, voulut se jetter dessus pour achever de le tuer. Prassens lui porta un coup de lance, & le frappa d'un jonc aigu, sans pouvoir entamer son bouclier, où la pointe de sa lance demeura attachée. Il y avoit dans l'armée des Rats un jeune Rat d'une beauté extraordinaire, & qui se battoit avec un courage invincible. Il étoit fils du célebre Artépibule; on l'auroit pris pour le Dieu Mars au milieu du combat. Le fort aimé Darpar animoit tous les Rats par son exemple, & par son

courage; il se tenoit fierement à l'écart & dans un endroit éloigné de tous les autres sur le bord du Lac. Il se vantoit d'exterminer lui seul toute la Nation des Grenouilles; & il l'eût fait, si le pere des Dieux & des Hommes ne se fût opposé à son dessein. Il eut compassion des Grenouilles, & il ne voulut pas permettre qu'on les détruisît entierement; il prononça ces paroles en secouant sa tête majestueuse: Grands Dieux, voici sans doute une aventure bien extraordinaire, & une affaire d'une extrême conséquence. Je vois Meridarpax qui tonne & qui foudroye sur le bord du Lac, & qui menace d'exterminer toute la Nation des Grenouilles. Mais députons promptement la guerriere Pallas, & Mars avec elle, pour s'opposer à ses desseins, & pour l'obliger à se retirer du combat. Après que Jupiter eut achevé sa remontrance, Mars y répondit en ces termes: La puissance de Pallas, ô grand Jupiter,

ter, ni celle de Mars, ne pourront point ſauver les Grenouilles du malheur qui va les accabler; il faut que tous les Dieux s'en mêlent, & qu'ils ſe réuniſſent pour venir à leur ſecours. Servez-vous de ce foudre redoutable que vous employâtes pour terraſſer les Géans, & ſur-tout de celui dont vous armâtes votre bras pour tuer le terrible Encelade & les autres Géans monſtrueux de ſa ſuite. Tel fut le conſeil de Mars. Jupiter le trouva ſalutaire. Incontinent il lança un foudre enflammé; c'eſt le trait inévitable qui part de ſa main vengereſſe. Ce coup de foudre étonna & diſperſa tous les Rats & toutes les Grenouilles, qui chercherent d'abord des aſiles pour ſe cacher. Cependant la fureur des Rats ne fut pas entierement ralentie. Ils ne reſpiroient que vengeance & que maſſacre, & vouloient faire main-baſſe ſur la Nation des Grenouilles, ſans qu'il en reſtât une ſeule. Mais Jupiter du haut du Ciel les regarda

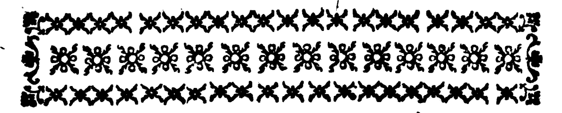
d'un œil de compaſſion, & ne voulut pas les abandonner à la fureur des Rats ; il leur envoya promptement des troupes auxiliaires, qui les ſauverent de la rage de leurs ennemis. Ces nouvelles troupes parurent tout à coup & à l'improviſte ; leurs armes étoient à l'épreuve ; les lances des Rats n'y pouvoient pénétrer, & ſe briſoient contre leurs dures écailles ; leur maniere de marcher à reculons mettoit les Rats en déſordre. Ces monſtrueux combatans avoient huit pieds, deux têtes, & pluſieurs bras. Ils rongeoient les queues des Rats ; ils leur coupoient les bras & les jambes avec leurs ongles tranchans. On les appelle Cancres. Leur figure inconnue aux Rats, jetta l'effroi dans leurs troupes, & les mit hors d'état de ſe défendre, & de ſoutenir les aſſauts de ces fiers combatans. Ils firent ſonner la retraite. Les deux armées ſe retirerent de part & d'autre. Le Soleil étoit déja couché ; de ſorte que

cette fameuſe guerre fut terminée dans l'eſpace d'un jour.

Explication littérale des noms propres qui ſont employés dans ce Poëme.

LIMNOCHARIS,	qui ſe plaît dans les Marais.
PHYSIGNATUS,	qui enfle les joues.
YDROMEDUSE,	Reine des Eaux.
PSICARPAX,	mangeur de miettes.
TROXARTE,	dévoreur de pain.
LICOMYLE,	léche-gâteau.
PTERNOTROCLE,	mangeur de jambon.
LICOPINAX,	léche-aſſiette.
TYROGLIFE,	fouille en fromage.
EMBASYXYTRE,	qui ſe gliſſe dans la marmite.
YPSIBOAS,	qui crie haut.
LICHINOR,	léche-queue.
TROGLODYTE,	qui entre dans les trous bourbeux.
SEUTLÉE,	couleur de poireau.
ARTÒFAGE,	mange-pain.
POLYFONE,	crieur.
CRAMBOFAGE,	mangeur de choux.
LIMUCSE,	qui ſe plaît dans les Marais.
PTERNOGLYFE,	qui fouille dans les jambons.

CALAMINTE,	couleur de Bouleau sauvage.
YDROCHARIS,	qui se plaît dans l'eau.
PTERNOFAGE,	mangeur de jambon.
BORROROCESE,	qui se couche dans la boue.
PRASSOFAGE,	mangeur de poireaux.
CNISLODIOCTE,	chercheur de nids.
PELESE,	bourbeux.
PELOBATE,	qui marche dans la boue.
CRAUGASIDE,	de figure de choux.
SITOFAGE,	mangeur de viandes.
PRASSÉE,	de couleur de choux.
ARTOPIBULE,	qui fait la guerre au pain.
MERIDARPAX,	mangeur de miettes.



CONTES D'ESOPE.

Cette narration est tirée d'un Dialogue de Platon, intitulé : Protagoras, *ou* les Sophistes.



Es Dieux ont été long-temps avant les hommes. Quand ils eurent résolu de les créer, ils firent plusieurs Animaux du mélange de la terre & du feu, & d'autres matieres qui participent aux qualités de ces deux Elémens. Quand ils furent prêts à les faire paroître, ils ordonnerent à Prométhée & à Epiméthée d'orner & d'embellir ces matieres, & de leur donner toutes les vertus & toutes les propriétés nécessaires. Alors Epiméthée pria Prométhée de lui laisser tout le soin de cet ouvrage, & de le regarder faire. Il partagea tellement les qualités entre les Animaux, qu'il donna aux uns de la force sans légéreté, aux autres de la légéreté dénuée

de force. Il donna à quelques-uns des armes pour se défendre. Il suppléa par la raison à la nudité des autres. Il donna des aîles aux plus petits, ou il les cacha sous la terre. Les grands se défendent par leur propre masse. C'est de la sorte que les qualités furent partagées pour la conservation de chaque espéce. Quand ce partage eut été achevé, & qu'il eut mis les Animaux en état de se défendre les uns des autres, il eut soin de les garantir contre les incommodités de l'air. Il couvrit les uns d'un poil épais; les autres d'une peau dure & capable de résister aux rigueurs du froid, ou à la violence du chaud, ou qui pût même leur servir de lit quand ils voudroient se coucher & prendre du repos. Il ajouta des ongles aux pieds des autres, ou des poils, ou une peau dure & séche. Il donna aussi des alimens divers aux différentes espéces d'Animaux; les uns se nourrissent des herbes que la terre produit; les autres de fruits d'arbres, ou de racines. Les uns ne font que peu de petits; les autres sont plus féconds, & en portent un plus grand nombre.

Epiméthée qui n'étoit pas doué d'une grande sagesse, ayant partagé toutes les qualités entre les Animaux dépourvus de raison, ne s'appercevoit pas qu'il n'avoit rien laissé pour l'homme, & qu'il de-

meuroit dans une grande disette. Tandis qu'il raisonnoit sur cela, ne sachant à quoi se déterminer, Prométhée survint, pour voir de quelle maniere il s'y étoit pris à faire le partage des différentes propriétés. Il vit que tous les Animaux étoient fort bien pourvus des qualités nécessaires, mais que les hommes étoient nuds, sans habits & sans défense.

Le jour fatal étoit déja arrivé où l'homme devoit paroître. Prométhée ne sachant que trouver pour la conservation du genre humain, s'avisa de dérober l'art ingénieux de Vulcain & de Minerve avec le feu, sans lequel l'autre eût été inutile, & il en fit présent aux hommes. Il leur manquoit encore la science civile, qui est entre les mains de Jupiter; mais l'entrée de son Palais étoit interdite à Prométhée, & sa garde le tenoit dans le respect. Il se glissa donc fortuitement dans le Laboratoire commun de Vulcain & de Minerve, où ces deux Divinités s'occupoient à leurs ouvrages, & leur déroba leur art, qu'il communiqua aux hommes; ce qui leur fournit abondamment de quoi vivre. Epiméthée accusa dans la suite Prométhée de larcin; mais l'homme devenu participant de la Divinité, fut le seul entre les Animaux qui connût les Dieux. Il leur bâtit des Temples & des Autels: il distingua chaque chose, & leur donna des noms

particuliers. Il fit des maiſons ſelon les régles de ſon art, des habits, des ſouliers, des lits, & trouva de quoi ſe nourrir par les fruits que produit la terre.

Dans ce premier état, les hommes vivoient confuſément & ſans demeure fixe; car il n'y avoit point encore de Villes alors. Les Animaux féroces les égorgeoient, parce qu'ils étoient plus foibles. Ils trouvoient à la vérité ſuffiſamment de quoi vivre par leur induſtrie; mais ils n'avoient aucune défenſe contre la férocité des bêtes: ils manquoient d'expérience & de la ſcience militaire. Cependant les hommes cherchoient les moyens de ſe conſerver. Ils réſolurent donc de bâtir des Villes; mais depuis qu'ils ſe furent raſſemblés, ils commencerent à ſe maltraiter les uns les autres, & à ſe faire tout le mal qu'ils purent. Ils ſe diſperſerent donc, & furent expoſés de nouveau à la fureur des bêtes féroces.

Jupiter craignant que le genre humain ne pérît entierement, envoya Mercure ſur la terre, qui y amena la Pudeur & la Juſtice, pour contenir les Habitans des Villes par les liens d'une union réciproque. Mercure voulut être inſtruit de quelle maniére il devoit diſperſer ces vertus aux hommes; car il doutoit s'il devoit les diſtribuer comme les autres talens ſont partagés. Celui qui ſait la médecine, par exem-

ple, peut être utile aux autres qui ignorent les régles de cet art. On en peut dire autant de ceux qui professent les autres sciences. Voulez-vous, demanda Mercure à Jupiter, que l'on partage de la sorte la Justice & la Pudeur entre les hommes; ou s'il vaut mieux les offrir à tous? Je veux, répondit Jupiter, qu'on les propose à tous les hommes, & qu'ils ayent la liberté de choisir; car les Villes ne pourroient subsister, s'il n'y avoit qu'un petit nombre d'habitans qui en fussent pourvus. Vous leur direz encore de ma part, que tous ceux qui seront trouvés sans pudeur & sans justice, on les massacrera comme autant de pestes de la République.



De l'origine de l'Amour.

A La naiſſance de Vénus, les Dieux firent un grand feſtin. La Pauvreté vint à la fin du repas, & s'arrêta à la porte. Le Dieu de l'Abondance, après s'être enivré de nectar (car l'uſage du vin n'étoit point encore trouvé alors) ſe retira dans les jardins de Jupiter, où il s'endormit. La Pauvreté l'ayant apperçu, voulut lui tendre des embuches pour avoir commerce avec lui. En effet elle s'en approcha, & devint groſſe de l'Amour, qui fut donné à Vénus pour être de ſa ſuite, parce qu'il avoit été conçu au jour que l'on célébroit la fête de ſa naiſſance; ou parce qu'il eſt fort touché de la beauté, & qu'il n'y a rien de plus beau que Vénus. La deſtinée de l'Amour iſſu de l'Abondance & de la Pauvreté, fut telle dès le commencement, qu'il ſe trouva dans une extrême diſette; car tant s'en faut qu'il ſoit délicat & tendre, comme pluſieurs ſe l'imaginent, qu'au contraire il eſt fort & robuſte, accoutumé à la fatigue, & marchant pieds nuds. Il n'a ni maiſon, ni retraite; il couche à terre, ſans lit & ſans couverture, expoſé à l'air, dans les grands chemins, ou bien aux portes des maiſons. Il tient de

ſa mere, & vit dans une perpétuelle indigence. Il participe auſſi aux qualités de ſon pere; il eſt courageux, hardi, fort; c'eſt un Chaſſeur merveilleux, qui attaque toujours les beaux, & qui a recours à mille artifices pour venir à bout de ſes deſſeins, & qui invente mille ſtratagêmes pour y réuſſir. On ne ſait s'il eſt Homme ou Dieu. On le voit dans un moment paſſer de l'abondance à la pauvreté, jouiſſant d'une ſanté parfaite, & devenir tout à coup foible & languiſſant, & reprendre de même ſa premiere force. Il diſſipe en un moment tout ce qu'il a acquis. L'Amour n'eſt pas long-temps ni pauvre ni riche, il varie entre la folie & la ſageſſe. Tous les Dieux immortels ſont ſages de leur nature; ainſi ils ne s'appliquent point à l'étude de la ſageſſe, parce que cet exercice leur ſeroit inutile. Ceux qui manquent de génie, ne s'appliquent point à acquérir la ſageſſe, & ne ſe ſoucient point de devenir ſages; car le plus grand de leurs malheurs eſt de croire qu'ils excellent en vertu, en prudence, & en mille autres bonnes qualités. Or ceux qui croyent ne manquer de rien, ne ſe mettent pas en peine d'acquérir les talens qui leur manquent en effet. Qui ſont donc ceux qui recherchent la ſageſſe, puiſque ceux qui manquent de génie, ou ceux qui l'ont excellent, négligent de l'acquérir? Ce ſont ceux qui tiennent le milieu entre ces deux

extrémités ; & c'eſt de ce nombre qu'eſt l'Amour. La ſageſſe eſt la plus belle & la plus excellente choſe du monde. Or la beauté eſt l'objet de l'Amour ; & par conſéquent c'eſt une ſuite néceſſaire que l'Amour aime la ſageſſe. Ainſi on peut dire qu'il tient du ſage & de l'hébêté ; ce qui doit être rapporté à ſon origine : car il eſt né d'un pere très-ſage & très-riche ; ſa mere au contraire n'a ni eſprit ni richeſſes : telle eſt la nature de l'Amour. C'eſt l'erreur ordinaire de ceux qui aiment, de ſe perſuader que l'Amour eſt une puiſſante Divinité, & que l'on en peut attendre toutes ſortes de biens & d'avantages. Ils confondent l'idée de l'Amour, & prennent ce qui eſt aimé pour ce qui aime ; car ce qui eſt aimable eſt en effet beau, agréable, parfait & capable de rendre heureux ; mais toutes ces qualités ne conviennent pas toujours à ce qui aime.



Les incommodités de l'Ecriture.

LEs Egyptiens consacrerent à l'un de leurs Dieux, nommé Theuto, l'Oiseau qui porte le nom d'Ibis. On dit que ce Dieu fut le premier qui inventa les Nombres, l'Arithmétique, la Géométrie, l'Astronomie, le jeu des Dames & des Dés, & les Lettres. En ce temps-là, Thamus étoit Roi de toute l'Egypte. Theuto le vint trouver dans la célebre Ville de Thèbes, qui reconnoissoit Ammon pour son Dieu. Il lui communiqua toutes les découvertes qu'il avoit faites, & lui persuada qu'il en falloit faire part aux Egyptiens. Le Roi lui demanda quelle utilité on pourroit retirer de chacune de ces sciences, & ce que l'on y devoit blâmer ou approuver, pour le rebuter ou pour le retenir. Theuto discourut long-temps sur toutes ces matieres, & en découvrit au Roi les avantages & les désavantages. Il faudroit employer un trop long discours pour les expliquer tous. Quand il vint à parler des Lettres, il dit au Roi que c'étoit le moyen le plus court pour rendre les Egyptiens savans, parce qu'elles aidoient la mémoire. Je crois, lui répartit le Roi, que tout le contraire arrivera, parce

que les Lettres empêcheront les méditations & les réflexions; & par conséquent ceux qui s'appliqueront à l'étude, oublieront plus aisément ce qu'ils auront appris, dans l'espérance de le relire, & de s'en ressouvenir par le moyen des caractères. Ce que vous avez trouvé est plutôt un remede pour la réminiscence, que pour la mémoire. Vos Disciples ne seront pas de véritables Savans; ils croiront seulement l'être devenus.



Exhortation pour animer les Hommes à la pratique de la Vertu.

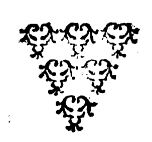
JUpiter, Neptune, Pluton, au rapport d'Homere, partagerent entr'eux l'Empire de leur pere. Sous le régne de Saturne, on fit une Loi qui dure encore, par laquelle il fut ordonné que tous les hommes qui auroient aimé la Justice & la Vertu pendant la vie, seroient conduits après leur mort dans des Isles fortunées, où ils couleroient une vie tranquille & délicieuse, sans souffrir aucun mal ni aucune incommodité; mais les méchans & les impies après leur mort, sont renfermés dans une prison affreuse, pour être châtiés de leurs crimes. Ils appellent cette prison l'Enfer. Voilà ce que des Juges ordonnoient des mortels, sous l'Empire de Saturne, le même jour qu'ils mouroient; mais ces jugemens étoient souvent faits au hasard & contre les régles de la Justice. C'est pourquoi Pluton & ceux qui étoient commis à la garde de ces Isles fortunées, allerent trouver Jupiter, pour lui demander des remedes contre ce désordre. J'y pourvoirai, leur répondit Jupiter, & j'empêcherai que cela n'arrive à l'avenir. Ce qui fait, ajouta-t-il, le désordre de ces Ju-

gemens, c'eſt qu'on juge les hommes tandis qu'ils ſont encore en vie, & que l'on veut connoître des crimes palliés. Souvent ceux qui ont les plus belles apparences du monde, ont le cœur corrompu & gâté. La nobleſſe de leur naiſſance, & les grands biens qu'ils poſſedent, leur donnent du luſtre; ils corrompent pluſieurs témoins qui en parlent comme s'ils étoient gens de bien, & comme s'il n'y avoit rien à leur reprocher. Les Juges éblouis de ces témoignages, décident en leur faveur, parce qu'ils s'arrêtent à l'écorce, & qu'ils ne pénetrent pas juſque dans leur intérieur. Il faut donc leur ôter la connoiſſance du jour de leur mort, qui leur eſt connu maintenant. J'ai déja donné ordre à Prométhée d'ôter ce preſſentiment aux hommes; on ne les jugera qu'après leur mort, & dépouillés de tout l'attirail & de tous les ornemens dont ils ſont revêtus étant en vie. De même le Juge ſera nud & trépaſſé. Ceux que l'on jugera ne ſeront point aſſiſtés de leurs amis; car ils laiſſeront tout ſur la terre; le jugement ſera juſte & équitable, & ſelon toutes les régles. J'avois réfléchi ſur cette matiere avant que vous m'en parlaſſiez; & j'ai établi pour Juges mes deux fils, Minos & Radamante, qui ſont tous deux Aſiatiques, avec Eaque qui eſt d'Europe. Ils auront donc l'inſpection ſur tous les morts, &

leur

leur Tribunal sera placé dans le lieu où les deux chemins se croisent, dont l'un conduit au séjour des bienheureux, & l'autre dans le Tartare. Radamante jugera les Asiatiques. Eaque & Minos jugeront les Européens. Cependant ils s'aideront réciproquement tous trois, afin que ce qui sera échappé à l'un, puisse être suppléé par les deux autres; & pour empêcher qu'ils ne puissent se tromper pour le chemin par lequel ils devroient faire passer les ames, elles seront séparées de leurs corps; & ainsi l'on connoîtra facilement leurs inclinations, & les mauvaises habitudes qu'elles auront contractées. Quand il faudra être présenté devant les Juges, les Asiatiques seront conduits au Tribunal de Radamante. Il contemplera avec soin ces ames, ne sachant de quelle maniere elles se seront comportées pendant la vie. Examinant les mœurs de quelque Roi de Perse, ou de quelque autre Prince, il connoîtra que leurs mœurs sont entierement corrompues, & que leurs ames se sont abandonnées à l'injustice, aux mensonges, à la turpitude, à l'intempérance & à toutes sortes de vices. Le Juge ayant connu tous ces désordres, condamnera à la prison cette ame malheureuse, pour y souffrir la honte & la peine qu'elle mérite. Si les blessures se peuvent encore guérir, les supplices lui serviront de remede; mais si son mal est désespéré, les

châtimens lui seront inutiles; mais ce triste spectacle sera un exemple pour les autres, & une instruction pour ceux qui seront conduits aux Enfers. Le Juge imprimera un signe à tous ceux qu'il jugera, pour faire connoître si son mal peut être guéri, ou s'il est désespéré. Tel sera le Jugement des méchans. On fera aussi comparoître les ames des hommes qui ont vécu dans la piété & dans la pratique de la vertu, & principalement de ceux qui ont aimé la sagesse; qui n'ont point eu d'attachement pour les choses frivoles, ni pour les vices. Le Juge les recevra avec un visage riant, & les fera conduire dans les Isles fortunées. Eaque observera cette méthode dans les Jugemens qu'il rendra. L'un & l'autre aura une verge à la main en jugeant. Minos aura l'inspection sur les Jugemens qui se rendront, & portera un Sceptre d'or, tel qu'Ulisse l'a vu, au rapport d'Homere, en jugeant les morts.



La Fable d'Isis & d'Osiris.

RHée avoit un commerce secret avec Saturne. Le Soleil l'ayant découvert, lui fit de sanglans reproches, & ne voulut point regarder l'enfant qu'elle avoit mis au monde. Mercure avoit aussi de l'amour pour cette Déesse. Jouant un jour aux Dames avec la Lune, il lui vola la soixante-dixiéme partie de chacun de ses jours, dont on fit cinq jours, que les Egyptiens appellent intercalaires, & qui furent ajoutés aux trois cens soixante jours de l'année. C'est pendant ces jours intercalaires qu'ils célébrent la naissance de leurs Dieux. Osiris naquit le premier jour, & incontinent on entendit une voix qui donnoit avis de la naissance d'un personnage fort illustre. Une certaine Pamyle, puisant de l'eau à Thèbes, dans le Temple de Jupiter, entendit une voix qui lui annonçoit qu'Osiris étoit né, & qu'il seroit un grand Roi. On dit que Saturne la chargea de l'éducation d'Osiris, & que l'on institua en son honneur les fêtes nommées Pamylies. Le second jour, Rhée enfanta Apollon. Thyphon naquit hors de terme le troisiéme jour; il vint au monde d'une maniere extraordinaire & violente. Isis prit naissance le quatriéme jour. Rhée accoucha

le cinquiéme jour de Nephte, qu'on appelle la Mort. Quelques-uns l'appellent Vénus, ou la Justice. Le Soleil fut le pere d'Osiris & d'Apollon; Mercure, d'Isis; Saturne, de Thyphon & de Nephte. C'est pourquoi les Egyptiens regardent le troisiéme jour intercalaire comme un jour funeste & malheureux. Les Rois ne rendent point la Justice en ce jour-là. On ne donne point de nourriture ou de médecine aux corps avant la nuit. Thyphon épousa Nephte. Osiris & Isis furent unis ensemble d'un amour secret. Osiris s'étant rendu maître du Royaume d'Egypte, retira les Egyptiens de la misere & de la barbarie où ils avoient toujours vécu. Il leur apprit à cultiver la terre, pour avoir du bled; il établit des Loix parmi eux, & le culte des Dieux immortels. Tout l'Univers s'y soumit en peu de temps. Par tous les lieux qu'il parcourut, il y fit aimer la douceur & l'humanité. Il ne dompta point les hommes par la violence, ni par la force des armes; il les adoucit par son éloquence & par les charmes de son discours, par des Vers, par la Musique. A cause de cela, les Grecs le confondent avec Bacchus. Pendant l'absence d'Osiris, l'attention, la vigilance, les soins de la chaste Isis, empêchoient Thyphon de ne rien entreprendre. Il prit la résolution de dresser des embuches à Osiris pour le surprendre, & pour le perdre à son

retour. Il s'associa soixante-douze conjurés, & fit entrer dans ce complot Aso, Reine d'Ethiopie, pour être la complice du crime qu'il méditoit. Après avoir pris exactement la mesure d'Osiris, il fit faire un coffre sur cette proportion, avec une industrie merveilleuse, & d'un travail très-exquis. Il commanda de porter ce coffre, enrichi de beaucoup d'ornemens, au milieu de la salle d'un festin où se devoit trouver Osiris. Tous les assistans regardoient cet ouvrage avec plaisir, & en admiroient l'invention. Alors Thyphon prenant un visage gai, promit de faire un présent de ce coffre à celui dont le corps seroit de la même mesure. Tous ceux qui étoient présens s'y mesurerent; mais la mesure ne se trouva juste pour personne. Enfin on y fit entrer Osiris. Incontinent tous les conjurés accoururent, ils fermerent le coffre avec des clous & des serrures, & le jetterent dans le Fleuve avec Osiris, qui fut porté à la mer par l'embouchure du Tanaïs. C'est pour cela que les Egyptiens ont encore maintenant en horreur cette embouchure. Ces choses se passerent le 16 des Calendes de Novembre, c'est-à-dire le 17e jour d'Octobre, lorsque le Soleil est dans le Signe du Scorpion, la 28e année du régne d'Osiris, quoique quelques-uns croyent que ce fut la vingt-huitiéme année de sa vie. Les Pans & les Satyres qui habi-

toient aux environs du chemin, furent les premiers inſtruits de cette aventure, & la divulguerent incontinent. On croit que c'eſt de là que les terreurs paniques tirent leur origine.

Iſis ayant appris ce malheur, coupa une partie de ſes cheveux, prit un habit de deuil; & ne ſachant quel parti prendre, ni où ſe réfugier, elle parcourut tout l'Univers, ne laiſſant paſſer perſonne ſans lui demander des nouvelles du coffre. Elle rencontra par haſard des enfans qui avoient vu ce coffre, & qui montrerent à Iſis l'embouchure du Fleuve où il avoit été jetté par les amis de Thyphon. Les Egyptiens ont cru à cauſe de cela, que les enfans avoient la vertu de deviner; & ils ſe ſervent de leurs voix pour tirer des augures, quand ils jouent dans les Temples, & qu'ils diſent par haſard quelque choſe. Iſis ayant découvert qu'Oſiris emporté d'un violent amour, avoit eu commerce avec ſa ſœur, qu'il prenoit pour Iſis, elle fit chercher avec ſoin l'enfant qu'il avoit eu de Nephte, & l'ayant trouvé par le ſignal de quelques chiens, elle eut ſoin de le faire nourrir. Il fut dans la ſuite le Compagnon & le Miniſtre d'Iſis. On le nomma Anubis, pour marquer qu'il étoit le gardien des Dieux, comme les chiens ſont les gardiens des hommes. Ce fut de lui qu'elle apprit que le coffre avoit

été poussé par la tempête sur le rivage des Bibliens, dans une Bouverie, où il étoit demeuré caché sous des herbes qui étoient crues en un moment. Le Roi du Pays le fit transporter dans une maison, où on le gardoit comme une colonne. Isis ayant appris toutes ces circonstances, alla au Pays des Bibliens. Elle se prosterna fondant en larmes sur le bord d'une fontaine, ne parlant à personne qu'aux Filles de la Reine. Elle les saluoit avec douceur & honnêteté. Elle accommodoit leurs cheveux, & répandoit sur elles une agréable odeur d'ambroisie qui leur parfumoit tout le corps. On la fit entrer dans le Palais, où elle fut reçue avec beaucoup d'agrément. On lui confia même le soin du Fils du Roi, en qualité de Gouvernante & de Nourrice. Ce Roi se nommoit Malcandre. Pour elle, elle se nomma Astarte, ou Saosis, ou Nemane, qui signifie en grec Athénaïs, & Minerve en latin. Elle nourrit l'enfant du Roi, non pas en lui donnant la mammelle comme les autres, mais en lui mettant le doigt dans la bouche. Elle se brûloit pendant la nuit ce qu'elle avoit de mortel dans le corps, & se changeoit en hirondelle, & volant autour du coffre, elle poussoit incessamment des sons lugubres. La Reine s'en apperçut; depuis ce temps-là la Divinité d'Isis fut reconnue.

Elle demanda au Roi le coffre, & l'obtint. Dans un moment elle arracha la bruyere où il étoit demeuré caché; & après avoir répandu des parfums dessus, elle l'enveloppa dans un linge qu'elle donna au Roi. Depuis ce temps-là, cet Arbuste est en honneur parmi les Bibliens, & on le conserve dans le Temple d'Isis. Elle poussa de si hauts cris, en recevant le coffre où le corps de son frere étoit enfermé, que le plus jeune des enfans du Roi, étourdi du bruit, en mourut. Elle fit mettre le coffre dans un Vaisseau avec l'aîné des enfans du Roi, & se mit à la voile sur le Fleuve nommé Lephedre. Le vent étoit violent. Isis pleine d'indignation, mit le Fleuve à sec; & s'étant retirée dans une solitude, elle ouvrit d'abord le coffre, & fondant en larmes, elle embrassa le corps de son frere & le baisa, tenant sa bouche collée contre la sienne. Le Fils du Roi, qui s'étoit approché par derriere, remarqua tout ce qu'elle avoit fait. Isis transportée de colere, jetta sur lui des regards si terribles, que l'enfant ne put les soutenir, & expira de frayeur. D'autres disent qu'il ne mourut pas sur le champ, mais qu'étant saisi de crainte, il se précipita dans la Mer. Il fut honoré comme un Dieu. Les Egyptiens lui donnerent le nom de Manéros, & chantoient pendant leurs Festins des

Vers

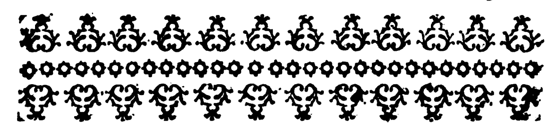
Vers à sa louange. Quelques-uns donnent à cet enfant le nom de Palestine ou de Péluse, & disent qu'il bâtit une ville. Les Egyptiens croyent que Manéros fut l'inventeur de la Musique; quoique d'autres assurent que ce mot ne signifie autre chose qu'un souhait de quelque bien, & qu'on l'employoit dans les festins & dans les jours de réjouissance. Les Egyptiens dans leurs acclamations répétent souvent le mot de Manéros. Ils ont accoutumé de mettre auprès de leurs tables, quand ils mangent, un squelette ou le simulacre d'un homme mort, ce qui ne se pratique point en mémoire d'Osiris, ni de sa mort tragique; mais ils le font pour s'encourager réciproquement à se réjouir & à jouir des biens de la vie, par la pensée que l'on en sera en peu de temps dépouillé par la mort, & réduit au même état que ce squelette. Isis alla dans la Ville de Bute, pour y chercher son fils Orus que l'on y élevoit; elle cacha le coffre dans un lieu retiré. Thyphon en chassant y vint par hazard, & l'apperçut au clair de la Lune. Il reconnut le corps d'Osiris, & le coupa en quatre parts, qu'il jetta de tous côtés. Ce crime fut rapporté à Isis. Elle monta sur un vaisseau de Papier, pour chercher par les marais les membres épars d'Osiris. C'est depuis ce temps-là qu'on dit que les Crocodiles ne font point de

mal à ceux qui navigent dans des vaisseaux faits de l'écorce de Papier, soit qu'ils les craignent ou qu'ils les respectent en l'honneur de la Déesse. C'est ce qui fait aussi que l'on voit plusieurs tombeaux d'Osiris dans l'Egypte ; parce qu'Isis en éleva de particuliers pour chaque membre de son époux, ou parce qu'elle fit faire beaucoup de simulacres qu'elle dispersa en plusieurs villes différentes, afin que chacune crût avoir reçu le corps d'Osiris, & afin qu'il fût honoré en plus d'endroits, & que son véritable tombeau pût se garantir de la violence de Thyphon, s'il venoit à vaincre Orus, désespérant dans cette multitude de tombeaux, de pouvoir reconnoître le véritable. Isis ne put trouver les parties d'Osiris qui servent à la génération, parce qu'on les avoit jettées dans le fleuve & que des poissons les avoient mangées ; mais Isis en fit faire la figure, que l'on respecte encore aujourd'hui parmi les Egyptiens qui ont institué des fêtes en leur honneur. Peu de temps après, Osiris vint des enfers trouver son fils Orus. Durant le séjour qu'il fit auprès de lui, il lui apprit l'art militaire. Il lui demanda un jour ce qu'il croyoit être de plus honnête & de plus généreux. Orus répondit que c'étoit de défendre ses parens contre la violence & les outrages de leurs ennemis, & de venger les injures

qu'ils en avoient reçues. Il lui demanda encore quel étoit l'animal le plus propre & le plus utile pour faire la guerre. Orus répondit que c'étoit le cheval. Osiris content de sa réponse, lui demanda pourquoi il n'avoit pas nommé le lion. J'avoue, lui répartit Orus, que le lion pourroit être d'un grand secours; mais le cheval peut être d'un bien plus grand service pour poursuivre l'ennemi qui pourroit s'enfuir après avoir été vaincu. Ces réponses firent beaucoup de plaisir à Osiris, voyant que son fils étoit en état de faire la guerre. Plusieurs de ceux qui abandonnoient le parti de Thyphon, venoient tous les jours se rendre à Orus. Sa concubine même s'y rendit aussi. Les soldats d'Orus la secoururent fort à propos, lorsqu'elle étoit poursuivie par un serpent qu'ils tuerent. La guerre fut déclarée; le combat fut sanglant & opiniâtre, & dura plusieurs jours. Orus remporta la victoire. Thyphon chargé de chaînes, fut conduit à Isis qui lui donna la vie & la liberté. Orus en fut tellement transporté de colere, qu'il tua sa mere & qu'il s'empara du Royaume. Mercure donna une tête de Vache à Isis. On raconte que Thyphon fit un procès à Osiris, lui reprochant qu'il n'étoit pas né d'un mariage légitime. Mercure plaida la cause d'Osiris, & l'emporta. Les Dieux prononcerent

qu'Osiris étoit légitime. Thyphon fut encore vaincu depuis dans deux grandes batailles. Isis après sa mort, conçut un fils du commerce d'Osiris, dont elle accoucha le septiéme mois. Cet enfant étoit foible & délicat, & manquoit de jambes. Il fut nommé Harpocrate.





FABLES POËTIQUES.

FABLE PREMIERE.

IXION.

Les Dieux pardonnent les péchés ; mais ils punissent sévérement une malice obstinée, l'impureté & l'ingratitude. Ils veulent que l'on ait de la reconnoissance pour les bienfaits.

ESCHYLE dit qu'Ixion fut fils d'Antion. Phérécide le croit fils de Pision ; quelques-uns de Mars ; d'autres de Phlégias. On raconte qu'étant transporté de fureur, il se précipita lui-même du haut d'un rocher. C'est ce que les Poëtes semblent insinuer, en feignant qu'il fut attaché à

une roue. Voici ce qu'en dit la Fable. Ixion épousa Dia, fille de Deïonnée. C'étoit une coutume établie parmi les anciens, que ceux qui vouloient épouser de jeunes filles, étoient obligés de gagner le pere & la mere, par des présens qu'ils leur apportoient après la promesse de mariage; comme on peut apprendre par ces paroles d'Homere : *le premier présent fut de cent Bœufs; il promit aussi mille Chevres & mille Brebis*. Selon cette coutume, Deïonnée vouloit que son gendre lui fît aussi des présens. Ixion se voyant pressé, fit faire une grande fosse qu'il couvrit, & fit allumer un feu dans la fosse. Après ces préparatifs, il pria son beau-pere à un festin. Le beau-pere ne se défioit point de la fourberie de son gendre, il y vint; il donna dans le piége, tomba dans la fosse, & se brûla. Les Dieux & les hommes eurent horreur de ce crime, & voulurent en punir l'auteur sévérement. Jupiter eut compassion de lui, & lui fit même l'honneur de l'admettre au Banquet des Dieux dans le Ciel. Mais Ixion oubliant ses premiers forfaits & la grace que Jupiter lui avoit accordée, ajouta de nouveaux crimes aux premiers. Il porta des yeux impudiques sur Junon, épouse de Jupiter; il eut l'audace de lui parler d'amour & de lui proposer un commerce criminel. Jupiter ayant connu son intention, forma d'une nuée un phan-

tôme qui représentoit Junon. Ixion l'embrassa. Un monstre horrible détesté des Dieux & des hommes, nommé Centaure, sortit de cet embrassement. Ce monstre se mêla avec les Cavales de Thessalie, & donna l'origine à cette étrange espéce d'animaux, nommés Hippocentaures. Jupiter après cela précipita Ixion dans les enfers, l'attacha à une roue qui tourne perpétuellement, & qui par son mouvement entraîne sans cesse Ixion, pour le punir de son attentat.



FABLE DEUXIÉME.

HERCULE.

La vertu est au-dessus de tous les accidens, & surmonte tous les obstacles.

ON dit qu'Hercule eut à combattre les Dieux mêmes; car étant allé à Delphes pour consulter l'Oracle, & voyant que le Devin refusoit de lui répondre, il s'abandonna à la colere, prit le Trépié sacré & l'emporta hors du Temple. Apollon, pour défendre ce qui lui appartenoit, se battit contre Hercule; mais sa vertu désarma la colere du Dieu qui promit de lui répondre, s'il vouloit remettre le Trépié sacré dans son Temple. Hercule blessa Junon & vainquit Neptune. Voici de quelle maniere on raconte cette Fable. Euryte, Roi d'Æchalie dans la Béotie, avoit promis sa fille Iole en mariage pour récompense à celui qui le vaincroit, lui ou ses fils, dans la science de tirer de l'arc, qu'Apollon même lui avoit apprise, & qui lui avoit donné un arc merveilleux; mais ayant été

vaincu par Hercule, il refusa de lui donner le prix dont ils étoient convenus. Hercule plein de dépit lui déclara la guerre. Il prit & ravagea l'Æchalie ; & après avoir tué Euryte, il emmena Iole pour lui servir d'esçlave. Il ne fut pas encore satisfait de cette vengeance ; il tua en trahison Iphitus, fils d'Euryte, après avoir violé les droits de l'hospitalité ; car il étoit venu chez Hercule chercher les Cavales qui s'étoient écartées de son Haras. Pour se laver du crime de cet assassinat, il alla à Pyle chez Nelée, & le pria de lui aider à expier ce meurtre ; mais Nelée intimidé par ses enfans, ne voulut point acquiescer à la demande d'Hercule, & l'obligea de se retirer. Il alla donc trouver Deiphobe, Roi d'Arcadie, & obtint de lui l'expiation de son crime ; mais se ressouvenant de l'injure que Pelée lui avoit faite en le chassant, il assiégea & prit Pile, il tua Nelée & ses onze fils : Nestor qui étoit le douziéme & le dernier de tous, étoit alors éloigné de sa patrie. Mais Neptune favorisoit Nelée ; Junon haïssoit Hercule ; ils engagerent dans leurs intérêts Pluton qu'Hercule avoit blessé, assiégé & vaincu dans son propre Palais. Il avoit même enlevé le Chien Cerbere, & vaincu la mort en Thessalie auprès du tombeau d'Alceste, qu'il lui arracha des mains pour la rendre au Roi Admete son époux.

FABLE TROISIÉME.

OTUS & EPHIALTE.

Les malheurs que l'orgueil & les grands crimes traînent après eux.

ON a cru qu'Otus & Ephialte étoient fils d'Aloé, quoique les Poëtes assurent que Neptune fut leur pere. Ils avoient le corps prodigieusement grand & des forces proportionnées à la masse de leur corps. Cette force & cette grandeur prodigieuse leur inspirerent l'audace d'attaquer les Dieux & d'escalader le Ciel. Ils commencerent par Mars, & l'ayant pris & garotté, ils le jetterent dans une chaudiere de cuivre où il demeura pendant treize mois. Ce Dieu de la Guerre n'en pouvant plus, & étant prêt d'expirer, la marâtre des Aloïdes, nommée Eribée, découvrit à Mercure le malheur arrivé à Mars, le lieu où il étoit enfermé, & le péril où il se trouvoit. Elle le conjura en même temps de secourir ce pauvre Dieu, & de venger un attentat si audacieux. Mercure délivra Mars avec adresse & furtivement, & le sauva par son industrie;

mais il n'osa attaquer ouvertement les Aloïdes, & s'éloigna pour se garantir de leurs violences. Ces hommes monstrueux déclarerent la guerre aux Dieux pour enlever Junon & Diane. Ces Déesses se réfugierent dans le Ciel. Les Géans, pour y aborder, mirent le Mont Pelion sur le Mont Ossa. Homere dit qu'ils n'avoient alors que neuf ans, quoique leur corps eût neuf aulnes de hauteur & neuf coudées de largeur. On raconte l'histoire de leur mort en deux manieres. Homere assure qu'ils furent tués par Apollon, avant que leur menton fût couvert de barbe; car si on leur eût donné le temps de croître, ils auroient peut-être exécuté dans l'âge viril ce qu'ils avoient entrepris étant enfans. Les Poëtes modernes disent que Diane en se sauvant, pour éviter la fureur des Aloïdes, leur opposa un Cerf d'une grandeur prodigieuse. Les Aloïdes voulurent le percer en même temps de leurs piques. Le Cerf par sa légéreté se garantit de leurs coups qui donnerent dans le corps des Aloïdes mêmes, de sorte qu'ils se tuerent de leurs propres armes; car leurs pertuisanes s'enfoncerent en même temps dans leurs corps.

FABLE QUATRIÉME.

TYDÉE.

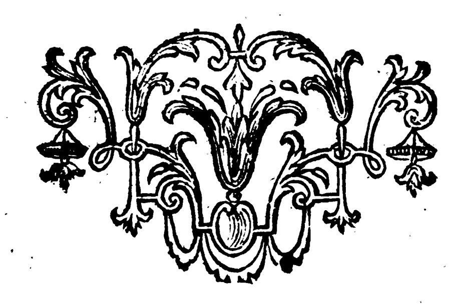
Les Dieux haïssent la cruauté & la punissent, même dans les gens de bien.

TYdée, fils d'Oenée, étoit petit, mais courageux & grand guerrier, comme Homere l'assure. Minerve l'aima & le protégea; elle lui promit même l'immortalité. En défendant son pere, il tua le fils de son frere. Ce meurtre l'obligea d'abandonner sa maison, & de se réfugier chez Adraste. Polinice chassé de son Royaume, s'y étoit déja réfugié. Il faisoit froid; on avoit tendu à l'entrée du Palais des peaux de Lions & de Sangliers, & d'autres bêtes féroces. Les deux exilés, après avoir combattu quelque temps, obtinrent chacun une peau; Tydée une peau de Sanglier; Polinice une peau de Lion. Le Roi l'ayant appris, leur donna ses filles en mariage. Deypyle à Tydée, Argius à Polinice; car il y avoit un Oracle conçu en ces termes: Choisissez pour gen-

dres un Lion & un Sanglier que vous verrez à l'entrée de votre Palais, & ne vous trompez pas au choix. Quelques-uns disent qu'ils arriverent à la Cour de ce Prince revêtus de peaux de bêtes, ou que ces figures étoient gravées sur leurs armes. Le bouclier de Tydée portoit la figure du Sanglier de Calydon. Celui de Polinice représentoit un Sphinx avec la tête d'un Lion. Adraste ayant cru que l'Oracle lui ordonnoit de les choisir pour ses gendres, résolut de les remettre l'un & l'autre sur le trône, & de commencer par Polinice. Il assembla donc une armée pour faire la guerre à Etéocle qui s'étoit emparé du Royaume, & qui en avoit chassé son frere. Les troupes se mirent en campagne sous la conduite de sept Généraux célébres & de plusieurs grands Capitaines, que leur noblesse & leurs vertus rendoient très-recommandables. Ceux d'Argos envoyerent Tydée à Thèbes en Ambassade pour négocier de certaines affaires. Il eut le courage, quoiqu'il fût seul, de défier au combat plusieurs Thébains qui se vantoient insolemment dans un festin; quoique Minerve lui eût ordonné de ne point se brouiller, & de se tenir en repos à Thèbes; de ne point faire le brave & le furieux parmi tant de gens étant seul. Mais ne pouvant contenir son grand courage, il éclata & les attaqua

avec trop de témérité ; cependant la Déesse ne l'abandonna point, & il sortit vainqueur d'un combat si inégal. Il retourna vers les siens plein de gloire & de joie, laissant les Thébains accablés de honte & de dépit ; mais ils lui tendirent une embuscade dans un lieu commode par où il étoit obligé de passer. Ils y placerent 50 jeunes hommes sous la conduite des deux principaux de la ville, Méon & Lyccophon. Tydée les tua tous, à la réserve de Méon, en ayant été empêché par quelques présages. On fit alors la plus sanglante guerre dont on eût encore entendu parler. Les vainqueurs & les vaincus eurent le même sort, aussi-bien que les Chefs des deux armées. Ménalippe, fils d'Astace, blessa Tydée dans ce combat. Amphiaraüs tua Ménalippe, & apporta sa tête à Tydée, qui poussa la haine, la colere, la cruauté à un tel excès, qu'il cassa le crâne de Ménalippe pour lui sucer la cervelle. Alors Minerve venoit trouver Tydée, pour lui communiquer le don de l'immortalité ; mais la Déesse ayant vu cette action barbare, pleine d'indignation & d'horreur contre Tydée, elle changea de dessein sur le champ. Il la pria de vouloir au moins faire part de l'immortalité à son fils. Il ne put obtenir cette grace en faveur de son fils ; cependant la Déesse lui promit de ne

le point abandonner. Quelques-uns assurent qu'elle donna l'immortalité à Diomede, & qu'il ne mourut point comme les autres hommes.



FABLE CINQUIÉME.

MELAMPE.

Les avantages de la sagesse & de la doctrine. Louanges de l'amour fraternel.

MElampe, frere de Bias, fils d'Amythaon, eut une grande réputation de sagesse & d'érudition dans les choses naturelles & divines. Sa mere Rhodope l'exposa aussi-tôt qu'il fut né aux rayons du soleil sur une montagne, les pieds nuds; quoique tout le reste du corps fût couvert; de sorte que ses pieds brûlés par l'ardeur du soleil, demeurerent fort noirs. Il guérit les filles de Prétus de la phrénésie. Prétus, pour récompense, lui donna les deux tiers du Royaume d'Argos, qui fut alors divisé en trois parties, auxquelles on donna les noms de Prétus, de Melampe & de Bias. Melampe en donna une partie à son frere. Les Dieux, pour punir l'orgueil des filles de Prétus, qui vouloient comparer leur beauté à celle des Déesses, les rendirent hypocondres,

cendres; en telle ſorte qu'elles ſe croyoient des Vaches. Elles couroient les champs, & mugiſſoient, comme Virgile l'aſſure, en diſant : *Les Prétides remplirent l'air de faux mugiſſemens*. Quelques Auteurs font Melampe moins ancien, & diſent qu'il guérit de cette phrénéſie les femmes d'Argos, ſous le régne d'Anaxagore, arriere-petit-fils de Prétus. Son frere eut un amour violent pour Pero, fille de Nelée, dont la beauté étoit extrême & adorée de tous les Princes voiſins. Mais Nelée déſirant ſe rendre maître des troupeaux de Theſſalie, dont on vantoit par-tout la bonté & la beauté, promit de donner ſa fille à celui qui lui ameneroit les Bœufs d'Iphiclus, fils de Phylace, qui avoit donné ſon nom à une ville ſituée ſur le Mont Othry. Les Rois de ces temps-là ne ſe ſoucioient pas de faire de grands amas d'or & d'argent. Leur ſoin principal étoit de raſſembler de grands troupeaux de Bœufs, de Moutons & d'autres bêtes. Ainſi l'on compte parmi les travaux d'Hercule, l'enlevement des Vaches Eſpagnoles qu'il fit conduire en Sicile. Eryx, fils de Vénus & de Bute, eut tant d'envie de les avoir, qu'ayant provoqué Hercule au combat du Ceſte, il eut l'imprudence de riſquer contre ces Vaches, ſon Royaume qu'il perdit avec la vie. Nelée ſouhaita donc que ſon gendre futur lui donnât les Vaches de Theſſalie.

Voyant que Bias avoit conçu pour elles un amour dont il n'étoit plus le maître, son frere Melampe résolut d'entreprendre pour lui une chose très-hasardeuse & d'une difficile exécution ; ce fut d'enlever les Vaches d'Iphiclus. Il vint donc en Thessalie ; mais il eut la fortune contraire, & il prit mal ses mesures ; de sorte que ceux qui veilloient à la garde du troupeau, le prirent & le jetterent dans les fers. Cependant Iphiclus lui fit un présent volontaire de ses Vaches, à cause que par les secrets de son art, il le rendit fécond, de stérile qu'il étoit auparavant. Voici de quelle maniere l'on raconte cette histoire. Melampe ayant été pris sur le fait, & garotté par les Bergers qui conduisoient les troupeaux, fut conduit au Roi, qui ordonna qu'on le gardât soigneusement, & donna ce soin à l'un de ses meilleurs amis dans lequel il avoit beaucoup de confiance. Celui-ci donna à Melampe un Valet & une Servante pour le soulager. Le premier le servit avec beaucoup de soin, & l'autre fort négligemment. Il y avoit déja un an, à peu de jours près, que Melampe étoit prisonnier. Il avoit prévu que le temps de sa captivité ne dureroit qu'un an. Il entendit par hasard au-dessus de sa tête, le murmure de quelques vers dans une poutre qu'ils avoient rongée, & sur laquelle portoit tout le toît

de la maiſon. Les oreilles de Melampe avoient été dès ſon enfance léchées & percées par les langues des ſerpens; de ſorte qu'il entendoit les ſons de tous les animaux. Connoiſſant donc l'extrême péril où il étoit, il appela les eſclaves qui le ſervoient, & les conjura de le tranſporter dans ſon lit, & chargé de chaînes dans une autre chambre. Il voulut que le valet lui portât la tête & qu'il paſſât le premier, & que la Servante le ſuivît. Incontinent la poutre s'affaiſſa, toute la maiſon tomba, & la ſervante fut écraſée. Le valet, à ce ſpectacle, courut promptement vers le Gardien de la priſon, & lui raconta cet accident. Le Géolier en avertit Iphiclus, qui vint trouver Melampe pour l'interroger ſur cette aventure. Il avoua qu'il ſavoit l'art de deviner, & lui découvrit en même temps les motifs de ſon voyage. Le Roi fit grace à Melampe, qui s'étoit jetté dans un ſi grand péril par l'amour qu'il portoit à ſon frere. Il ordonna qu'on lui ôtât ſes chaînes, & lui rendit toujours depuis ce temps-là de grands honneurs. Il lui marqua un jour le chagrin qu'il avoit de ſe voir ſans enfans, & promit à Melampe de lui donner ſes troupeaux, s'il pouvoit le guérir de ſa ſtérilité. Melampe accepta la condition; il tua un Bœuf dont il expoſa les chairs à des oiſeaux de toute eſpéce, pour connoître par les augures la cauſe de

la stérilité d'Iphiclus, & les remedes qu'il y pourroit apporter. Le Vautour qui ne se trouva point avec les autres oiseaux, lui apprit tout ensemble & la cause & le remede de ce mal dont on a parlé en deux façons. Les uns racontent qu'il apperçut son fils, lorsqu'il coupoit les parties des animaux qui servent à la génération. Phylacus indigné de cette action, le poursuivit l'épée à la main, & cacha cette épée entre des Glaïeuls. Elle se trouva dans la suite entourée d'écorce. D'autres ont écrit que Phylacus coupant un jour un arbre, avoit auprès de lui son fils qui étoit encore fort petit. Son pere en jouant, & voulant lui faire peur, tira son épée contre son fils, dans l'intention de la pousser contre l'arbre; mais le coup porta dans l'aîne de son fils. Melampe se persuada que si l'on pouvoit retrouver cette épée, & que l'on en mît la rouille dans un breuvage que l'on feroit prendre à Iphiclus, il deviendroit fécond. Il fit chercher cette épée, & appaiser les Dieux par des sacrifices. C'est ainsi qu'Iphiclus cessa d'être stérile, & mit au monde Protésilas, qui fut le premier des Grecs, qu'Hector tua à la guerre de Troye. D'autres disent qu'il fut tué par Enée, ou par Emphorbé, ou par Achate, Compagnon d'Enée. Homere ne le nomme pas; il dit seulement qu'il fut tué à la sortie de

son Vaisseau par un Troyen. Il fut encore le pere de Podarce, qui commanda ses troupes à la guerre de Troye après la mort de son frere. Alors Melampe reçut les troupeaux qu'on lui avoit promis pour récompense, & les conduisit chez son frere qui les donna à Nelée, pour épouser sa fille Pero qu'il aimoit avec tant de passion. Il eut Talaüs, Perialce, Arctus, & une fille nommée Alphésibée. Les enfans de Melampe furent Antiphate & Mantius. Talaüs fut pére d'Adraste. Vicle, pere d'Amphiaras, fut fils d'Antiphate. Ainsi dans la postérité des deux freres, il est inférieur d'un degré à l'égard d'Adraste.



FABLE SIXIÉME.

BELLEROPHON.

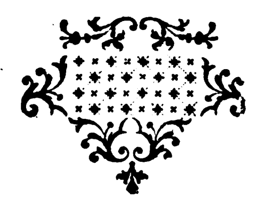
ON dit que Bellerophon se nommoit d'abord Hippone, comme on le peut conjecturer par l'adresse qu'il eut à manier les Chevaux. Il est vraisemblable que c'est là l'origine de la Fable du Cheval Pégase que Neptune lui donna. Depuis qu'il eut tué Bellerus Corinthien, on l'appela Bellerophon. Il vécut sous le régne de Prétus Roi d'Argos, qui l'aima & l'honora d'abord; mais dans la suite il conçut une haine mortelle contre lui. Ne voulant pas se deshonorer par un assassinat, il le relégua dans la Lycie, chez Jobate son beau-pere, où il croyoit qu'il périroit infailliblement. Une fausse accusation d'Antée, femme de Prétus, l'anima de la sorte contre Bellerophon. Elle sollicita ce jeune homme, beau & bien fait, & tâcha de lui donner de l'amour; mais il la rebuta toujours, & elle n'en put jamais rien obtenir par ses caresses, quelques avances qu'elle lui fît. Son amour se changea en une haine furieuse, comme il arrive presque toujours;

& craignant qu'il ne révélât ce myſtere, elle réſolut de le prévenir & de l'accuſer la premiere. Elle aborda ſon mari avec de grandes plaintes & de grands gémiſſemens, & lui fit entendre que Bellerophon avoit eu l'audace d'attenter à ſon honneur & de lui faire violence. Si vous ne vengez cet outrage, Prétus, ajouta-t-elle, je conjure les Dieux de vous en punir. Le Roi pénétré de douleur, ſe comporta en cette affaire comme un homme prudent; il ne voulut pas tremper ſes mains dans le ſang de ſon ancien ami. Cependant pour ne pas laiſſer un ſi grand crime impuni, il relégua Bellerophon en Lycie chez ſon beau-pere, avec des lettres par leſquelles il le prioit de tuer le porteur. Jobate ayant appris qu'un Envoyé étoit arrivé de la part de ſon gendre, le reçut avec beaucoup d'humanité, & paſſa neuf jours avec lui en fêtes & en feſtins, ayant fait tuer neuf taureaux pour des Sacrifices. Le dixiéme jour il voulut ſavoir ce que ces lettres contenoient. Bellerophon les lui rendit de bonne foi, ſans ſoupçonner la perfidie de Prétus. Jobate ayant connu ce que ſon gendre ſouhaitoit de lui, n'oſa entreprendre de faire mourir ouvertement & comme de ſa propre main ſon Hôte. Il eut compaſſion de Bellerophon, qui, tout jeune qu'il étoit, poſſédoit toutes les perfections néceſſaires pour

rendre un homme accompli. Cependant s'il étoit vrai qu'il eût commis le crime dont on l'accusoit, il ne croyoit pas qu'il fût permis de le laisser impuni. Il l'envoya donc pour combattre la Chimere. Ce monstre tenoit plus du divin que de l'humain ; il avoit la tête d'un Lion, la queue d'un Serpent, & le corps d'une Chevre. Il poussoit de son gosier une flamme horrible ; sa figure & sa démarche jettoient l'épouvante partout. Cependant Bellerophon, par le secours des Dieux, défit ce monstre. On le chargea ensuite de faire la guerre aux Peuples de Solyme, Nation belliqueuse ; & il n'y eut jamais d'entreprise plus difficile, ni plus périlleuse. Après qu'il les eut vaincus, il fut encore obligé d'aller combattre contre les Amazones. C'est une espéce de femmes qui égalent les hommes en courage. Lorsqu'il s'en retournoit en Lycie, après tant de grandes expéditions, on mit en embuscade une troupe de jeunes hommes courageux & aguerris, pour le surprendre & pour le massacrer. Bellerophon les tua tous, sans qu'aucun pût échapper. On connut alors que les Dieux le protégeoient, & que son innocence avoit été calomniée injustement. C'est pourquoi Iobate le reçut honorablement dans ses Etats, & lui donna en mariage l'une de ses filles nommée Cassandre, la puissance,

l'autorité

l'autorité, les honneurs, & tous les avantages de la Royauté. Les Lyciens étonnés du courage & de la vertu de Bellerophon, lui dédierent un Temple comme à un Dieu, dans un Pays agréable & fertile, où il pût passer sa vie au milieu de l'abondance & des plaisirs. Il eut de sa femme trois enfans, Isandre, Hippoloque & Laodamie, qui fut aimée de Jupiter, & dont il eut Sarpedon. Jupiter l'aima tant, que lorsqu'il fut tué par Patrocle, il fit pleuvoir une pluie de sang pour lui faire honneur. Il le fit porter en Lycie par ses deux freres Letus & Sopor. Ses proches lui dresserent un monument avec une colonne, comme on fait sur les plus célébres tombeaux.



Aventures tirées d'Hérodote.

NOus avons appris que Rhampsinitus succéda à Protée dans l'administration de ses Etats. C'est lui qui fit bâtir le Vestibule du Temple de Vulcain, du côté de l'Occident, & il y plaça deux Statues de vingt-cinq coudées de haut. Les Egyptiens appellent l'Eté celle qui est du côté du Septentrion; & ils ont accoutumé de lui rendre des honneurs & de l'adorer. Ils appellent Hiver, celle qui est du côté du Midi; mais ils ne lui rendent aucun culte. Le Roi Rhampsinitus possédoit d'immenses richesses; il ramassa une si grande quantité d'argent, qu'aucun des Rois qui lui succéderent ne put l'égaler. Il voulut mettre son argent en lieu sûr, & fit construire une maison toute de pierres. L'une des murailles de cette maison aboutissoit sur l'enceinte du Palais. L'Architecte, homme fin & rusé, y ajusta une grosse pierre avec tant d'art, qu'un homme ou deux pouvoient aisément l'arracher. Quand la maison fut achevée, le Roi y fit porter son argent. Celui qui l'avoit bâtie, se voyant peu de jours après attaqué d'une dangereuse maladie, fit appeler ses deux fils, & leur

apprit de quelle maniere il leur avoit facilité une entrée dans le Trésor Royal, d'où ils pourroient tirer autant d'argent qu'ils souhaiteroient. Il leur communiqua le secret de cette pierre mobile, il leur en démontra les grandeurs & toutes les dimensions, & en leur disant qu'ils pourroient à leur gré disposer de tous les Trésors du Roi, il expira. Ses enfans, sans différer, se mirent en état de profiter de ses bons avis. Ils allerent de nuit au Palais, & trouverent cette pierre; ils l'ôterent sans peine, & enleverent du Trésor une grande somme d'argent. Le Roi, quelques jours après, entra dans cette maison pour s'y réjouir par la vue de ses richesses. Il remarqua que l'on avoit emporté plusieurs vases d'argent, sans savoir sur qui il pouvoit faire tomber ses soupçons, parce que tout étoit bien fermé. Il y retourna par deux ou trois fois, & s'apperçut que l'argent diminuoit toujours, parce qu'ils continuoient à le voler. Le Roi fit tendre des piéges, & mit autour des valets avec des piéces d'argent. Les Voleurs ne tarderent pas long-temps sans venir dans la maison à leur ordinaire. Celui qui entra le premier s'étant approché de l'argent, demeura pris au piége. Connoissant le malheur qui lui étoit arrivé, il appela son frere, lui déclara son aventure, l'exhorta d'approcher avec de grandes précautions, & de lui cou-

per la tête, de peur que ſon viſage ne le fît reconnoître & ne l'entraînât lui-même dans ſon malheur. Pauſanias raconte la même choſe de Trophonius & d'Agamede. Le frere jugeant que cet avis lui étoit ſalutaire, n'héſita point. Il fit ce que l'autre lui conſeilla ; & ayant remis la pierre mobile en ſa place, il retourna en ſon logis, emportant la tête de ſon frere. Le lendemain le Roi étant entré dans cette chambre, trouva le corps du Voleur ſans tête. Ce ſpectacle lui cauſa un étonnement mêlé d'horreur ; il avoit peine à comprendre ce myſtere, voyant que la maiſon étoit bien fermée, & qu'il paroiſſoit impoſſible d'y entrer, ni d'en ſortir. Dans ce doute, on dit que le Roi ordonna de pendre à la muraille le cadavre du Voleur, & de le faire garder, avec ordre aux Gardes de prendre & de lui amener tous ceux qu'ils verroient pleurer, ou plaindre le malheur du mort. La mere du Voleur ayant appris que le corps de ſon fils étoit pendu aux créneaux de la muraille, pénétrée d'une douleur inexprimable, ordonna à celui qui reſtoit de tenter toutes ſortes de moyens de détacher le corps de ſon frere, & de le lui apporter ; que s'il refuſoit de le faire, elle le menaça d'aller découvrir au Roi ſes larcins. Le jeune homme ne pouvant appaiſer ni les reproches, ni la douleur de ſa mere, eut recours à cette inven-

tion pour se tirer d'affaire. Il chargea des Asnes de bouteilles de vin, & les conduisit vers l'endroit de la muraille où le corps de son frere étoit pendu. Il ôta le bouchon à deux ou trois de ses bouteilles & laissa répandre le vin, & se frappant la tête, il se mit à crier, feignant de ne savoir quelles mesures prendre pour remédier à ce malheur. Les Gardes voyant que le vin couloit en abondance & se perdoit, y accoururent avec leurs gobelets, reçurent le vin & le burent. Le jeune homme feignant d'être en colere contr'eux, les accabla de reproches. Les Gardes le consolerent le mieux qu'ils purent. Il feignit de s'appaiser. Ils se mirent tous ensemble à rire & à plaisanter. Il fit présent d'un grand flacon de vin aux Gardes, qui s'assirent pleins de joie pour le boire, & qui prierent le jeune homme de boire avec eux. Il y consentit; & quand le premier flacon fut vuide, il leur en donna un second d'une maniére fort obligeante. Les Gardes s'enivrerent en buvant avec excès, & ne pouvant plus résister au sommeil, ils s'endormirent tous au même endroit où ils s'étoient assis pour boire. La nuit étoit fort avancée. Alors le jeune homme alla d'abord détacher le corps de son frere; ensuite il coupa avec un rasoir un côté de la barbe aux Gardes, pour plus grande infamie; mit le cadavre sur un

Aſne & le conduiſit dans ſa maiſon, pour ſatisfaire de point en point aux ordres de ſa mere. Le Roi ayant appris que l'on avoit enlevé le cadavre du Voleur, fut tranſporté de colere, & réſolut de découvrir à quelque prix que ce fût l'auteur d'un coup ſi hardi. On dit qu'il fit ce que je vais raconter; mais la choſe ne me paroît nullement vraiſemblable. Il proſtitua ſa fille à tous venans, l'ayant placée dans une eſpéce de galerie; & l'obligea d'exiger de tous ceux qui auroient commerce avec elle, de lui déclarer auparavant ce qu'ils auroient fait de plus ruſé & de plus méchant en toute leur vie, avec ordre, ſi quelqu'un lui avouoit ce qui concernoit le Voleur, qu'elle l'arrêtât & ne le laiſſât pas échapper. La fille obéit aux volontés de ſon pere. Le jeune homme pénétrant dans les intentions du Roi, & ſe doutant du motif qui l'obligeoit à proſtituer ſa fille de la ſorte, coupa le bras d'un homme qui étoit mort depuis peu, & l'emporta avec lui. Il alla trouver la Princeſſe. Elle lui demanda comme aux autres ce qu'il avoit fait en toute ſa vie de plus hardi & de plus méchant. Il lui avoua qu'il avoit coupé la tête à ſon frere, pris à un piége dans la chambre où l'on gardoit l'argent du Roi; mais que ce qu'il avoit fait de plus adroit & de plus ruſé, étoit d'avoir enlevé le corps de

ſon frere, malgré les Gardes qui devoient en répondre. La Princeſſe ayant entendu ce diſcours, voulut ſe ſaiſir du jeune homme & l'empêcher de ſortir; mais durant les ténébres, il lui préſenta la main du mort qu'il avoit apportée, & ſortit par la porte de l'appartement de la Princeſſe ſans qu'elle s'en apperçût. Ces nouvelles ayant été rapportées au Roi, ſon étonnement redoubla, & il ne put s'empêcher d'admirer la ſoupleſſe & la hardieſſe du jeune homme. Enfin il envoya dire dans toutes les Villes de ſon Royaume, qu'il pardonnoit & qu'il promettoit l'impunité & de grands préſens à l'auteur de tous ces tours. Le Voleur ſe confiant ſur la parole du Roi, le vint trouver, & lui déclara que c'étoit lui qu'on cherchoit. Le Roi plus étonné que jamais de ſon intrépidité, lui donna en mariage ſa fille qui s'étoit proſtituée, le regardant comme le plus habile & le plus rusé de tous les hommes, & qui pouvoit ſans crainte ſe vanter d'être le plus ſouple & le plus fin de tous les Egyptiens, & de les ſurpaſſer en ſubtilités.





Histoire de la Femme de Pythius.

DAns le temps que le Roi de Perse conduisit son armée en Grèce, Pithius étoit Gouverneur d'une Ville de Phrygie, située à la source du Méandre. Un autre Fleuve nommé Cataracte, aussi grand que celui-là, passoit par la Place publique de la Ville, & alloit se rendre dans le Méandre. Il y avoit de tout temps dans la Place publique de cette Ville une peau suspendue, que les Phrygiens croyoient être celle de Marsyas, qu'Apollon écorcha tout vif après l'avoir vaincu au chant. Xerxès étant venu en cette Ville avec toutes ses troupes, Pythius le reçut & le traita comme Hôte, & défraya toute son armée. Hérodote dit qu'elle étoit composée de dix-sept cent mille Fantassins & de quatre-vingt mille Cavaliers. Le même Pythius fit part de ses richesses au Roi pour défrayer son armée. Xerxès s'enquit des siens quel étoit cet homme, & on lui dit que c'étoit le même qui avoit donné à Darius son pere, ce riche Plane & cette Vigne d'or. Le Roi le fit donc venir, & lui demanda combien il avoit d'argent comptant. Il lui répondit qu'il l'avoit sup-

puté avec beaucoup d'exactitude, depuis qu'il avoit ſu que Xerxès vouloit faire la guerre aux Grecs, & que ſon armée navale étoit en Mer; & qu'il avoit trouvé dans ſes coffres deux mille talens d'argent, qui valent environ douze cent mille écus de notre monnoie; ſans parler de trois cent mille neuf cent nonante piéces d'or, marquées de l'image de Darius, avec ſoixante-ſix mille cinq cent cinquante talens d'or. Je vous donne, ajouta Pythius, toute cette ſomme; car je crois que vous en avez beſoin pour ſoutenir les frais d'une auſſi grande guerre; je trouverai aſſez de quoi vivre dans mes champs & dans mes autres revenus. Xerxès admirant la magnificence & le zèle de ce Gouverneur, le reçut avec de grandes marques d'affection & de reconnoiſſance, & l'exhorta à continuer toujours dans les mêmes ſentimens pour lui. Après cela il partit pour aller combattre les Grecs. Pythius avoit trouvé ces grandes richeſſes dans des mines d'or & d'argent, & il y faiſoit travailler avec tant d'avidité, qu'il ne ſe donnoit pas à lui-même un moment de relâche. Il obligeoit tous ſes Sujets d'y travailler auſſi; les uns creuſoient les mines pour en arracher les métaux; les autres travailloient à les nétoyer & à les fondre, ſans qu'il ſe ſouciât des autres ouvrages, ni de cultiver la

terre. Plusieurs étoient atténués du travail, & succomboient sous la fatigue. Les femmes vinrent supplier l'épouse de Pythius de sauver la vie à leurs époux, & de leur donner un peu plus de relâche. Elle les consola, & leur promit de faire ce qu'elles souhaitoient. Aussi-tôt elle fit venir tous les Ouvriers en qui elle avoit plus de confiance, elle les renferma dans sa maison, & leur ordonna de faire toutes sortes d'ouvrages d'or & d'argent, du pain, des gâteaux, des pommes & les autres fruits qui étoient plus au goût de Pythius. Quand tous ces ouvrages furent achevés, on les servit devant Pythius, qui demandoit à manger au retour d'un voyage. Sa femme fit dresser une table d'or, & l'on mit dessus des ressemblances de toutes sortes de mets de ce même métal. Cette vue fit d'abord beaucoup de plaisir à Pythius; & lorsqu'il demanda à manger, on lui présenta des pains d'or & des fruits d'or. Ce jeu le lassa enfin; il se mit tout de bon en colere, criant & demandant très-sérieusement à manger, parce qu'il se sentoit pressé de la faim. Vous ne nous avez laissé que de l'or, lui répondit sa femme; vous avez négligé tout le reste; l'on ne s'occupe à aucun ouvrage; personne n'a le soin de cultiver la terre; on ne seme point, & l'on ne fait point aussi la ré-

colte; vous employez tous les Citoyens à chercher l'or, & ce travail continuel & outré les a tous mis sur les dents. Ces paroles touchoient Pythius, mais elles ne le guérissoient pas entierement de sa passion, ni de l'envie de faire encore travailler aux mines à l'avenir pour en tirer de l'or; mais au moins il régla la chose en telle maniere, que la cinquiéme partie des Citoyens fut employée à amasser de l'or; le reste eut soin des autres ouvrages & de l'agriculture. Lorsque le Roi partit de Sardis, le Soleil s'obscurcit. Pythius qui étoit en grande faveur auprès du Prince, fut étonné de ce prodige, & parla au Roi en ces termes: Seigneur, j'ai une grace à vous demander, que vous pouvez m'accorder fort facilement, & dont je vous serai infiniment redevable. Xerxès lui promit de lui accorder sa demande, sans savoir ce que c'étoit. Pythius prenant courage, après cette assurance: Seigneur, lui dit-il, j'ai cinq enfans dans vos troupes, & qui vous accompagnent dans l'expédition que vous allez faire contre les Grecs; je vous conjure d'avoir compassion de ma vieillesse, & de donner à l'aîné de mes enfans la permission de quitter l'armée, pour être auprès de moi, & pour avoir soin de mes affaires. Les quatre autres vous suivront par tout, & ne reviendront qu'après que

vous aurez terminé heureusement vos glorieuses entreprises. Ces paroles mirent Xerxès en colere, & lui causerent une grande indignation contre Pythius. Malheureux, lui dit-il, j'expose ma personne & tous mes enfans aux périls de la guerre, mes freres, tous mes proches, tous mes amis; & vous avez l'audace de redemander votre fils, vous qui êtes mon Esclave, & qui devriez me suivre à la guerre avec votre femme & toute votre famille. Sachez donc maintenant que le siége de l'ame est dans les oreilles; que les bons discours font plaisir à l'esprit & au corps; mais que les discours désobligeans chagrinent l'esprit & l'aigrissent. Quoique vous m'ayez fait de grands présens, vous ne sauriez vous vanter d'avoir surpassé le Roi en libéralités. Je ne vous châtirai point, comme vous le méritez, de votre insolence; j'épargnerai votre personne; je ne violerai point en vous les droits de l'hospitalité. Je ne ferai aucun mal à vos quatre fils; mais je ferai mourir celui dont vous vous mettez tant en peine. Après qu'il eut parlé de la sorte, il commanda à quelques Satellites, ministres de ses ordres, de chercher & d'amener le fils aîné de Pythius, & de le couper en deux parties, de les placer à droite & à gauche, & de faire passer toute l'armée en-

tre-deux ; ce qui fut exécuté ſur le champ. Les quatre autres fils de Pythius périrent dans la Grèce, avec une multitude innombrable de ſoldats de l'armée de Xerxès. Quoique Pythius fût accablé de tant de malheurs, cependant il fit ce que font la plupart des riches, qui n'ont ni courage, ni force d'eſprit, & qui demeurent en vie par l'appréhenſion qu'ils ont de la mort, quoiqu'ils ne goûtent aucun plaiſir dans le monde, & qu'ils y trouvent mille chagrins. Pythius auroit bien ſouhaité de ceſſer de vivre ; cependant il ne vouloit pas ſe faire mourir. Il ſe retira ſur un petit Promontoire, ſous lequel un bras du Fleuve couloit par un chemin détourné ; il ſe bâtit une demeure auprès du Fleuve, & donna ordre à ſa femme de mettre tous les jours dans un Eſquif toutes les choſes néceſſaires pour ſa ſubſiſtance, & de laiſſer l'Eſquif ſuivre le courant de l'eau, juſqu'à ce qu'elle s'apperçût que l'on n'auroit point touché aux proviſions qui ſeroient dans l'Eſquif ; car ce ſeroit là le ſignal de ſa mort, & un avertiſſement pour la diſpenſer d'envoyer des proviſions à l'avenir. La femme fut chargée du gouvernement de la République. Pythius acheva ſa vie de la maniere que nous venons de dire. Son épouſe acquit beaucoup de gloire pendant ſon adminiſ-

tration; elle dispensa tous les Citoyens de toutes les corvées auxquelles ils étoient obligés; elle adoucit le joug de leur servitude. Elle vécut dans la splendeur & dans l'opulence, & fut aimée & honorée de tous ceux qui vivoient sous sa dépendance.



DE L'ARAÏGNÉE ET DE LA GOUTE.

Fable ingénieuse tirée de Gerbellius.

L'Araignée, pour se délasser, se promenoit un jour après son travail. La Goute vint par hasard à sa rencontre, d'un pas chancelant, & ne put l'aborder qu'avec beaucoup de peine. Après avoir marché ensemble pendant un jour, elles arriverent sur le soir auprès d'un Village. Chacune chercha un hospice convenable pour se retirer. L'Araignée, sans raisonner long-temps, entra dans la maison d'un homme fort riche. Elle commença d'abord à tendre ses toiles, dans le dessein de s'y établir; mais un moment après on détruisoit tout son ouvrage. Elle ne savoit de quel côté se tourner, pour travailler en sûreté, & pour éviter les insultes des balais. Elle se trouvoit malheureuse & pauvre au milieu de l'abondance. La Goute sous la figure d'un Mendiant, put à peine obtenir la permission d'entrer dans la cabane d'un pauvre Vil-

lageois, où elle se vit exposée à toutes sortes de miseres. On servoit pour le repas un pain fort dur & fort bis, & de l'eau pour boire. La Goute harassée du voyage, ne trouva qu'un lit fait de planches, pour se reposer, sans duvet, sans feuilles molles. Un lit si dur & si incommode ne convenoit guères à des membres si délicats. A peine le Soleil fut-il levé, que l'Araignée & la Goute s'aboucherent pour se raconter mutuellement leurs aventures. L'Araignée commença la premiere, & lui exposa toutes les incommodités qu'elle avoit souffertes pendant la nuit, & les ravages que les balais avoient faits parmi ses toiles. La Goute à son tour se plaignit de la pauvreté de son hôte; mais elle n'eut pas le temps de montrer à l'Araignée les meurtrissures qu'un lit si dur lui avoit faites par tout le corps. Elles prirent de concert la résolution de changer de méthode à l'avenir, & conclurent ensemble que l'Araignée désormais se logeroit sous les cabanes des pauvres, & la Goute dans les Palais des Grands. Il étoit déja tard lorsqu'elles arriverent toutes deux à la porte d'une grande Ville. La Goute se ressouvenant de la résolution qu'elles avoient prises, s'alla cacher furtivement dans la maison d'un homme fort riche. Avec quelle complaisance, avec quels

égards,

égards, avec quels respects fut-elle reçue du Maître du logis! On la fit asseoir sur des coussins remplis de plumes de cygne. On lui servit tous les vins les plus délicats, des faisans, & les viandes les plus exquises. Enfin tout ce que l'on peut inventer pour le plaisir & pour les délices fut mis en œuvre, afin de contenter cette nouvelle Hôtesse. L'Araignée alla se loger dans la cabane d'un homme fort pauvre; elle y étendit ses toiles en toute liberté; les murailles étoient par-tout entr'ouvertes; elle eut tout le loisir de faire tous les ouvrages qu'elle voulut, sans que personne se mît en devoir de l'interrompre dans son travail, ou de lui tendre des piéges pour la surprendre. Elle ne craignoit dans ce lieu de sûreté les insultes de personne. Elle se voyoit au-dessus des atteintes des balais. Peu de jours après, la Goute vint rendre visite à l'Araignée; elle lui exagéra son bonheur, sa félicité, l'abondance où elle vivoit, les délices qu'elle goûtoit dans la maison de ce riche chez lequel elle étoit allée loger. L'Araignée lui parla aussi avec beaucoup d'éloges, de la douceur de la vie qu'elle menoit, & de la liberté entiere qu'on lui laissoit d'étendre ses toiles, & de faire ses autres ouvrages en toute assurance, sans être inquiétée de personne. De sorte qu'el-

les conclurent ensemble, que dans tous les voyages qu'elles feroient, la Goute se logeroit toujours chez les riches, & que l'Araignée se retireroit dans les cabanes des pauvres. Quoique plusieurs moralités puissent convenir à cette Fable; cependant son but principal est de montrer que pour être heureux, chacun doit choisir une place & un état qui lui soit propre. Cette Fable nous apprend encore, que les maisons des Grands & des Riches sont le séjour ordinaire des maladies, & principalement de la Goute. Enfin, que moins on a de richesses, plus on jouit d'une liberté parfaite.

TABLE

TABLE

Du second Volume.

FABLES D'ESOPE.

FABLES DE PHILELPHE.

TABLE.

FABLES DIVERSES TIRÉES D'ESOPE.

CONTES D'ESOPE.

FABLES POETIQUES.

Fin de la Table du second Volume.

16tt



